

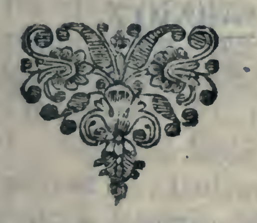


2 d 18

SUITE DES ANECDOTES DE LA COUR D'E PHILIPPE-AUGUSTE.

Par Mle DE LUSSAN.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'C

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi

PQ
1999
L8A63
1738
t.4

630307
5.3.56



ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

LEs Fêtes, qui devancerent & qui ſuivirent les Nôces de Roger de Champagne, Comte de Rethel, & d'Adelaïde de Couci, n'étoient pas ſeulement ce qui attiroit à Fontainebleau cette foule de Pariſiens, qui y accouroient tous les jours; ils vouloient voir un Roi qu'ils ado-

roient. La facilité de ce Prince à se laisser approcher, ses regards & ses discours pleins de bonté, les enchantoient. Il leur disoit combien il étoit content de la conduite qu'ils avoient tenuë pendant son absence ; dans leurs transports, ils s'écrioient tous : Faites-nous revoir notre bon Roi dans son cher Paris ! Philippe satisfit à une impatience si marquée ; il quitta Fontainebleau ; il entra à Paris à cheval, (a) au milieu des acclamations d'un Peuple innombrable.

L'heureux retour de Philippe après tant de périls, effaça bientôt le douloureux souvenir de la perte de tant de Personnes illustres & cheres, que la Guerre de la Terre-Sainte venoit de coûter à la France. Philippe rendu à ses Sujets, les consoloit de tout

(a) A la fin de Decembre 1191.

ce qu'ils avoient perdu ; & la parole que ce Prince avoit donnée au Roi d'Angleterre, de ne rien entreprendre contre lui tant qu'il seroit dans la Palestine, faisoit espérer aux François qu'ils joüiroient pendant quelque tems des douceurs de la Paix. (*a*)

Les sages mesures que Philippe avoit prises en quittant son Roïaume, le lui firent retrouver dans le même ordre & dans le même état où il l'avoit laissé. La conduite de la Reine Adelaïde sa mere, pendant l'absence de ce Prince, avoit justifié la confiance dont il l'avoit honorée.

Quelque affliction que Philippe eût ressenti de la perte de la Rei-

(*a*) Philippe en quittant la Palestine, avoit laissé à Richard, sous la conduite de Hugues Duc de Bourgogne, six cens Chevaliers, & dix mille hommes de pied ; & de plus il lui avoit promis de n'armer contre lui que quarante jours après son retour en Angleterre.

ne Eliſabeth de Hainault, ſa douleur & ſes regrets avoient cédé au tems. Tranquille au-dedans de lui-même, & au ſein de ſes Etats, il penſa qu'il devoit donner à ſes Sujets la ſatisfaction de ſe remarier; mais bientôt on vit refroidir ce deſir. Il parut même qu'il écoutoit avec peine ce qu'Adelaïde & les Miniſtres lui repréſentoient, pour l'engager à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu ſi ſagement. Chacun, retenu par le reſpect & par la crainte, prit le parti du ſilence; & ſans paroître faire uſage de ſa pénétration, on cherchoit quelle pouvoit être la raiſon de ce changement dans un Prince, accoutumé à réflechir avant que de ſe déterminer, & dont les réſolutions, priſes avec prudence, avoient toujours eu leur effet.

Avant que d'aller plus loin, il eſt néceſſaire de rappeller ici les premieres années du Regne de Philippe-Auguſte. Ce Prince, qui n'avoit alors que quinze ans, étoit ſous la Tutelle du Comte de Flandres ſon Oncle & ſon Parrain. L'ambition de ce Comte, & celle d'Adelaïde mere du Roi, ne pouvoient ſouffrir de partage dans le Gouvernement. Ils travailloient réciproquement à ſe nuire; mais malgré les efforts d'Adelaïde, le Comte de Flandres s'empara du pouvoir abſolu. Cette Princeſſe, fiere & humiliée, avoit pris le parti de ſe retirer à Troyes.

Les traces, que laiſſe une amitié, contractée entre deux jeunes Perſonnes élevées enſemble, ne s'effacent preſque jamais; elles ſont à l'épreuve du tems & de l'abſence: on ſe revoit avec un

plaiſir d'autant plus vif, que dans ce moment, notre imagination ſe tranſporte au tems de la jeuneſſe, & rappelle des idées riantes qui ſemblent nous rajeunir. Adelaïde, en arrivant à Troyes, avoit ſenti renaître en faveur de Madame de Mery, ce genre d'amitié vive, formée dans l'enfance.

Le mérite ſupérieur, l'eſprit, la raiſon, & la vertu de Madame de Mery, l'avoient renduë infiniment reſpectable. Veuve depuis quelques années, une fille unique étoit l'objet de ſa tendreſſe & de ſes ſoins. (a) Eugenie, âgée ſeulement de douze ans, prévint d'abord la Reine en ſa faveur, & lui inſpira de l'amitié pour

(a) Le Seigneur de Mery avoit élevé Henri Comte de Champagne, ſurnommé le Large à cauſe de ſa magnificence. Ce Prince étoit frere d'Adelaïde.

elle. Elle n'étoit pas réguliere-ment belle ; mais une phisionomie noble & fine, des graces naïves, des manieres douces & caressantes, & un esprit plus avancé qu'on ne devoit attendre de son âge, la rendoient extrêmement aimable, & en faisoient une jeune personne d'une grande espérance. Elle devoit enfin à une heureuse éducation, & à un caractére naturellement sérieux, l'avantage de n'être plus un enfant.

Deux mois après l'arrivée d'Adelaïde à Troyes, Eugenie eut le malheur de voir mourir sa mere. La raison d'Eugenie étoit déja assez avancée, pour lui faire sentir, presque dans toute son étenduë, la perte qu'elle venoit de faire ; & pour lui dire en même tems, que les bontez de la Reine pouvoient, seules, lui en adoucir les

ſuites, d'autant plus à redouter pour elle, que ſa mere lui laiſſoit peu de biens. Dans les premiers mouvemens de ſa douleur, elle avoit eu la confiance de dire à la Reine, en embraſſant ſes genoux : Ah ! Madame ! l'eſpérance que vous m'honorerez toujours de vos bontez, a fait la conſolation de ma mere en mourant : hélas ! il ſemble qu'elle n'avoit retrouvé Votre Majeſté, que pour lui remettre un enfant qu'elle aimoit uniquement. Adelaïde, touchée d'un diſcours ſi ingénu & ſi tendre, embraſſa Eugenie, & lui dit : Oui ! ma chere Eugenie ! je vous promets de vous tenir lieu de mere.

Adelaïde, à qui l'éclat de la Majeſté manquoit à Troyes, & qui gémiſſoit d'être éloignée de ſon Fils, prit le parti de ſupplier. Il faut que le caractere de Roi

ſoit bien auguſte & bien reſpectable ! il fait preſque diſparoître les droits d'une mere ! elle doit elle-même aux autres, l'exemple de la dépendance & de la ſoumiſſion ; ce n'eſt plus ſon Fils qu'elle voit ſur le Trône, c'eſt ſon Roi.

La réconciliation entre Philippe & Adelaïde fut prompte : cette Princeſſe revint, & amena avec elle la jeune Eugenie. Tout le monde la trouvoit aimable ; & ſans ſonger à faire ſa cour à la Reine, on lui témoignoit de l'amitié. Le Roi, de qui le caractere étoit ſérieux quoiqu'il n'eût alors que ſeize ans, avoit goûté facilement celui d'Eugenie. Il ſe plaiſoit avec elle ; il trouvoit ſes converſations ſpirituelles & raiſonnables ; il lui marquoit même une bonté qui faiſoit germer dans le cœur d'Eugenie, une tendre re-

connoiſſance, & qui s'y fortifioit, à meſure qu'Eugenie avançoit en âge.

A peine eut-elle atteint dix-huit ans, que ſa ſageſſe & ſa prudence ſe faiſoient ſentir dans toutes les occaſions; & ſon attachement pour leurs Majeſtez, la rendoit toujours plus chere à la Reine, & plus eſtimable au Roi. Dans la crainte que la Reine ne ſongeât à l'établir, peut-être même d'une maniere aſſez brillante pour convaincre toute la Cour de l'amitié dont elle l'honoroit, Eugenie avoit oſé ſupplier cette Princeſſe de lui permettre de reſter toute ſa vie auprès d'elle ſans engagement, & uniquement occupée à lui marquer ſon zele & ſon reſpect. L'éloignement qu'elle avoit pour le Mariage, lui donnoit une continuelle attention à écarter ceux

qui paroiſſoient vouloir ſonger à elle ; mais, c'étoit avec une modeſtie & une douceur qui lui conſervoient l'eſtime des Perſonnes mêmes, de qui elle refuſoit les ſoins. Rien n'étoit ſi ſimple dans ſes diſcours, dans ſes manieres & dans ſa parure, que Mademoiſelle de Mery. Peu de femmes connoiſſent les avantages de cette ſimplicité ; elle ne dérobe rien à leurs charmes ; elle prévient d'eſtime en leur faveur ; elle annonce chez elles, une raiſon ſupérieure ; elle arrête enfin les téméraires, qui, ne voyant point l'étalage de toutes les foibleſſes ordinaires aux femmes, ſont forcez de les reſpecter.

Matthieu, Baron de Montmorenci, de retour avec le Roi du voyage de la Paleſtine, connut tout le prix de cette ſimplicité chez Mademoiſelle de Mery. Il

lui trouva un eſprit & une raiſon, qui, ſoutenus d'une figure aimable, firent ſur lui une impreſſion vive. La Reine s'apperçut avec joie de ſes attentions & de ſes empreſſemens pour Eugenie; elle jugea qu'il la trouveroit digne de porter le nom de Montmorenci, & elle ne douta point qu'une juſte ambition ne triomphât dans le cœur d'Eugenie, de l'averſion qu'elle avoit juſqu'alors témoignée pour le mariage.

Ce ne fut point l'amour propre, qui inſtruiſit Eugenie de la diſpoſition du cœur du Baron de Montmorenci; ce fut l'inquiétude qu'elle en reſſentit. Mademoiſelle de Mery étoit trop juſte, pour ne pas convenir avec elle-même, de l'honneur que lui faiſoit un auſſi brillant établiſſement; mais elle faiſoit conſiſter ſon ſuprême bonheur à reſter mai-

treſſe de ſon ſort. Elle n'oſoit cependant eſperer que la Reine approuvât cette maniere de penſer, ſi le Baron de Montmorenci venoit à ſe déclarer ; tout parloit pour lui.

Eugenie, prévoïant ce qu'elle avoit à craindre dans cette occaſion, de l'amitié même d'Adelaïde & des bontez de Philippe, prit le parti de ſe ſouſtraire aux entretiens & aux regards du Baron de Montmorenci. Dès qu'il entroit chez la Reine, Eugenie trouvoit un prétexte ſpécieux pour ſe retirer. Cette conduite réſervée, ne changeoit en rien les diſpoſitions où étoit Matthieu pour Eugenie ; au contraire, plus il étudioit ſon caractere, plus il la trouvoit digne de la fortune qu'il vouloit lui offrir. Son penchant pour elle, d'accord avec ſa raiſon, le détermina à s'ouvrir à la Reine. Cette

Princeſſe n'imaginant pas qu'Eugenie pût refuſer un Parti tel que Montmorenci, approuva les ſentimens du Baron, l'en remercia, & exalta encore la ſageſſe, la raiſon, & le mérite d'Eugenie.

Si Mademoiſelle de Mery fut ſurpriſe lorſqu'elle apprit de la Reine la démarche du Baron de Montmorenci, quel fut ſon trouble, d'entendre dire à cette Princeſſe qu'elle en alloit parler au Roi! Ah! Madame, s'écria Eugenie, Votre Majeſté a-t'elle oublié qu'elle m'avoit promis de me laiſſer toujours libre auprès d'elle? Je m'en ſouviens, repartit Adelaïde; mais je ne prévoïois pas que la Fortune voulût un jour vous placer ſi haut; vous en êtes digne! & je vous crois trop d'élevation dans l'ame, pour reſter Mademoiſelle de Mery, quand vous pouvez être Madame de

Montmorenci. Je ſçai, répondit Eugenie, la ſoumiſſion que le reſpect & la reconnoiſſance m'ordonnent d'avoir pour les volontez de Votre Majeſté; mais, Madame, ſi vous voulez m'épargner la honte & la douleur d'y être rebelle, ne me condamnez jamais à donner ma main. Il n'eſt ni rang, ni honneur, ni fortune qui puiſſent faire changer ma réſolution. Eugenie, reprit froidement la Reine, regardez-moi. Je ſuis cette Princeſſe qui vous a promis de vous tenir lieu de mere, cette même Princeſſe qui en a acquis tous les droits par ſes bontez pour vous, & qui veut, à ce titre, être obéïe. Seriez-vous aſſez ingrate envers votre Reine, & aſſez cruelle à vous-même, pour manquer à ce qu'une juſte reconnoiſſance & une loüable ambition preſcrivent à une fille

ſoumiſe ? Répondez. Eh ! que répondre à Votre Majeſté, repartit Eugenie éplorée ! Hélas ! qui m'eût dit que je ſerois un jour dans la dure néceſſité de déſobéïr à une Princeſſe qui m'eſt plus chere que ma vie, & pour qui je la ſacrifierois... Mais, Madame- ajouta-t'elle, voyant la Reine garder le ſilence, & en ſe jettant à ſes genoux, laiſſez-vous fléchir... permettez que je paſſe le reſte de mes jours.... Le Roi entra dans ce moment. Etonné de voir Eugenie toute en pleurs, & proſternée aux pieds de la Reine, dont le viſage paroiſſoit être alteré. Eh ! de quelle faute, dit-il, êtes-vous donc coupable à l'égard de ma mere ? Quoi ! auriez-vous pû vous mettre dans le cas de lui déplaire ? Le croiriez-vous, reprit vivement la Reine ? Eugenie dédaigne le Baron de

Montmorenci, qui la préfere à tout ce que vous avez de plus aimable & de plus grand dans votre Cour? Oui! & les pleurs que vous voyez couler, sont les armes dont Eugenie prétend se servir pour résister à ce qu'exigent d'elle mon amititié & son devoir. Vous vous trompez, Madame, repliqua Philippe: Eugenie a appris auprès de vous à penser trop dignement, pour refuser l'honneur que veut lui faire Montmorenci. Il est cependant vrai, Sire, dit Eugenie, que je refuse cet honneur. Je n'aspire qu'à celui de joüir toute ma vie de la présence d'un Prince & d'une Princesse, dont les bontez me suffisent pour remplir mon ambition, & pour faire mon bonheur. Eh! quoi! Mademoiselle, reprit le Roi, perdrez-vous mon amitié & celle de la Reine, quand vous serez

Madame de Montmorenci? Non; & ce nouveau titre ne fera qu'ajouter encore à la considération que votre vertu vous a acquise.... Songez-y, Eugenie, continua le Roi, en voyant qu'elle gardoit le silence; votre opiniatreté pourroit donner lieu à des soupçons qui ne vous seroient pas avantageux.... Vous ne répondez rien.... J'ai osé le dire à la Reine, repartit Eugenie, & j'ose le répeter à Votre Majesté, il n'est ni rang, ni honneur, ni fortune qui puissent jamais me faire perdre ma liberté; j'y attache mon souverain bien, & ma conduite jusqu'à ce jour peut & doit même me garantir des soupçons que Votre Majesté vient de me laisser entrevoir.

La Reine, offensée de la résistance d'Eugenie, & voulant la pousser à bout, lui dit: Allez,

Mademoiſelle, prenez conſeil de votre raiſon ; je ne vous donne que huit jours pour vous déterminer ou à épouſer le Baron de Montmorenci, ou à vous retirer. Mademoiſelle de Mery, frappée de ce diſcours comme d'un coup de foudre, ſortit, ſans oſer ni ouvrir la bouche, ni même lever les yeux. Sa raiſon agitée par les différens mouvemens de ſon cœur, la laiſſoit flotter dans une incertitude qui la déſeſperoit. La ſeule idée de s'arracher de la Cour, lui cauſoit un mortel effroi, & elle ſe faiſoit une image terrible, d'acheter au prix de ſa liberté, le bonheur d'y reſter.

A peine fut-elle ſortie du Cabinet d'Adelaïde, que cette Princeſſe demanda au Roi ce qu'il penſoit d'Eugenie ? Je penſe, répondit Philippe, que ſon cœur, prévenu en faveur de quelqu'un

trop au-deſſus, ou trop au-deſſous d'elle, lui fait refuſer Montmorenci, & lui preſcrit de garder ſon ſecret. Vous vous trompez, mon fils, repartit Adelaïde; il ne faut, pour détruire ce ſoupçon, que la conduite même d'Eugenie. Elle a trop de vertu pour s'être laiſſée aller à un penchant, que ſa raiſon déſavoüeroit. Je ſçaurai, bientôt, Madame, repliqua le Roi, ſi vous lui faites grace, ou ſi je lui fais injure.

L'ordre que Mademoiſelle de Mery reçut le lendemain de ſe rendre dans le Cabinet de Philippe, lui cauſa un trouble extrême. Les ſoupçons que ce Prince lui avoit laiſſez entrevoir, lui faiſoient redouter un entretien dont elle ſentoit tout le danger: l'agitation & la crainte étoient ſi vivement peintes ſur ſon viſage, que le Roi lui dit d'un ton plein

de bonté : Eh ! pourquoi, Mademoiselle, vous vois-je en cet état ? N'êtes-vous pas devant un Prince qui vous eſtime, qui vous aime, & qui ne veut que votre bonheur ? Celui dont je joüis fait mon unique ambition, répondit Eugenie ; pourquoi Votre Majeſté veut-elle me le ravir ? Sa bienveillance & celle de la Reine me ſuffiſent : laiſſez-moi, Sire, m'occuper ſans diſtraction du ſoin de la cultiver. Je ſuis toujours ſenſible, repartit Philippe, aux témoignages d'attachement qu'on me donne, quand ils portent le caractere de ſincerité: Jugez, Eugenie, ſi je ne vous ſçai pas gré de celui que vous me marquez avec tant d'ingénuité.... Mais que vois-je ? reprit le Roi, après avoir reſté un moment ſans parler : vos yeux ſe rempliſſent de larmes... vous vous troublez... : d'où peut naître ce

déſordre?...vos pleurs redoublent, & vous gardez le ſilence.... Je le ſens, vous avez un ſecret qui vous peſe ! ... Eh bien ! Eugenie, dépoſez-le dans mon ſein... parlez... Eh ! quoi, Mademoiſelle, vous ne dites rien...Voulez-vous donc me forcer à croire qu'un penchant que vous vous reprochez, & que vous n'oſez avoüer, cauſe le trouble où je vous vois ? Quel eſt l'objet de vos larmes ? quel eſt le ſujet de votre embarras ? Ah ! Sire, s'écria Eugenie, laiſſez-moi la liberté de me taire, & de refuſer l'honneur que le Baron de Montmorenci me veut faire : je rends juſtice à ſon mérite ; mais y eût-il à la Cour de Votre Majeſté quelqu'un de plus grand, de plus éminent en vertus, de plus eſtimé, je lui refuſerois ma main comme je la refuſe au Baron de Montmorenci. Admirer toute ma

vie en liberté les vertus & les qualitez d'un Prince, digne objet du respect de toute la terre; goûter le plaisir d'entendre ses Sujets, vanter un Roi que l'Univers voudroit avoir pour Maître; voilà, *Sire*, où je borne tous mes desirs. En achevant ces mots, Eugenie baissa les yeux. Mais bientôt effrayée de ce qu'elle venoit de dire, & se craignant elle-même, elle se jetta aux pieds de Philippe, & lui dit avec une tendre vivacité: Ah! Sire, par pitié, n'éprouvez pas jusqu'où peut aller votre pouvoir sur moi! ne me pressez pas davantage, & laissez-moi fuir à l'Abbaïe de Montmartre: je serai moins à plaindre dans cet asile, que partout ailleurs: vous l'honorez souvent de votre présence; l'attente de ces heureux momens y adoucira ceux que j'y passerai à ne faire

que des vœux pour votre auguste Personne, & un regard de Votre Majesté suffira pour ma consolation. (*a*)

Mademoiselle de Mery avoit à peine cessé de parler, que la Reine entra. Cette posture suppliante, dit-elle, m'instruit assez de ce que vous demandez à mon Fils; mais malgré sa bonté, il estime trop un sujet tel que Montmorenci, pour vous pardonner votre caprice. Je ne veux pas vous contraindre, ajouta Adelaïde avec fierté, je me contenterai de vous rendre à votre Famille; elle disposera de vous à son gré: je dois cette satisfaction au Baron de

(*a*) Philippe-Auguste, ainsi que la Reine Adelaïde sa mere, honoroient d'une protection particuliere l'Abbaïe de Montmartre, embellie & enrichie par la pieté & la liberalité d'Alix de Savoye, femme de Loüis le Gros, & grand-mere de Philippe. Elle se retira dans ce Monastere, lieu de sa mort & de sa sépulture.

Montmorenci. Puiſque Votre Majeſté, répondit Eugenie, veut me punir de mon obſtination à reſter maitreſſe de mon ſort, (réſolution que j'ai priſe dès que j'ai pû me connoître) je la ſupplie de me permettre de paſſer mes triſtes jours à l'Abbaïe de Montmartre. Mon attachement pour Votre Majeſté & pour le Roi, m'y tiendra lieu de fortune, de rang, & de famille : permettez donc, Madame, que le ſéjour de Montmartre me laiſſe l'avantage de vous y contempler tous deux, quand cette heureuſe Abbaïe joüira de votre préſence. Vous le deſirez, Mademoiſelle, reprit le Roi ; j'y conſens. Mais je vous eſtime trop pour penſer que vous y reſtiez long-tems : je ſuis perſuadé que votre raiſon vous ramenera à ma Cour, diſpoſée à rendre Montmorenci

auſſi heureux qu'il mérite de l'être. Puis s'adreſſant à la Reine, il lui dit : Accordez-moi, Madame, ce que je vais vous demander. Le Baron de Montmorenci doit ignorer que vous aïez inſtruit Eugenie des diſpoſitions où il eſt en ſa faveur : ſa retraite à Montmartre ne doit pas paroître méditée : ajoutez donc à tant de bontez que vous avez euës pour elle, celle de lui permettre de reſter auprès de vous juſqu'à ce que vous alliez à Montmartre. Eugenie alors, en préſence des Perſonnes qui vous accompagneront, vous priera de la laiſſer pour quelque tems dans cette Abbaïe.

Après ce diſcours, auquel la Reine parut ſouſcrire par ſon ſilence, Eugenie ſortit, pénetrée des bontez de Philippe, & plus éloignée que jamais de rendre le

Baron de Montmorenci maître de ſa deſtinée.

Eſt-ce par votre pénetration, mon Fils, dit Adelaïde, ou par la ſincerité d'Eugenie, que vous êtes inſtruit de la raiſon qui lui fait rejetter ce que la Fortune lui offre? Eſt-elle, comme vous l'avez ſoupçonnée, prévenuë en faveur de quelqu'un? Elle ne m'a fait aucun aveu, repartit Philippe, & je n'ai ſenti dans Eugenie qu'un attachement pour vous & pour moi, qui la rend digne de vos bontez & de mon amitié: ſoit qu'elle reſte Mademoiſelle de Mery auprès de vous, ſoit qu'elle devienne Madame de Montmorenci, ſoit qu'elle ſe retire à Montmartre, elle peut compter ſur ma protection. Mais, Madame, je vous prie de ne plus la preſſer ſur ce Mariage, ni ſur la retraite où elle aſpire; il faut

laiſſer agir ſa raiſon, elle lui montrera ce qu'elle doit faire ; attendez tout d'elle.

Eugenie, en proie aux mouvemens dont ſon cœur étoit agité, & dont elle redoutoit les ſuites, ſçut à peine Adelaïde rentrée dans ſon appartement, qu'elle vint ſe jetter à ſes pieds : elle la ſupplia de la conduire dans la retraite où ſa ſituaon préſente ſembloit l'appeller. Le peu d'ordre qu'elle mit dans ſes diſcours, ſon trouble, ſes larmes, ſa douleur & ſes preſſantes inſtances, étonnerent Adelaïde, & lui perſuaderent que le cœur d'Eugenie n'étoit pas tranquille. Elle lui demanda de lui parler avec confiance ; elle la preſſa avec bonté ; mais ce fut vainement. La Reine, partagée entre l'amitié qui la ſollicitoit pour Eugenie, & le reſſentiment que lui cauſoit ſa ré-

ſiſtance, lui promit de la ſatiſfaire dès le lendemain.

Pendant que Mademoiſelle de Mery attendoit avec autant d'impatience que de crainte, le moment de quitter la Cour, Philippe étoit occupé de ce qui s'étoit paſſé dans ſon Cabinet. Il ſe rappelloit tout ce qu'Eugenie lui avoit dit ; il trouvoit dans tous ſes diſcours, un ſens plus obligeant qu'il ne vouloit : mais, dans le même inſtant, ſa modeſtie naturelle, fortifiée encore par une conduite réſervée, lui diſoit qu'il ſe trompoit. Il ne pouvoit penſer que, ſans ſoins, il eût inſpiré des ſentimens aſſez vifs,pour étouffer dans un jeune cœur, ceux de l'ambition. Cependant, les diſcours d'Eugenie lui revenoient ſans ceſſe, & la lui montroient ſenſible pour lui. Il doutoit, parce qu'il deſiroit de s'abuſer; il croïoit

malgré lui ; & le moment où il croïoit Eugenie prévenuë en ſa faveur, étoit pour lui un moment de peine : il trembloit d'avoir à ſe reprocher d'être l'objet auquel elle ſacrifioit un ſi brillant établiſſement.

A ces réflexions, qui cauſoient à Philippe une eſpece de trouble, en ſuccéda une, bien injurieuſe à l'eſtimable Eugenie : il penſa qu'elle cachoit peut-être ſous les apparences d'un attachement pour lui, une foibleſſe peu digne d'elle, & à laquelle, véritablement, elle immoloit Montmorenci. Sans en connoître ni en chercher le principe, Philippe ſe ſentit bleſſé de cette penſée : il vouloit qu'Eugenie fût toujours digne de ſon eſtime. Pouſſé par un mouvement, qu'il croïoit de pure curioſité, il réſolut de s'éclaircir des véritables ſentimens

du cœur d'Eugenie : il méditoit de l'envoïer chercher, lorſqu'il apprit à ſon lever, que la Reine alloit ce jour même à Montmartre. Il ne douta pas que ce ne fuſſent les preſſantes inſtances d'Eugenie qui avoient engagé la Reine à précipiter cette démarche.

Philippe alla chez ſa Mere, l'eſprit rempli de différentes penſées. Comme il traverſoit l'appartement, il apperçut Eugenie ſeule, appuïée ſur une fenêtre : il s'approcha d'elle, & lui dit : Je ſouhaiterois vous entretenir un moment, Mademoiſelle ; rendez-vous dans mon Cabinet lorſque je ſerai ſorti de chez la Reine. Ah ! Sire, répondit Eugenie toute tremblante, permettez-moi de repréſenter à Votre Majeſté que je n'ai plus rien à lui dire ; je la conjure de me laiſſer fuir. Je n'emporte déja que trop de

regrets ! épargnez-m'en de nouveaux. Ah ! pourquoi, ajouta-t'elle vivement, le Baron de Montmorenci a-t'il jetté ſur moi un œil de préference ? Sans lui, j'étois heureuſe ; je ne deſirois que le bonheur dont je jouiſſois ; & je vais peut-être le perdre pour jamais. Vous m'étonnez toujours de plus en plus, Mademoiſelle, reprit le Roi ; je ne puis vous comprendre. Plaiſe au Ciel, repartit Eugenie, que Votre Majeſté ne me comprenne jamais ! Mais, Sire, continua-t'elle avec une émotion ſenſible, l'unique & derniere grace que je demande à Votre Majeſté, eſt celle de recevoir ici, & dans ce moment, l'adieu de la malheureuſe Eugenie. Eh ! quoi ! Mademoiſelle, lui dit Philippe, voudriez-vous me forcer à vous commander ce que je vous prie de ne me pas refuſer ? Eugenie,

voyant paroître la Comteſſe de Rethel, ſans répondre au Roi, fit une profonde réverence, & ſe retira.

Philippe fut à peine ſorti de chez Adelaïde, que Mademoiſelle de Mery y entra; & en préſence de tout ce qui compoſoit la Cour de cette Princeſſe, elle lui fit aggréer de l'aller annoncer à l'Abbaïe de Montmartre; & ſur le champ elle partit. Le Roi ne fut inſtruit de ce départ précipité, que quelques heures après. Il ne put même cacher ſa ſurpriſe à la Reine, quand elle lui en apprit la nouvelle. Cette conduite qui devoit ouvrir les yeux à Philippe, d'abord les lui ferma; & le peu de déférence qu'Eugenie avoit euë pour ſa priere, lui cauſa un leger reſſentiment. Mais bien-tôt, ſe rappellant ſon trouble, ſon embarras & ſes dernieres

paroles, il ſe ſentit touché, il la plaignit,& fut mortifié (du moins à ce qu'il croïoit) de ne pouvoir preſque douter qu'il rendoit malheureuſe une Perſonne, pour qui il ſe ſentoit plus que jamais une tendre amitié.

La Reine alla ce jour même à Montmartre : elle preſſa encore Eugenie de lui ouvrir ſon cœur; mais tout fut inutile. Cette Princeſſe porta ſa bonté juſqu'à lui laiſſer entrevoir qu'elle ne lui feroit plus de violence au ſujet de Montmorenci; elle voulut même la ramener avec elle. Mademoiſelle de Mery, après avoir mille fois demandé pardon à la Reine d'oſer lui déplaire, la ſupplia de la laiſſer à Montmartre.

Le Baron de Montmorenci fut extrêmement ſurpris d'apprendre de la Reine, qu'Eugenie avoit deſiré de reſter à Montmartre:

mais cette prudente Princeſſe ne donna pas le tems aux ſoupçons, de s'emparer de lui. Elle lui dit, qu'Eugenie ignoroit encore les ſentimens qu'il avoit pour elle; que toujours attachée à une Maiſon où il pouvoit ſe ſouvenir qu'elle avoit paſſé deux ans dans ſa jeuneſſe, elle aimoit à y faire quelquefois de petits ſéjours. Le Baron, ſatisfait de ce que la Reine lui diſoit, exalta l'eſtime que le caractere & la conduite d'Eugenie lui avoient inſpirée.

Depuis que Mademoiſelle de Mery étoit abſente de la Cour, ſon idée ſe préſentoit ſouvent à Philippe; il y penſoit avec une ſorte de ſenſibilité: il croïoit devoir de la reconnoiſſance à un ſi tendre attachement. Touché de la penſée que c'étoit peut-être pour lui qu'elle dédaignoit tous les avantages les plus propres à

flatter la vanité & l'ambition, il résolut de voir Eugenie, pour vaincre, s'il étoit possible, son silence. Philippe, attentif à ne jamais donner occasion aux Courtisans de conjecturer, crut qu'il devoit attendre le jour solemnel de la Notre-Dame de Mars.

L'émotion que sentit Mademoiselle de Mery en apprenant que le Roi étoit dans l'Abbaïe, ne peut s'exprimer. Pleine de trouble, elle pensa qu'il étoit de son devoir d'aller au devant de Philippe. Mais, comme arrêtée tout à coup par sa raison, elle resta dans son appartement, où le Roi parut un instant après. Desirer votre bonheur, lui dit-il, s'intéresser à votre fortune, & vouloir vous empêcher de la rejetter, voilà donc, Mademoiselle, ce qui me rend à vos yeux un Prince bien redoutable ? Ne vous êtes-

vous point reproché le peu d'égard que vous avez eu pour moi au moment de votre départ ? Les apparences peuvent être contre moi, repliqua Eugenie ; mais, Sire, croïez que la vie me paroîtroit peu de chose, s'il falloit la sacrifier pour Votre Majesté. Je vous demande, reprit Philippe, une preuve de la vérité de ce discours. Si vous me refusez, songez-y, Mademoiselle, vous perdez pour jamais mon amitié.... Juste Ciel ! s'écria Eugenie, quelle menace ! perdre la bienveillance de Votre Majesté, quand jamais personne ne l'a si bien méritée ! Eh bien ! Mademoiselle, lui dit le Roi, prouvez-moi que vous m'estimez : aïez pour moi une confiance sans réserve ; je vous le demande comme votre ami, & comme votre ami je vous promets le secret..... ouvrez-moi

votre cœur.... Que je ſuis à plaindre, s'écria Eugenie éperduë & toute en pleurs!.. Comment réſiſter à de ſi preſſantes attaques!.. je tremble d'y ſuccomber!.. Ah! Sire, ceſſez de me preſſer!... Non! je ne puis vous inſtruire de ce qui ſe paſſe dans mon cœur... Banniſſez toute crainte, repliqua Philippe: je ne ferai uſage de ce que vous me direz, que pour votre bonheur; & s'il faut l'oublier, je ne m'en ſouviendrai jamais. Parlez, Eugenie, ajouta-t'il avec vivacité & d'un ton preſſant; parlez... je vous en conjure... Je le vois, vous aimez.... avoüez votre foibleſſe. Helas! s'écria Eugenie, vous en êtes l'objet! Ah! que m'apprenez-vous, dit Philippe! Eugenie éperduë & troublée de ce qui venoit de lui échapper, voulut fuir; mais le Roi l'arrêta. Laiſſez-moi, Sire,

continua-t'elle, laiſſez-moi me ſouſtraire à vos regards; ils ajouteroient encore à ma confuſion: laiſſez-moi me dérober, s'il ſe peut, à moi-même! Demeurez, Mademoiſelle, reprit Philippe, en la retenant de nouveau par le bras; je ne dois pas garder le ſilence quand vous l'avez rompu: je dois vous forcer à rappeller toute votre raiſon; c'eſt l'avantage au moins que vous tirerez de l'aveu que vous venez de me faire. Que Votre Majeſté l'excuſe, repartit Eugenie tremblante & les yeux baiſſez; qu'elle oublie qu'il m'eſt échappé cet aveu, ajouta-t'elle en ſe jettant aux genoux de Philippe, & je jure à ſes pieds, que jamais elle ne verra de traces de cette tendreſſe, que je conſerverai cependant juſqu'au dernier inſtant de ma vie! Je ſerois bien fâché, repliqua le Roi,

en la faiſant relever, que vous n'en triomphaſſiez pas. Quoi ! je vous ferois perdre votre fortune & votre repos, quand je deſire ardemment de contribuer à l'un & à l'autre ! Non ! & j'exige de vous de ſurmonter une foibleſſe, trop nuiſible à vos intérêts & à votre gloire. Je ſuis Roi : cependant, Mademoiſelle, je ne pourrois vous païer un pareil ſacrifice. Faites donc un effort digne de votre raiſon, & de cette conduite qui vous a renduë ſi eſtimable; je ſuis certain que vous n'avez pas encore eſſaïé de combattre un penchant, dont vous devez triompher. Il le faut. Oui ! il faut vous réduire à la ſimple amitié pour un Prince qui vous eſtime trop, pour deſirer de vous aucun autre ſentiment : il faut plus encore ! il faut accepter Montmorenci pour Epoux. Malgré le juſte

pouvoir, repliqua Eugenie, que vous donne ſur moi mon reſpect pour vos volontez, & la plus forte.... Non, Sire, rien ne pourra jamais faire changer ni ma réſolution, ni mes ſentimens. Conſultez-vous quelque tems dans cette retraite, lui dit Philippe : ſurtout, ſongez que je deſire plus que jamais de vous voir auſſi heureuſe que vous méritez de l'être. Eh ! le ſerois-je, Sire, avec un Epoux, quand mon cœur & mon devoir ne ſeroient jamais d'accord ! Vous m'affligeriez ſenſiblement, reprit le Roi, ſi vous n'obteniez pas de votre raiſon tout ce qu'en exigent votre vertu, votre gloire, & mon amitié. Philippe après ces mots quitta Eugenie.

Lorſque ce Prince fut ſeul, il tomba dans une rêverie profonde. L'aveu forcé de la tendre Eugenie, lui faiſoit éprouver des

mouvemens qui lui étoient trop inconnus, pour qu'il pût les développer. Il ne se croïoit pas susceptible d'amour propre : ce fut cependant lui, qui montra à son imagination Eugenie avec le mérite séducteur de tout sacrifier à la passion, que (même sans y songer) il lui avoit inspirée : ce Prince toujours occupé de grands projets, dont les moindres démarches étoient guidées par la prudence & par la politique; ce Prince, de qui le cœur étoit rempli tout entier par l'ambition ; ce Prince enfin, accoutumé à regarder les plus belles Personnes, sans en recevoir la moindre atteinte, sentit le charme attaché à la certitude d'être aimé (charme que les Souverains goûtent si rarement.) L'amour même le plus parfait, risque à leurs yeux de se voir soupçonné d'ambition &

d'intérêt ; & c'étoit par le ſacrifice de l'un & de l'autre, que l'Amour, deguiſé ſous le nom de la Reconnoiſſance, venoit ouvrir à Eugenie un paſſage juſqu'au cœur de Philippe.

Pour que les Femmes puſſent bien ſe repréſenter l'agitation & la confuſion où le Roi avoit laiſſé Mademoiſelle de Mery, il faudroit, qu'avec un cœur auſſi vertueux que le ſien, elles aimaſſent un Roi ; que ce Roi fût auſſi réſervé dans ſa conduite, & auſſi ſage que l'étoit Philippe. Eugenie, étonnée d'avoir fait à ce Prince l'aveu de ſa tendreſſe, ne pouvoit calmer le trouble de ſon ame, ni revenir de ſa confuſion. Elle ne s'étoit jamais fait de reproches de ſon penchant ; elle penſoit qu'il n'avoit rien de criminel ; mais elle s'en faiſoit de très-amers, d'avoir été ſi peu mai-

treſſe des mouvemens de ſon cœur : ils étoient d'autant plus vifs, qu'elle ſentoit, malgré elle, combien ſa paſſion avoit pris de force, depuis l'inſtant où ſon ſecret lui étoit échappé.

Eugenie étoit livrée à cette cruelle ſituation, lorſque Henriette de Montmorenci vint la voir : ſa préſence cauſa de l'émotion à Eugenie. L'amitié qui avoit toujours été entre elles, céda pour quelque tems, au reſſentiment qu'Eugenie avoit contre le Baron de Montmorenci; car elle ne pouvoit lui pardonner d'avoir donné occaſion au Roi de lui arracher un ſecret, qu'elle s'étoit promis de garder toute ſa vie ; ſon injuſtice alloit même juſqu'à l'en rendre reſponſable.

Henriette crut s'appercevoir de quelque altération dans l'eſprit d'Eugenie ; elle trouva ſa conver-

ſation embaraſſée ; & avec amitié, elle lui en demanda la cauſe. Cette queſtion fit ſentir à Eugenie ſon tort à l'égard d'Henriette, & elle ſe fit effort pour reprendre un air tranquille. Le Baron de Montmorenci n'avoit point inſtruit ſa ſœur de ſes ſentimens ; ainſi, Henriette ne cherchoit pas à pénetrer Eugenie : mais Eugenie, dans la converſation, la pria de dire à ſon frere qu'elle deſireroit avoir avec lui un moment d'entretien.

La ſurpriſe du Baron de Montmorenci, égala ſa joïe, lorſqu'il apprit de ſa ſœur que Mademoiſelle de Mery, non-ſeulement étoit diſpoſée à recevoir de lui une viſite, mais encore qu'elle prévenoit la permiſſion qu'il n'auroit oſé lui en faire demander : il alla le lendemain à l'Abbaïe de Montmartre.

Après les premiers complimens, qui marquoient la ſatisfaction du Baron, & ſon reſpect pour Eugenie, il lui dit: La permiſſion que vous m'avez donnée de venir ici, me comble de joïe! Que le ſort de celui de qui vous voudrez bien faire la félicité, ſera digne d'envie! Si je voulois, en m'uniſſant à quelqu'un, me procurer un ſort heureux, repartit Eugenie, ce ſeroit le Baron de Montmorenci que je chargerois du ſoin de faire mon bonheur. Depuis long-tems, je connois vos grandes qualitez; j'admire vos vertus; & c'eſt à l'eſtime qu'elles m'ont inſpirée pour vous, que vous devez la franchiſe avec laquelle je vais vous parler.

Dès que la raiſon m'a permis de m'examiner moi-même, continua Eugenie, & de connoître mes ſentimens, je me ſuis pro-

mis de ne jamais changer d'état: le tems n'a ſervi qu'à m'affermir dans cette réſolution. Ce diſcours vous apprend, Monſieur, que la Reine m'a inſtruite des favorables diſpoſitions où vous étiez pour moi: j'en ſuis penetrée de la plus vive reconnoiſſance; ce ſont pourtant moins les avantages que vous donnent la Fortune & une illuſtre naiſſance qui me font ſentir le prix de l'offre que vous me faites, que les vertus & le mérite perſonnel qui vous diſtinguent à la Cour. Croïez donc, que jamais Eugenie n'aura ſeulement la volonté de donner ſa main à quelque autre. Eh! qui ſeroit aſſez oſé de me la demander, quand vous l'avez deſirée ſans l'obtenir? Non, jamais ma deſtinée ne ſera unie à celle d'aucun homme. Trop heureuſe, ſi cette aſſurance peut me juſti-

fier, & me conſerver votre amitié !

Vous me portez un coup, Mademoiſelle, répondit le Baron de Montmorenci, que toute ma fermeté peut à peine ſoutenir ! J'y ſuis d'autant plus ſenſible, que je vois tout ce que je perds ! Ah ! Mademoiſelle, que je ſuis touché ! Je connois votre prudence : Non, vous ne vous êtes déterminée à ce cruel entretien, qu'après vous être bien conſultée ! Il ne me reſte qu'à recourir à ma raiſon : ce ſera à elle à détruire une partie de ſon ouvrage, & à ne me laiſſer que l'eſtime que je conſerverai toujours pour Mademoiſelle de Mery ; car au moins, je me flatte que ſi elle avoit voulu changer de nom, c'eût été à celui de Montmorenci à qui elle auroit donné la préférence.

Le Baron quitta Eugenie, ſans

lui donner le tems de répondre, & la laiſſa partagée entre l'admiration pour un caractere ſi parfait, & une ſorte de regret duquel elle eut peine à ſe défendre; mais l'idée de Philippe effaça bien-tôt ce ſentiment.

La prudence, qui régloit ordinairement les démarches & les diſcours d'Eugenie, n'avoit pas été conſultée avant que de parler au Baron de Montmorenci. Le deſir extrême de l'inſtruire de ſes ſentimens, & de le remercier de ceux qu'il avoit pour elle, avoit fait oublier à Mademoiſelle de Mery ce dont le Roi & la Reine étoient convenus en ſa préſence: elle ne s'étoit ſouvenuë qu'elle devoit ignorer la converſation du Baron avec la Reine, & les diſpoſitions où il étoit en ſa faveur, qu'après ſon indiſcret entretien. La confuſion d'avoir man-

qué à leurs Majeſtez, & l'inquiétude que ſa faute ne refroidît à ſon égard Adelaïde & Philippe, lui firent éprouver des remords qui lui étoient inconnus.

Le Baron de Montmorenci étoit homme ! les paſſions trouvoient priſe ſur ſon cœur ; mais par un caractére ſage & modéré, par une prudence qui lui faiſoit toujours voir le parti le plus convenable aux circonſtances, il ſçavoit les réprimer & leur commander. Il vit qu'il falloit renoncer à l'eſpoir de poſſéder une Perſonne qu'il croïoit faite pour le rendre heureux; & tel qu'on vient de le dépeindre, on peut aiſément penſer qu'il fit de ſa raiſon, l'uſage qu'il s'en promettoit. Il alla chez la Reine ; il lui rendit compte de ce que Mademoiſelle de Mery venoit de lui dire ; il la remercia de s'être intéreſſée pour

lui, au-delà même de ce qu'il eſpéroit de ſes bontez ; car il ne doutoit pas que la retraite d'Eugenie à Montmartre, n'eût été l'effet de ſon peu de ſoumiſſion aux volontez de la Reine : il ſupplia cette Princeſſe de pardonner à Eugenie, & d'oublier ce qu'il avoit eu l'honneur de lui confier.

La Reine ne laiſſa pas voir au Baron, la peine que lui faiſoit l'indiſcrétion d'Eugenie. Elle regardoit comme un manque de reſpect dans Mademoiſelle de Mery, d'avoir oſé enfreindre les ordres, ſuffiſamment exprimez dans le dernier entretien du Roi, avant ſa retraite à Montmartre. Ces ordres lui impoſoient la loi de ne pas paroître inſtruite du deſſein & des démarches de Montmorenci à ſon ſujet. D'ailleurs, Adelaïde prévenue d'eſti-

me pour le Baron, étoit touchée de la mortification qu'Eugenie avoit osé lui donner : elle trouvoit dans cette démarche, autant de témérité que d'imprudence. Elle en instruisit le Roi d'un air animé.

Philippe, sur qui la connoissance des sentimens d'Eugenie avoit fait une impression tendre, & qui ne desiroit plus si ardemment le bonheur du Baron, apprit cette nouvelle avec une émotion qui le mit dans l'instant, plus à son aise avec lui-même, qu'il n'y étoit depuis quelques jours ; il sentit dans cette courageuse démarche, tout le prix de ce qu'Eugenie faisoit pour lui : il se dit avec une secrette satisfaction, que Mademoiselle de Mery l'aimoit assez, pour tout sacrifier à la liberté de garder dans son cœur, la passion qu'il lui avoit inspirée.

Des ſentimens, qu'il ne croïoit encore que de purs mouvemens de reconnoiſſance, lui firent deſirer avec ardeur de revoir Eugenie à la Cour. Il la juſtifia dans l'eſprit d'Adelaïde ; il réveilla avec une adreſſe dont il ne s'appercevoit pas lui-même, toute l'amitié de cette Princeſſe : il exigea d'elle enfin, d'aller à Montmartre, d'en ramener Eugenie, & de la laiſſer auprès d'elle, maitreſſe de ſa deſtinée. Adelaïde, diſpoſée à reprendre Eugenie, en faveur de qui l'amitié lui parloit toujours, promit à Philippe d'aller le lendemain à Montmartre.

Mademoiſelle de Mery ne put apprendre ſans une émotion extrême, que la Mere de Philippe étoit dans l'Abbaïe. La juſte crainte de ſes reproches, & peut-être, d'une froideur qui lui annonceroit une diſgrace, la troubla :

elle parut en tremblant devant la Reine ; mais aïant été rassurée par un regard de cette Princesse qui n'avoit rien de févere, elle saisit ce moment favorable ; elle se jetta à ses pieds. Adelaïde la fit relever avec bonté, & lui dit d'un air souriant : Eh bien ! Eugenie, vous resterez fille ; je vous pardonne votre peu de soumission ; je vous rends mon amitié, & vais vous reprendre auprès de moi pour ne jamais nous séparer. Eugenie, dans l'excès de sa joie, ne répondit à la Reine que par des larmes, en retombant encore à ses genoux. Adelaïde, sensible aux touchantes preuves que lui donnoit Eugenie de son attachement, la releva, & en l'appellant sa Fille, elle lui promit de l'aimer toujours.

Philippe ne sçut pas plutôt sa Mere de retour, qu'il passa chez

elle ; mais n'y voïant point Eugenie, il demanda avec vivacité de ſes nouvelles. Il ſe ſentit touché, lorſqu'il apprit de la Reine, qu'en arrivant, elle l'avoit priée de trouver bon qu'elle ſe retirât dans ſon appartement. Le Roi penſa qu'Eugenie n'avoit oſé ſe montrer devant lui, & l'idée qu'il ſe fit dans ce moment de ſa modeſtie, rehauſſoit encore dans ſon eſprit le mérite d'Eugenie. Philippe ne ſe trompoit pas ; elle ne pouvoit obtenir d'elle-même de paroître devant lui ; elle deſiroit & craignoit également ſa vûë. Mais forcée d'être toujours auprès de la Reine, comment éviter de le voir ?

Pendant quelque tems, confuſe, & les yeux baiſſez, Eugenie ſe retiroit dès que Philippe entroit chez la Reine. Il s'en ap-

perçut ; il crut même remarquer en elle un air abattu qui le toucha, & lui donna lieu de penſer que peut-être elle ſe faiſoit effort pour éviter ſa préſence. Enfin, ſans trop ſçavoir ce qu'il avoit à lui dire, il chercha le moment de l'entretenir en liberté ; il le trouva. Vous me fuïez, Mademoiſelle, lui dit-il ! eh ! pourquoi ? Ah ! Sire, je n'oſe plus ſoutenir les regards de Votre Majeſté, repartit Eugenie ; permettez-moi de les éviter autant que je le pourrai : Vous reprocheriez-vous, repliqua le Roi, de m'avoir avoüé que vous me trouvez digne de votre eſtime ? Si je me le reproche, reprit Eugenie ! Oui ! Sire ; eh ! ne deviez-vous pas ignorer toujours qu'un ſentiment pour vous, plus vif que celui du reſpect, rempliſſoit mon cœur ? Ne vous reprochez-vous point

aussi, dit le Roi, d'avoir trop sacrifié à ce sentiment? Que Votre Majesté seroit injuste de le penser, répondit Eugenie! Si la Couronne de l'Univers étoit dans ma main, je la mettrois à vos pieds; & j'aurois déja oublié que le Baron de Montmorenci m'a fait l'honneur de songer à moi, si j'avois pu refuser cet honneur, & me taire. Mais, Sire, vous m'avez promis de ne jamais vous souvenir que j'ai parlé; j'espere que Votre Majesté sera fidéle à sa parole. Non, repliqua le Roi. Je n'oublierai jamais que je vous dois la plus tendre reconnoissance; je n'attribue qu'à elle, les mouvemens que je sens pour vous; mais ils me font desirer que votre cœur soit pour moi toujours le même: je vous le demande, ajouta-t'il, en lui prenant la main, & je vous conjure de ne plus

fuir un Prince, qui trouve un ſenſible plaiſir à vous voir & à vous entretenir.

Que d'avantages Philippe avoit ſur Eugenie, pour obtenir ce qu'il en exigeoit! Il en étoit tendrement aimé; elle lui en avoit fait l'aveu; un ſacrifice brillant avoit même précedé cet aveu. Attachée à la Reine, elle ne pouvoit éviter de voir Philippe. Il étoit ſon Roi: caractére, qui imprime un reſpect, que ni la plus forte tendreſſe, ni le plus parfait deſintéreſſement ne ſçauroient faire diſparoître. Eugenie ſe perſuada donc aiſément que ce ſeroit manquer à ce qu'elle devoit au Roi, ſi elle lui donnoit occaſion de penſer que, malgré ſa priere, elle s'obſtinoit à ſe dérober à ſes yeux. Elle ſe rappelloit à tous les inſtans, ce qu'il lui avoit dit; mais elle n'y trouvoit que

de la bonté pour elle & de l'amitié.

Pendant plus de quinze jours, le Roi remarqua avec ſatisfaction, qu'Eugenie ne fuïoit plus lorſqu'il étoit chez la Reine. Il la regardoit avec complaiſance; il joüiſſoit avec plaiſir de l'émotion que lui cauſoit ſa vûë. Souvent il s'approchoit d'elle pour lui dire quelque choſe d'obligeant.

A un air de liberté que le Roi avoit conſervé avec Eugenie, ſuccéda un air un peu embaraſſé; il devint rêveur. Lorſqu'Eugenie n'étoit pas chez la Reine, il ſe ſentoit inquiet; il y reſtoit plus long-tems dans l'eſpérance de la voir arriver, & le moment où elle paroiſſoit, lui cauſoit une ſatisfaction mêlée de trouble. Philippe s'àpperçut avant Eugenie de ce change-

ment; il en fut étonné, & s'avoüa en ſecret que l'amour avoit pris dans ſon cœur la place de la reconnoiſſance.

Depuis que Philippe s'étoit dévoilé à lui-même ſes véritables ſentimens, il deſiroit avec ardeur de trouver une occaſion favorable pour entretenir Eugenie. Une légere indiſpoſition de l'Archevêque de Rheims la lui fournit. Il trouva Eugenie dans l'appartement de ce Prélat. Un moment après que le Roi y fut entré, elle voulut ſe retirer; mais il lui dit: Mademoiſelle, j'ai à vous entretenir, ſuivez-moi dans le Cabinet de mon Oncle. Eugenie, par reſpect, n'oſa réſiſter, & en tremblant, elle ſuivit Philippe. Il reſta un inſtant à la conſidérer, puis il lui dit:

Je vais vous ſurprendre, Mademoiſelle; cependant vous ſerez

encore moins étonnée que je ne l'ai été moi-même : je vous aime. Oui ! l'amour s'eſt rendu maître de mon cœur. Je ne ſçaurois plus ni me le déguiſer, ni vous le cacher..... Eh bien ! Mademoiſelle, continua-t'il voïant le trouble & la ſurpriſe d'Eugenie, ſeriez-vous aſſez injuſte pour rejetter les vœux d'un Prince, de qui le cœur ſeroit tranquille, s'il n'avoit vû dans le vôtre, une tendreſſe qu'il n'a pû connoître ſans la partager ? Ah ! Sire, que m'apprenez-vous !..... Mais, reprit Eugenie après un inſtant de ſilence, je vous aime avec trop de délicateſſe pour ne pas arracher moi-même le trait que j'ai porté dans votre cœur. Je m'en punirai, en éloignant pour jamais de vos yeux un objet qui pourroit un jour vous reprocher une foibleſſe. Quoi ! repartit le Roi,

vous pourriez devenir l'ennemie de votre repos & du mien ? Eh ! ne le ſerois-je pas de votre gloire, s'écria Eugenie ! L'ennemie de ma gloire, reprit Philippe ! Ah ! déſabuſez-vous ; quand je vous aime, elle eſt en ſureté : plus je vous étudie, plus je vous ſens digne de toute mon eſtime & de toute ma tendreſſe. Eſt-ce à mon Roi à ſe faire une telle illuſion, repliqua Eugenie ? Peut-il ſe flatter qu'une foibleſſe ne le dégrade pas ? Oui ! l'amour même, ſans le ſecours de la raiſon, m'ordonne de fuir, & ce n'eſt pas au ſage Philippe à me retenir. Vous me déſeſperez, Mademoiſelle, lui dit le Roi : ſi vous êtes jalouſe de ma gloire, gardez-vous de faire une démarche qui déconcerteroit cette ſageſſe à laquelle vous avez recours ; vous m'avez fait connoître le plaiſir d'être

aimé ; & ce plaisir m'a fait passer, sans que je m'en défiasse, de l'estime à l'amour. Le reproche que me fait Votre Majesté, répondit Eugenie, justifie & confirme ma résolution. Mais permettez-moi, Sire, ajouta-t'elle d'un ton plus ferme, de me servir contre vous du même discours que vous avez emploïé contre moi. *Faites-vous un effort*, m'avez-vous dit, *digne de votre raison. Je suis certain que vous n'avez pas essaïé de surmonter un penchant dont vous devez triompher.* C'est à vous, Sire, à surmonter le vôtre. L'Univers, prévenu de respect pour votre sagesse, & attentif à la moindre de vos actions, vous pardonneroit d'autant moins une foiblesse, qu'il vous en croit plus éloigné, & ce seroit à moi à qui l'on auroit à la reprocher. Eh bien! lui dit le

Roi pénetré d'admiration, je vais eſſaïer de revenir pour vous, à la ſimple amitié : mais au moins, promettez-moi que vous ne ferez aucune démarche, ſans m'en inſtruire & ſans mon aveu. C'eſt à vos pieds que j'exige cette parole de vous. Philippe, en diſant ces mots, s'inclina comme pour mettre un genou en terre. Que faites-vous, Sire, dit vivement Eugenie ? je rougis pour Votre Majeſté. Répondez, Mademoiſelle, reprit le Roi d'un air animé : qu'ai-je obtenu ? Ce que vous exigez, dit Eugenie, les yeux moüillez de pleurs. Non ! Sire, je ne me retirerai point de la Cour, ſans vous en avoir fait ſentir la néceſſité : mais je n'attendrai pas votre aveu, ſi Votre Majeſté m'entretient jamais d'une foibleſſe qu'il faut qu'elle ſurmonte. A ces mots, Mademoi-

ſelle de Mery ſe retira, ſans donner au Roi le tems de lui répliquer.

Ce Prince reſta comme immobile à la place où venoit de le laiſſer Eugenie. La fermeté & les ſages remontrances de cette vertueuſe fille, l'humilierent, & lui firent prendre avec une eſpece de dépit, la réſolution d'avoir pour lui-même & pour Eugenie, le reſpect qu'il devoit à l'un & à l'autre. Après ce moment de réflexion, Philippe rentra dans la chambre de ſon Oncle avec un air tranquille.

Eugenie avoit quitté le Roi le cœur rempli de trouble. Agitée de mille mouvemens oppoſez, elle n'étoit pas raſſurée par la fermeté qu'elle avoit montrée à ce Prince. L'effroi que lui cauſoit la ſeule idée de s'arracher de la Cour, ne lui permettoit

pas de se flatter qu'elle fût capable de ce noble & vertueux effort. Elle étoit enfin réduite à espérer plus de la vertu de Philippe, que de la sienne.

Plus d'un mois s'étoit écoulé, sans que le Roi eût paru chercher l'occasion d'entretenir Eugenie. Il ne paroissoit avoir pour elle, ni froideur, ni empressement : il alloit à son ordinaire chez la Reine, mais il y restoit moins que de coutume. Eugenie admiroit une conduite si sage ; & animée par cet exemple, elle se faisoit souvent effort pour éviter la présence du Roi. De tout tems ce Prince étoit dans l'habitude de lui parler sans aucun air de mystére ; personne ne s'en étonnoit ; tout le monde connoissoit l'amitié de Philippe pour Eugenie. Un jour il s'approcha d'elle, & lui dit d'un ton à n'être

pas entendu : Etes-vous contente de ma conduite ? J'y reconnois, lui repliqua-t'elle, toute la sagesse de Votre Majesté. Mais au moins, assurez-moi, reprit Philippe, qu'elle ne change rien aux dispositions de votre cœur ; car, je vous l'avouërai, je serois sensiblement touché si vous me donniez occasion de penser qu'il n'est pas toujours le même. Vous ne devez plus, Sire, répondit Eugenie, être instruit de ce qui se passe dans mon cœur ; mais je vous proteste que mes sentimens ne se démentiront jamais.

Le Prince Loüis, unique héritier de la Couronne, faisoit souvent craindre pour des jours si chers au Roi & à tous ses Sujets. (*a*) Sa santé délicate & lan-

(*a*) Ce Prince n'avoit alors que quatre ans & demi.

guiſſante fit penſer que l'air de Paris pouvoit lui être contraire, & fit prendre à Philippe la réſolution de l'envoïer à Saint-Oüen paſſer toute la belle ſaiſon. (*a*) Il y étoit depuis près de deux mois, lorſque ſa Gouvernante mourut.

On connoiſſoit le caractére de Philippe. Ce Prince vouloit toujours qu'on dût à ſon ſeul diſcernement le choix des perſonnes qu'il mettoit en place : ce caractére ferme & prudent, épargnoit à Philippe les importunitez des Courtiſans, lors même que les plus grandes Charges de l'Etat venoient à vaquer. La mort de la Comteſſe de Roye Gouvernante du Prince Loüis, mit en mouvement l'ambition de toutes les femmes de la Cour. Mais la crainte d'indiſpoſer Philippe, plutôt que d'en obtenir la grace que

(*a*) C'étoit au commencement de Mars 1192.

chacune en particulier croïoit mériter, les firent se borner à aller plus fréquemment chez la Reine. Elles penserent que le Roi, qui ne passoit pas un jour sans y paroître, découvriroit dans leurs regards quelles étoient leurs vûës: cette maniere respectueuse de lui demander le dépôt précieux de son Fils, n'échapoit pas au pénetrant Philippe. Plusieurs jours s'étoient déja écoulez, lorsque ce Prince trouva chez Adelaïde, presque toutes les Dames. Après quelques momens d'entretien général, le Roi pria sa Mere de passer dans son Cabinet: à peine y furent-ils entrez, que la Reine lui dit: Vous fuïez, mon Fils, les sollicitations muettes des Dames que vous venez de voir: vous paroissez embarassé pour remplacer la Comtesse de Roye? Je le suis effectivement,

répondit Philippe. Mais, reprit la Reine, n'avez-vous point pensé à Mademoiselle de Mery? Vous allez me dire qu'elle est bien jeune. (a) Cependant, réfléchissez que la Comtesse de Roye est morte à trente ans. De plus, Eugenie est d'une modestie & d'une sagesse, propres à servir d'exemple. Dans les justes loüanges que l'Europe vous donne, on y ajoute toujours celle que vous ne fûtes jamais un enfant. Eugenie, je l'ose dire, a le même avantage. Les leçons & les principes de vertus qu'elle a reçûs de moi, ont mis en valeur son heureux naturel, & l'ont renduë digne d'élever l'Héritier du Trône de mon Fils.

D'ailleurs, continua la Reine, voïant que Philippe l'écoutoit

(a) Mademoiselle de Mery n'avoit alors que vingt-deux ans.

très-attentivement, Eugenie n'a aucune ambition : ſi elle en avoit été ſuſceptible, auroit-elle refuſé Montmorenci ? Elle ne tient qu'à vous & à moi : elle ne ſera occupée qu'à ſe rendre digne de votre confiance : elle la juſtifiera par ſes ſoins & par ſes attentions, qui ſeront continuelles pour allumer dans le cœur de ce jeune Prince, la loüable ardeur de vous imiter. Les premieres impreſſions font des traces qui ne s'effacent jamais. Eh bien, Madame, repartit le Roi, j'y penſerai.

Le lendemain, le Roi en paſſant d'un appartement dans un autre, apperçut Mademoiſelle de Mery : il vit qu'elle vouloit l'éviter ; il s'avança à pas précipitez : Arrêtez, Eugenie, lui dit ce Prince, je veux vous parler. Je dois une éternelle reconnoiſſance au ſacrifice que vous m'avez fait

malgré moi ; mais cette reconnoiſſance, ſi elle reſte ſans effet, ne me ſuffit pas. Je vous dois un établiſſement & un rang à ma Cour. La place de Gouvernante de mon Fils peut en partie m'acquitter ; je vous la donne donc cette place. A moi ! repartit Eugenie étonnée. A moi ! à mon âge ! Ah ! Sire, ce choix ne paroîtroit pas digne de votre prudence ! La vôtre qui me ſurprend toujours, repartit Philippe, & l'eſtime que vous vous êtes acquiſe par votre vertu qui vous rend reſpectable, juſtifieront ce que je fais pour vous. De grace, Sire, dit Eugenie, laiſſez-moi toujours auprès de la Reine. Si j'avois de l'ambition, ne ſeroit-elle pas remplie par les bontez que cette Princeſſe a pour moi ? Je ne ſuis capable que de lui faire ma cour. Vous avez raiſon, Eugenie,

genie, repliqua le Roi, de compter ſur l'amitié de ma Mere ; elle vous rend juſtice, & elle approuvera mon choix. Non ! Sire, repartit Mademoiſelle de Mery, non ; je n'ai pas les qualitez néceſſaires pour donner les premieres inſtructions à un Prince deſtiné à régner. Votre modeſtie, répondit Philippe, ne ſert dans ce moment qu'à me donner une plus haute idée de vous. Je vous connois, Eugenie; & de quoi n'êtes-vous pas capable ! Oui ! je vous répons de vous. Je ne réſiſte plus, dit Eugenie ; j'obéïs. Ma Cour ſera bien-tôt inſtruite, reprit le Roi, de ce que je fais pour vous. Demain je vous déclarerai Gouvernante de mon Fils. Allez, Eugenie, allez l'apprendre à la Reine.

La Cour attendoit avec impatience le moment où le Roi nom-

meroit la Gouvernante de ſon Fils. Il déclara le lendemain à ſon lever, qu'il confioit à Mademoiſelle de Mery ce précieux dépôt ; la ſurpriſe fut extrême ; perſonne n'avoit mis Eugenie au nombre de celles qui aſpiroient à une place ſi éminente. Mais une eſtime générale pour elle força tout le monde à convenir qu'elle méritoit de la part de leurs Majeſtez, cette marque de confiance.

Ce que le Roi venoit de faire pour Mademoiſelle de Mery, fit naître des ſoupçons aux Courtiſans. Ils chercherent & crurent trouver dans le cœur & dans la politique de ce Prince, le véritable motif qui le faiſoit agir. L'opinion qu'ils avoient de ſa prudence, leur fit penſer qu'il vouloit avec myſtere ſuivre le penchant qu'il ſentoit pour Eu-

genie. Eugenie étoit bien éloignée de penser comme eux ; elle croïoit que Philippe s'étoit voulu ôter l'occasion de la voir trop souvent. Mais le Baron de Montmorenci n'avoit pas besoin de toute sa pénetration pour être certain de ce que les plus habiles Courtisans ne faisoient que soupçonner. La prompte retraite de Mademoiselle de Mery à Montmartre lorsqu'il avoit desiré d'obtenir sa main ; la conversation qu'elle avoit euë avec lui ; la ferme résolution où elle lui avoit paru être de ne jamais se marier ; tout l'instruisoit qu'il avoit été sacrifié au Roi. Il comprit par un tel sacrifice, l'excès de la tendresse d'Eugenie pour Philippe ; & réfléchissant sur le peu de pouvoir que la raison a sur les passions, il tâcha de la justifier, il la plaignit, & se plaignit lui-même.

C'étoit la modeſtie naturelle d'Eugenie, qui d'abord l'avoit fait réſiſter à accepter la place de Gouvernante du Prince Loüis. Revenuë de la ſurpriſe que lui avoit cauſée la marque de confiance que Philippe lui donnoit, elle paſſa aux réfléxions : la premiere lui fit ſentir avec une ſecrete joie, qu'une occaſion forcée & honorable l'arrachoit de la Cour. Sa raiſon lui fit voir les avantages qu'elle pouvoit tirer de ſon ſéjour à Saint-Oüen, & lui dit qu'elle devoit travailler à en profiter. Ma tendreſſe, s'écrioit-elle, n'eſt plus innocente ! elle avoit ſéduit le Roi; peut-être eût-elle été criminelle ſans le pouvoir que ce Prince a ſur lui-même. Comment me ſerois-je défenduë du plaiſir d'en être aimée ? Il a craint ſans doute que ma préſence ne fût un obſtacle

à la ſage réſolution qu'il a priſe de n'avoir pour moi que de l'amitié ; il m'éloigne de ſes yeux. Je les bleſſe peut-être : peut-être le fais-je rougir du mouvement de foibleſſe que je lui ai fait ſentir ; il m'en punit. Mais non ! il veut m'aider à changer toute ma tendreſſe, en un ſimple & pur attachement ; il m'eſtime trop pour vouloir de moi, rien de plus. Eh ! ne me l'a-t'il pas dit lui-même ! Imitons-le : allons à Saint-Oüen travailler à étouffer une ardeur qui eût été peut-être funeſte à mon Roi : mon bonheur eſt extrême ! ſon cœur ne ſent plus que de l'amitié pour moi : Non ! je n'ai plus à le redouter.

La vertu & la fermeté qu'avoit oppoſée Eugenie à Philippe lorſqu'il lui avoit appris que, ſenſible à ſa tendreſſe, il la partageoit, avoient fait prendre à ce Prince

la résolution d'arrêter dans leur naissance, les mouvemens de son cœur. Accoutumé à obéir à ce que sa raison lui dictoit, il se persuada que bien-tôt il n'auroit plus pour Eugenie que ce degré de reconnoissance qu'il devoit à un attachement si tendre & si bien prouvé. Mais Philippe ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'abusoit lui-même : il sentit qu'Eugenie avoit pris un pouvoir sur son cœur, qu'elle conserveroit toujours.

Il est aisé de comprendre que Philippe avoit saisi avec joie l'occasion de placer auprès de son Fils Mademoiselle de Mery. Mais à peine fut-elle à Saint-Oüen, que les choses se présenterent à Philippe sous une autre face. Il se sentit comme arrêté par différens scrupules ; sur tout il redoutoit la pénetration des Courti-

ſans. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans aller à S. Oüen. Eugenie craignoit le moment où il y paroîtroit. Il y vint : ſa préſence troubla Eugenie ; elle crut lire dans ſes yeux, que l'indifférence n'avoit pas encore ſuccédé dans ſon cœur, à la tendreſſe qu'il lui avoit laiſſé voir. Mais la circonſpection de ce Prince la raſſura ; & dans les premieres viſites il fut ſi réſervé, qu'Eugenie ſe croïant hors de tout danger, s'accoutuma à le recevoir avec toute la confiance que pouvoit lui inſpirer un parti pris & décidé dans un Roi maître de lui-même.

Philippe alloit ſouvent à Saint-Oüen. Ce Prince, dont le caractére étoit ſérieux, avoit toujours auprès d'Eugenie de la gaieté & un air ſatisfait : il lui racontoit les nouvelles de la Ville & de la Cour, & quelquefois elles lui

donnoient occaſion de dire des choſes qui n'euſſent été qu'obligeantes pour tout autre que pour Eugenie. Philippe ſe promenant un jour avec elle dans les Jardins, lui dit, après avoir gardé aſſez long-tems le ſilence : Ma tendreſſe pour mon Fils, Eugenie, a redoublé depuis que vous êtes auprès de lui : à préſent, au milieu de ma Cour, je ſuis inquiet & chagrin ; je ſens de vives impatiences de venir ici : j'y viens avec une joie que je ne connoiſſois pas ; j'y reſte avec un plaiſir extrême, & il m'en coûte toujours un effort pour m'arracher de Saint-Oüen. Aurois-je, Eugenie, à vous reprocher de ne vous pas appercevoir de ce changement en faveur de mon Fils? Pouvez-vous, Sire, trop l'aimer, répondit Eugenie un peu embaraſſée? Sa ſanté, toujours incer-

taine, vous allarme ſans ceſſe: vous avez voulu confier ce précieux dépôt à des mains trop jeunes; & Votre Majeſté croit devoir juger par elle-même, ſi mon peu d'expérience ne me fait point commettre de fautes. Cependant, Sire, vous pourriez vous en repoſer ſur mon zele & ſur mes attentions: j'avouë que je ſerois bien ſenſible à cette preuve de confiance, & que vous ne pouvez me donner, qu'en honorant moins fréquemment Saint-Oüen de votre préſence. Permettez, Sire, que je vous conjure, ou de m'accorder cette grace, ou de ne pas me refuſer celle de mettre à ma place une Perſonne, qui, plus capable que moi de la remplir, vous rendra cette tranquillité que vous aviez avant que je fuſſe auprès du Prince Loüis. Eh! quoi! Mademoiſelle,

reprit le Roi, vous ſerois-je un objet déſagréable ? ma préſence vous importune-t'elle ? Votre Majeſté, répondit Eugenie, ne le penſe pas : mais, Sire, oſerai-je vous le dire ? Les momens que vous donnez tous les jours à votre inquiétude ſur le Prince Loüis, ſont des momens de diſſipation qui ne peuvent que préjudicier aux affaires de l'État. Dès votre jeuneſſe, vous avez accoutumez vos Sujets à vous voir appliqué tout entier, aux plus ſérieuſes occupations: que diront-ils de ce relâchement dans ce qu'ils vous ont toujours entendu nommer, vos devoirs ? Ils pourroient l'interpréter d'une maniere moins favorable aux ſages principes que vous vous êtes faits ; vous verra-t'on remettre le ſoin de vos intérêts & de votre gloire à vos Miniſtres ? Ils ont des lumieres ; mais ont-ils

l'œil perçant de Votre Majeſté ?

Une ſorte de crainte qu'inſpiroit à Philippe un caractére ſi vertueux, arrêta les mouvemens de tendreſſe que ſon cœur pouvoit à peine contenir : il crut ne devoir pas pouſſer plus loin cette converſation. Ne vous allarmez pas, Mademoiſelle, repliqua-t'il, ni pour ma gloire, ni pour mes intérêts ; je puis les concilier avec mon empreſſement pour mon Fils, & raſſurez-vous ſur ce qui vous regarde ; vous avez toute ma confiance ainſi que toute mon eſtime.

A peine Philippe eut-il quitté Eugenie, qu'elle s'écria : Le Roi m'aime ! je voudrois en vain en douter ! il m'aime ! Avec quel ménagement & avec quelle adreſſe ne me l'a-t'il pas fait entendre ? Que je ſuis effraïée de ſa tendreſſe & de la mienne ! Je

croïois que ſa raiſon avoit commandé à ſon cœur, & qu'elle s'en étoit fait obéïr : il a feint de l'indifférence pour calmer l'inquiétude que me cauſoit ſa foibleſſe : il m'a trompée ! Mais dois-je le condamner ? Penſoit-il à ſéduire mon cœur ? c'eſt moi qui ai ſéduit le ſien ! Devois-je jamais lui avoir avoüé ma paſſion pour lui ? Je tremble quand je ſonge aux avantages que cet aveu lui donne ſur moi.

Si le diſcours de Philippe avoit allarmé Eugenie, celui d'Eugenie avoit fait connoître à Philippe qu'il devoit encore renfermer dans ſon cœur toute la vivacité de ſes ſentimens. Il ſe promit de laiſſer ſeulement à ſes attentions & à ſes regards, le ſoin d'en inſtruire Eugenie. Pendant pluſieurs jours Philippe obſerva cette conduite : ni ce Prince, ni Eugenie

ne ſe diſoient point ce qu'ils éprouvoient mutuellement; mais leurs entretiens devinrent embaraſſez. Ils gardoient quelquefois le ſilence, & le deſir de le rompre le faiſoit encore durer plus long-tems.

Un jour qu'ils étoient dans cette ſituation, Philippe oublia ce qu'il s'étoit promis. Ma timide contenance auprès de vous, Eugenie, lui dit-il, ne vous parle-t'elle pas en ma faveur ? Je n'oſe vous inſtruire de mes ſentimens, mais vous les connoiſſez, & je croirois vous offenſer ſi je doutois des vôtres: ſans nous expliquer, nos cœurs ſont d'intelligence. Pourquoi, cruels à nous-mêmes, combattons-nous leur penchant ? Laiſſez-moi vous aſſurer que je vous aime, & ne me refuſez pas le plaiſir de vous entendre encore me dire que vous m'aimez.

Ah ! chere Eugenie, vous me l'avez dit ſi naïvement ! Quels regrets n'en ai-je pas, s'écria Eugenie ! Que de remords me coûte un aveu ſi indiſcret ! Mais, Sire, vous voulez en tirer trop d'avantage : votre tendreſſe m'offenſe ; vous ne me l'avez cachée que pour me tendre un piége ; ce n'eſt plus un honneur que vous m'avez fait en me nommant Gouvernante de votre Fils, c'eſt un affront ! Un affront, Mademoiſelle, repartit vivement le Roi ! Oui ! Sire, un affront, reprit Eugenie. Vous ne m'avez arrachée d'auprès de la Reine que parce que vous méditiez de me rendre indigne de ſon eſtime : ſongez que vous la bleſſez. Vous manquez à ſon égard ! Voulez-vous la faire rougir d'avoir élevée Eugenie ? Vous êtes Roi ! Mais ce titre vous affranchit-il du reſpect

que vous devez à une Mere ? Oubliez-vous celui que vous vous devez à vous-même ? Ah ! Sire, par égard pour vous, par pitié pour moi, étouffez des ſentimens indignes de Philippe ! Je voudrois en vain les combattre, répondit-il, & j'y cede ſans rougir : vous vous armez d'une rigueur qui me rendra malheureux, & qui ne triomphera pas de ma tendreſſe ; ne m'en faites plus un crime ; conſentez, Eugenie, à être aimée d'un Prince, qui toujours ſera ſoumis à vos loix. Dictez-les moi ; quelques ſéveres qu'elles ſoient (pourvû qu'elles ne m'impoſent pas le ſilence) je m'y ſoumets. Je vous jure enfin, Eugenie, de toujours reſpecter en vous cette vertu que j'admire : laiſſez-moi ſeulement goûter le charme de vous entretenir de mon amour, & de voir que vous y êtes ſenſible : je

vous donne ma parole que vous n'aurez jamais à le réprimer ; il ſera toujours extrême, & ne ſera jamais audacieux. Eugenie, troublée, ne répondit à Philippe que par un regard timide. Il en connut tout le prix ; & pour éviter qu'elle ne lui dît quelque choſe qui démentît ce regard, il la quitta, & revint à Paris plus occupé que jamais de ſa paſſion.

Eugenie s'oppoſoit à elle-même une vaine réſiſtance. Le plaiſir qu'elle reſſentoit d'entendre Philippe l'aſſurer que ſes ſentimens étoient auſſi délicats qu'ils étoient vifs, la conduiſit inſenſiblement à ſe permettre de l'aſſurer à ſon tour de la plus forte paſſion. Cette liberté commença par affoiblir ſes ſcrupules. Philippe triomphoit tous les jours de quelqu'uns de ſes remords ; lui-même enfin oublia la parole qu'il

avoit donnée à Eugenie, & Eugenie n'eut plus la force de l'en faire ressouvenir.

Bien-tôt à un air circonspect, succéda un air de liberté, qui faisoit goûter à Philippe & à Eugenie tous les charmes d'une mutuelle tendresse. Leur caractére les assuroit qu'ils n'avoient rien ni à craindre, ni à desirer: & leur tranquillité ne déroboit rien à la délicatesse de leurs sentimens. Le mystere & les précautions entretenoient dans leurs cœurs une douce vivacité. Le séjour du Prince Loüis à Saint-Oüen, leur donnoit la facilité de se voir sans contrainte. Ils n'avoient qu'un petit nombre d'Officiers; peu de personnes alloient y faire leur cour; & Philippe y arrivoit toujours sans être accompagné d'aucuns courtisans.

La Reine fut long-tems à péne-

trer la tendreſſe de ſon Fils pour Eugenie : mais le premier ſoupçon l'éclaira. Elle ſentit, ainſi que le Baron de Montmorenci, la paſſion d'Eugenie pour le Roi; & ce que ce Prince avoit fait pour elle en la nommant Gouvernante, joint à ſon aſſiduité à aller à Saint-Oüen, l'inſtruiſit de leur intelligence. Adelaïde en fut touchée : elle connoiſſoit le ſolide mérite d'Eugenie ; elle penſoit que malgré toutes ſes bonnes qualitez, on pouvoit bien ne pas l'aimer ; mais elle ſe dit qu'il étoit impoſſible, en l'aimant, de l'aimer médiocrement. Cet attachement réciproque lui découvroit la véritable raiſon qui avoit arrêté Philippe dans le tems qu'il avoit formé le deſſein de ſe remarier, & lui fit craindre qu'il ne reſtât long-tems veuf.

Le ſacrifice que Mademoiſelle

de Mery avoit fait au Roi, ne permettoit pas à Adelaïde de ſoupçonner qu'aucunes vûës d'intérêt euſſent part à ſa foibleſſe: mais l'habile Adelaïde n'ignoroit pas qu'une Maitreſſe de Souverain, quoique tendre, ſe laiſſe facilement aller aux mouvemens de l'ambition: elle ſçavoit quel dangereux empire peut prendre une Maitreſſe ſur l'eſprit d'un Roi qui l'adore. Empire, qui va quelquefois juſqu'à faire déplacer un grand Homme, pour lui ſubſtituer un ſujet, plus à elle qu'à ſon Maître. Mais la maniere de penſer de Mademoiſelle de Mery, raſſura la Reine contre toutes ſes craintes, & ſon amitié pour elle la juſtifia. Ainſi les bontez & les manieres de cette Princeſſe, furent les mêmes. Cependant, dans l'appréhenſion de déplaire au Roi, qui paroiſſoit vouloir te-

nir ſecrette cette intelligence, elle réſolut de ne faire (du moins à l'extérieur) aucun uſage de ſa pénétration.

Chacun, pour ſe conformer au caractere de Philippe, crut devoir ſuivre l'exemple de la Reine. Mais on vit inſenſiblement la Cour du Prince Loüis, ſe groſſir les jours que le Roi n'alloit pas le viſiter. Les attentions pour Eugenie, redoublerent, avec ménagement. L'air de Saint-Oüen étoit ſans doute bon au jeune Prince; ſa ſanté s'y fortifioit, & pour flatter la Gouvernante, on n'attribuoit qu'à ſes ſoins ces ſuccès heureux.

Eugenie, dont la ſimplicité & les manieres unies ne ſe démentoient pas, faiſoit cependant uſage de ſa pénétration naturelle: elle ſentit bien-tôt combien la flatterie eſt inſupportable à un

cœur droit & ſincere. Le principe de cette flatterie la lui faiſoit regarder comme un genre d'inſulte, qui mettoit ſa modeſtie à la gêne : des réfléxions triſtes & humiliantes la déterminerent à confier ſa peine au Roi.

Débaraſſez-moi, Sire, lui dit-elle, de ces importuns. Ils vous offenſent par la ſeule idée qu'il eſt peut-être aujourd'hui une autre route que celle de votre équité, pour obtenir des graces. Ma délicateſſe eſt bleſſée de leurs empreſſemens étudiez : car je ſépare ma foibleſſe du fonds de mon caractére ; elle ne l'alterera jamais ; il ſera toujours le même ; jamais je ne perdrai de vûë votre gloire. Philippe, charmé des ſentimens nobles & vertueux d'Eugenie, l'écoutoit avec un plaiſir inexprimable. Mon eſtime pour vous, lui dit-il, vous doit être

un garand que je n'aurai jamais rien à vous refuser. Ni moi rien à vous demander, reprit-elle. Non! je ne veux rien. Votre cœur est l'unique objet de mon ambition. Non! il ne reste de place dans le mien, qu'un respectueux attachement que j'ai pour une auguste Princesse à qui je dois tout; & qu'à une tendre amitié pour la Comtesse de Rethel. Ce n'est pas à un sentiment de politique que je dois les nouvelles marques qu'elle me donne de la sienne: son caractére la met au-dessus de tout artifice, & sa vertu me défend dans son cœur. Si elle soupçonne le mien d'être trop sensible, la supériorité de son esprit lui sert à m'excuser.

Le discours de Mademoiselle de Mery fit faire des réfléxions au Roi: il ne put apprendre qu'on

avoit pénetré ſon ſecret, & qu'on ſe flattoit d'en tirer avantage, ſans ſe ſentir indiſpoſé contre preſque toute la Cour. On s'apperçut qu'il étoit ſombre & rêveur; chacun s'examinoit, & craignoit de toucher au moment d'une diſgrace.

Philippe, pendant pluſieurs jours, ne parla qu'au Vicomte de Melun, au Baron de Montmorenci, & au Comte de Rethel. Cette diſtinction, uniquement pour ceux qui n'alloient que rarement à Saint-Oüen, fit juger au ſage Vicomte de Melun que l'empreſſement trop marqué pour le jeune Prince, depuis que Mlle de Mery étoit Gouvernante, déplaiſoit au Roi. Le Vicomte confia ce qu'il penſoit à ce ſujet, au Comte des Barres; des Barres fit faire la même remarque à un ami; celui-ci à un troiſiéme: de

cet avis donné ſecretement de l'un à l'autre, il réſulta qu'on ne vit bien-tôt plus arriver chez le Prince Loüis que le Roi, la Reine avec l'Archevêque de Rheims ſon frere, & quelquefois la Comteſſe de Rethel. Philippe & Eugenie s'apperçurent avec plaiſir de ce changement.

On étoit à la fin de l'Automne: le Roi penſoit à faire revenir ſon Fils à Paris, lorſqu'il fut arrêté par un obſtacle qui le contraignit à changer de réſolution. Eugenie tomba dans une triſteſſe dont elle cacha la cauſe pendant pluſieurs jours à Philippe. Mais les inſtances réïterées de ce Prince, en arrachant des larmes à Eugenie, lui arracherent auſſi un ſecret, dont il falloit qu'il fût informé. Il ſentit comme elle, que malgré les meſures que la prudence pourroit lui faire prendre, toute la

Cour

Cour alloit paſſer du ſoupçon, à la certitude.

La joie de Philippe diminua la triſteſſe de Mademoiſelle de Mery. Je ſuis Roi, lui dit-il, qu'avez-vous à redouter? Je vous aime; vous me devenez encore plus chere, & vous êtes trop eſtimable pour perdre jamais rien de la conſidération que tout mon Roïaume a pour vous. Il paroît, ajouta-t'il, que l'air de Saint-Oüen fortifie la ſanté du Prince Loüis; il y attendra le retour du Printems, pour y paſſer encore tout l'Eté prochain. Paris ne le reverra, que lorſque vous voudrez l'y ramener. Mais il faut oublier pour quelque tems, le Prince Loüis & Mademoiſelle de Mery à Saint-Oüen, pour paſſer à un événement qui intéreſſa toute l'Europe.

Le Roi d'Angleterre étoit reſté,

comme on l'a vû, dans la Palestine après le départ de Philippe-Auguste. Les entreprises audacieuses de Richard, toujours soutenuës d'une intrépidité sans exemple, lui avoient justement mérité le surnom de *Cœur-de-Lion*. On pouvoit vaincre Richard, mais on ne pouvoit dompter son courage; courage, qui sembloit être au-dessus de l'homme, & qui mettoit dans son caractére, quelque chose de féroce. L'Histoire des Conquérans ne nous apprend rien au-dessus de la fameuse Bataille qu'il livra à Saladin, à la vûë d'Ascalon. Ce fut peu de tems après le départ de Philippe, que Richard osa attaquer Saladin, dont l'Armée composée de trois cens mille hommes effectifs, étoit encore fortifiée par un Camp presque inaccessible. Richard sentoit la

néceſſité, les conſéquences, & le péril d'un projet ſi hardi ; auſſi ſe ſurpaſſa-t'il dans cette journée mémorable, & à jamais glorieuſe pour le nom Chrétien. Ce fut aux reſſources que trouva ce Prince dans ſon habileté, & aux prodiges d'une valeur inoüie, qu'on fut redevable de la Victoire, qu'il ſçut enfin fixer en ſa faveur, après l'avoir vûë longtems balancer. Mais affoibli & arrêté dans ſes projets par la retraite de Leopold Duc d'Autriche, de Hugues Duc de Bourgogne, & des Troupes Italiennes ; preſſé d'ailleurs de retourner en Angleterre, où les intrigues de ſon frere Jean, ſurnommé *Sans-Terre*, lui faiſoient craindre de ſe voir enlever ſes Etats, il avoit pris la réſolution de quitter la Paleſtine. La prudence trompe ſouvent les hommes, &

ce n'eſt la faute ni des hommes, ni de la prudence. La prudence a contre elle l'obſcurité de l'avenir, & de plus, les paſſions de l'homme, qui plus fortes & plus adroites que la prudence, la font égarer.

Richard, après avoir bien réfléchi ſur le parti qu'il devoit prendre pour repaſſer en Angleterre, penſa qu'il ne pouvoit, ſans trop riſquer, traverſer les Etats de Philippe. Il appréhendoit que le Roi de France ne le fît arrêter. Cette crainte coûta cher au Roi d'Angleterre. Il préfera de paſſer ſans ſuite par l'Allemagne, pour ſe rendre chez le Duc de Saxe ſon beau-frere. Sa haine contre Philippe, lui fit oublier l'inſulte qu'il avoit faite au Duc d'Autriche pendant le Siége d'Acre. (*a*) Com-

(*a*) Leopold Duc d'Autriche, s'étant

me il traverſoit les Etats de ce Duc, (*a*) il fut reconnu & arrêté dans un Village proche de Vienne. (*b*) Son ennemi, d'un caractére dur, violent, peu généreux, & chez qui le reſſentiment ſe ralluma par l'occaſion de ſe venger, exerça des cruautez à l'égard du Roi d'Angleterre, qui en immortaliſant la fermeté de ce dernier, couvroit d'ignominie un Prince, plus déshonoré encore d'avoir pû les imaginer, que Richard n'étoit à plaindre de les ſouffrir. (*c*)

L'Empereur, (*d*) ſans aucun

rendu maître d'une Tour, y fit planter ſon Etendard; Richard le fit arracher, & le fit fouler aux pieds.

(*a*) Le Roi d'Angleterre & le peu de perſonnes qui l'accompagnoient, étoient déguiſez en Pelerins.

(*b*) A la fin de l'année 1192.

(*c*) Richard étoit lié, garotté, & gardé par des hommes, qui avoient nuit & jour la pointe de leurs épées ſur ſa poitrine.

(*d*) Henri VI. Prince cruel & avare.

ſujet légitime, preſſé par ce vice que l'indigence & l'obſcurité peuvent à peine excuſer, je veux dire par l'avarice, exigea de Leopold Duc d'Autriche, de lui remettre le Roi d'Angleterre. Ainſi le Duc d'Autriche goûta peu de tems le barbare plaiſir de la vengeance, & eut de plus le regret de perdre l'eſpoir d'une rançon, capable de ſatisfaire ſon avarice. En remettant Richard à l'Empereur, il mit ſes intérêts à la diſcrétion d'un Prince plus puiſſant que lui, & auſſi dévoré de la ſoif des richeſſes.

L'Empereur ne fut gueres plus humain que le Duc d'Autriche: il oublia comme lui ce qu'il ſe devoit à lui-même, & ce qu'il devoit à la Majeſté du Trône. Un Souverain doit penſer que ce caractére eſt ſi auguſte & ſi ſacré par lui-même, qu'il n'eſt ni

occaſion, ni circonſtance où il ne doive le reſpecter dans ſon ſemblable.

La nouvelle de la priſon du Roi d'Angleterre fut bien-tôt répanduë par toute l'Europe. Le politique Philippe ſentit qu'un tel évenement pouvoit lui faciliter les moïens d'executer ce que ſon ambition projettoit depuis long-tems.

On ſçait que Loüis le Jeune, pere de Philippe, avoit fait couronner ce Prince à quinze ans; cet âge ne paroît pas propre aux ſolides réfléxions: mais Philippe avoit vû par l'étenduë de ſon génie, les engagemens qu'il contractoit avec les Sujets ſur leſquels il alloit régner. La mort de Loüis le Jeune, qui avoit ſuivi de près cette Cérémonie, avoit été pour Philippe comme un flambeau, qui lui découvrit d'u-

ne maniere plus détaillée, ces mêmes engagemens. Il s'étoit livré d'abord à la lecture sérieuse & méditée de la Vie des Monarques François. Les qualitez brillantes de plusieurs, l'avoient frappé : mais toutes les vertus Roïales, réunies dans Charlemagne, l'ayant présenté à ses yeux comme un modéle digne de lui, il s'étoit fait une loi d'imiter la valeur, la sagesse & la politique d'un si grand Prince. Un projet si noble avoit fait naître dans son ame l'ambition de rendre à l'Empire François, la splendeur & le lustre qu'il avoit sous Charlemagne. Il ne pouvoit voir sans douleur, sous la domination Angloise, des Provinces entieres enlevées à la France. Plein de ces idées que le tems avoit meuries, il s'étoit affermi dans la résolution de profiter de toutes les heu-

reuſes circonſtances qui ſe préſenteroient, pour rendre à ſon Trône cet éclat que les Rois de la ſeconde Race avoient laiſſé ternir par leur foibleſſe : mais ſa prudence (vertu dominante en lui) l'avoit ſouvent arrêté : il ne vouloit entreprendre que lorſqu'il pourroit ſe promettre de réuſſir, & il ſe croïoit à ce terme.

L'affront que Philippe avoit reçu de Richard, par le refus d'accomplir le Mariage conclu entre lui & Alix de France, conduite en Angleterre ſur la foi d'un Traité ſolemnel ; & les prétextes injurieux alléguez par Richard pour ne pas remplir les engagemens de Henri ſon pere, avoient imprimé dans le cœur de Philippe, un juſte & vif reſſentiment. Quoique né violent, ce Prince s'étoit accoutumé dès l'en-

ſance, à ſe poſſéder : il ſçut donc ſi bien s'accommoder aux circirconſtances, lorſque l'intérêt commun de la Chrétienté le fit paſſer avec Richard dans la Terre-Sainte, que pendant cette grande expédition, ce dernier ne s'apperçut d'aucune froideur. Philippe ne s'y montra jamais que le Rival de la gloire de ſon ennemi ſecret, ſans paroître ſonger à l'inſulte qu'il en avoit reçûë : mais ſa conduite pendant la captivité de Richard, prouva bien qu'il ne l'avoit pas oubliée. Philippe connoiſſoit toute la haine de ce Prince, qui peu maître de lui, l'avoit laiſſé éclater en Sicile & en Syrie dans pluſieurs occaſions, ſans que Philippe eût paru s'en appercevoir; mais à la nouvelle de la priſon de Richard, il ne ſe contraignit plus. Il ſe repréſenta que ſa gloi-

re, le bien de ſes Sujets, & ſes anciens droits ſur la Normandie, lui ordonnoient d'entreprendre de la réunir à ſa Couronne. Il y marcha, il ſe rendit maître de pluſieurs Villes; il eut même une entrevûë avec le Prince Jean; il fit avec lui un Traité, & l'amena à Paris.

Les intérêts de Philippe, qui s'oppoſoient à la liberté du Roi d'Angleterre, le déterminerent à dépêcher vers l'Empereur, pour qu'il ne relachât point ce malheureux Prince. (a) L'avarice de l'Empereur, & l'impuiſſance où étoit l'Angleterre de fournir le prix de la rançon de Richard, ſecondoient les déſirs de Philippe & de Jean Sans-Terre: tout étoit en mouvement en Angle-

(a) Ce fut l'Evêque de Beauvais; il fit deux fois le voyage d'Allemagne pendant la priſon du Roi d'Angleterre.

terre, en France & en Allemagne.

On ne peut penſer à la différence que met le ſort entre les hommes, ſans ſe ſentir ou bleſſé, ou flatté. L'homme obſcur diſparoît, ſans avoir été preſque compté dans le nombre des humains. L'homme Roi nous étonne; on croit voir en lui l'Univers entier; il le met en mouvement; il peut en faire changer la face; il remporte des Victoires; il aggrandit ſes Etats; il eſt l'arbitre de ſes égaux: les proſpéritez le font croire au-deſſus de l'homme; il le croit lui-même: mais qu'il s'examine! pourra-t'il ſe déguiſer qu'il n'a ſur les autres hommes, aucun avantage qui lui ſoit propre, que le rang où la Providence l'a placé: il ſent ſes foibleſſes; il ſent ſes diſgraces. Si ſes malheurs ſont éclatans,

ſi ſes Sujets les partagent avec lui, il paroît les ſupporter avec fermeté ; l'amour propre le ſoutient. Mais ſi ſes diſgraces lui ſont particulieres, elles l'abattent ; ſa raiſon lui devient inutile ; il étoit Roi ! à peine eſt-il homme. Richard faiſoit dans ſa priſon cette triſte expérience. Ses malheurs réels ne lui paroiſſoient pas égaler ceux qu'une imagination, préoccupée par une forte & malheureuſe paſſion, lui rendoient inſupportables. Il ſuffit, pour juſtifier cette réfléxion, de conſidérer Richard dans l'état déplorable où le ſort l'avoit réduit.

Dans les fers comme un vil eſclave ; en proie à la cupidité de ſes égaux, & à leur avidité pour s'emparer de ſes Etats ; livré à lui-même, quel uſage faiſoit de ſa raiſon le Roi d'Angle-

terre ? Les tourmens qu'il enduroit ; le risque de rester, peut-être toute sa vie, dans la captivité ; la crainte effraïante de n'y échapper, que pour se voir arracher sa Couronne, lui faisoient moins sentir la rigueur de sa cruelle destinée, qu'une funeste tendresse. Il ne réfléchissoit sur ses malheurs, qu'avec une rage qui ajoutoit encore à la fermeté qu'il opposoit à ses persécuteurs. Mais sa passion, dont les effets n'avoient que lui pour témoin, triomphoit de tout son courage. Un souvenir trop vif l'instruisoit de l'excès de sa foiblesse : Malheureux ! de n'avoir pû combattre dès les premiers momens de sa naissance, ce funeste penchant ! l'honneur & le devoir lui en avoient prescrit la loi ; cet effort étoit au-dessus d'une raison, qui, chez Richard, se trouvoit tou-

jours la victime des mouvemens que l'intérêt, l'ambition, l'envie, la colere & l'amour excitoient dans son cœur. La crainte, l'inquiétude & la jalousie trouvoient, malgré ses malheurs, le tems de le tourmenter, & vengeoient l'infortunée Princesse qu'il adoroit, de la captivité que ce terrible Vainqueur lui avoit fait subir. La vengeance qu'il avoit exercée contre le Roi de Chipre, pere de cette Princesse, étoit devenuë fatale à la gloire & au repos de Richard.

Philippe-Auguste & Richard rejoints à Messine, s'étoient embarquez, chacun sur sa Flotte, pour se rendre à la Terre-Sainte. Après quelques jours d'une heureuse navigation, Richard essuïa une tempête qui le jetta sur les Côtes de l'Isle de Chipre, tandis que Philippe, comme on l'a

vû, avec un vent favorable, arriva en Syrie, & commença le Siége d'Acre. Isaac étoit alors Roi de Chipre. (a) Cet usurpateur, dont l'inhumanité égaloit l'avarice, trouva dans l'infortune des Anglois, de quoi satisfaire l'une & l'autre : il ajouta au refus des secours que le droit des Gens semble réclamer en faveur des malheureux, la cruauté de les faire mettre en prison, & l'injustice d'enlever tous leurs effets. Richard, que la tempête avoit écarté avec la plus grosse partie de sa Flotte, rejoignit ses Vaisseaux dispersez, à la vûë de Limisso. Le rigoureux traitement qu'Isaac avoit fait éprouver aux Anglois, irrita Richard : il en

(a) Cet Isaac étoit de la Maison de Comnéne ; &, de Gouverneur de l'Isle de Chipre, il s'en étoit fait reconnoître Roi. L'Histoire nous apprend qu'il étoit brutal, cruel & avare.

voulut tirer une vengeance éclatante : il attaqua la Ville de Limisso, la prit, & fit le Roi de Chipre son Prisonnier, avec la Princesse Sophie sa fille unique, & Theopile Prince Comnéne, neveu d'Isaac. Ce Theopile devoit épouser sa fille, & monter après lui sur le Trône.

La beauté de la Princesse de Chipre, fit un prompt effet sur le cœur du Roi d'Angleterre, mais sans adoucir sa colere ni contre Isaac, ni contre Theopile. Ce dernier n'avoit d'autre crime à l'égard de Richard, que celui d'être trop aimable ; car l'amour & la jalousie entrerent en même tems dans le cœur du Roi d'Angleterre. Il fit charger de chaînes Isaac & Theopile, & les envoïa à Tripoli de Syrie : mais il retint la Princesse de Chipre, qu'il mena avec lui à la Terre-

Sainte. Il venoit d'épouſer Berengelle, Princeſſe de Navarre, qu'Alienor, mere de Richard, avoit amenée en Sicile. Berengelle étoit jeune & belle; cependant Richard ne fut point touché de ſes charmes; & ſans être retenu ni par un nœud ſi ſacré qui venoit à peine de le lier, ni par la préſence de Berengelle, ni par le pieux motif qui paroiſſoit l'attirer à la Terre-Sainte, il ſe laiſſa aller à la paſſion que la Princeſſe de Chipre lui inſpira.

Chez les Héros, l'amour peut coûter à leur tranquillité; mais rarement dérobe-t'il quelque choſe à leur gloire. Il ajoute même ſouvent au deſir d'en acquerir. En vain Richard recüeilloit chaque jour de nouveaux lauriers; il n'en paroiſſoit pas moins odieux à la Princeſſe Sophie. Elle

ne vouloit point voir en lui le Héros ; elle n'y voïoit que le cruel Vainqueur de tout ce qui lui étoit cher, & que le ravisseur d'une Couronne à laquelle elle touchoit. Ce douloureux souvenir lui rendoit son esclavage insupportable ; toujours occupée de sa passion, & livrée à sa douleur, cette fiere Princesse ne cherchoit point à cacher à Richard, les mouvemens de son ame : au contraire, elle l'irritoit encore par les reproches les plus outrageans. Jamais il ne l'aborda, sans la trouver noïée dans les pleurs, & armée de ces regards méprisans & pleins d'indignation, qui, sans le secours de la parole, instruisent un Amant, de la haine qu'il inspire. Le Roi d'Angleterre ne pouvoit soutenir, sans emportement, les mépris & les discours altiers de la

belle Cipriote. (*a*) S'il affectoit quelquefois de la douceur, son caractére violent le forçoit bientôt à se démentir.

Les craintes continuelles où étoit la Princesse Sophie, que le Roi d'Angleterre ne portât sa violence aux dernieres extrémitez; le desir de sortir d'esclavage, & l'espoir de la liberté, si elle pouvoit parvenir à intéresser Philippe en sa faveur, lui donnerent de l'empressement pour apprendre la Langue Françoise. Elle s'étoit en même tems ménagé un moïen pour executer son projet. Un Gentilhomme d'Anjou, nommé le Seigneur de Brezé, à la garde de qui le Roi d'Angleterre l'avoit remise, lui avoit d'abord témoigné une pitié généreuse : prévenuë d'esti-

(*a*) C'est ainsi que l'Histoire d'Angleterre nomme la fille d'Isaac dans la Vie de Richard.

me pour lui, elle crut pouvoir aſſez compter ſur ſa probité, pour lui confier le deſſein où elle étoit d'écrire à Philippe. Le Seigneur de Brezé la fortifia dans ce deſſein, s'offrit de remettre ſa Lettre, & la rendit.

Philippe ſe laiſſa d'abord aller au plaiſir de ſecourir une Princeſſe opprimée; & ſur tout à celui d'arracher des mains de Richard, une captive, ſur laquelle il croïoit avoir auſſi ſes droits, à titre de conquête commune. Mais ſa prudence & ſa modération l'arrêterent, & renverſerent les eſpérances de Sophie. Philippe ſe contenta de lui faire dire, que ſi elle trouvoit le moïen (ſans qu'il y contribuât) d'échapper au pouvoir de Richard, elle pouvoit ſe retirer dans ſes Etats, & compter ſur ſa protection. Brezé rendit cette réponſe à la belle Ci-

priote, & tâcha d'adoucir le chagrin qu'elle lui causoit, en l'assurant qu'il sçauroit trouver & ménager l'occasion de la tirer de captivité, & de mettre Philippe en état de lui tenir sa parole.

Le Roi d'Angleterre déterminé à quitter la Palestine, & à prendre la route de l'Allemagne, sans se faire connoître, ne s'étoit occupé que du choix des moïens les plus sûrs pour faire arriver en Angleterre sa chere captive. Il avoit craint que le ressentiment & la haine de cette Princesse, si elle l'eût accompagné dans son voïage, ne l'eussent portée à trahir le secret qu'il avoit cru devoir observer, pour traverser sans risque l'Allemagne. Les divers mouvemens de son cœur l'avoient laissé assez long-tems incertain; mais la crainte avoit prévalu. Il s'étoit donc déterminé à faire

passer la Princesse de Chipre par les Etats de Philippe, pour être conduite en Angleterre.

Richard s'étoit toujours fié au Seigneur de Brezé pour la garde de Sophie, parce qu'il gardoit lui-même Brezé: en la perdant de vûë, sa défiance naturelle ne lui avoit pas permis de l'en laisser le maître absolu: c'étoit à un Capitaine de Vaisseau Anglois, nommé Turnham, à qui il l'avoit remise, en laissant à Turnham lui-même Brezé pour surveillant. Mais la jalousie avoit fait prendre à ce Prince contre Brezé & contre Turnham, une précaution qui le mettoit dans un plein repos: il les avoit armez secrettement l'un contre l'autre d'un écrit de sa main, avec ordre à chacun en particulier, d'executer ce qu'il contenoit sur celui qui se laisseroit surprendre aux charmes de la Princesse de Chipre.

Quelque eſpérance que conçût Sophie à la nouvelle de ſon départ, elle ne put, ſans une douleur amere, penſer qu'elle alloit laiſſer ſon pere & Theopile dans les fers. L'image affreuſe de leurs ſouffrances, l'idée de l'affliction de Theopile, & la peinture vive qu'elle s'en faiſoit, épuiſoient tout ſon courage. En vain Brezé lui faiſoit eſpérer qu'elle alloit peut-être devoir aux précautions même du Roi d'Angleterre, l'heureuſe occaſion de ſommer Philippe de ſa parole : il ne pouvoit calmer la violence de ſa douleur. Elle quitta enfin ce climat, où elle ne ſe croïoit pas entierement ſéparée d'un Prince qu'elle adoroit : elle y reſpiroit au moins le même air que lui. Elle n'étoit pas même dénuée de toute conſolation ; car malgré Richard & ſa jalouſie, Brezé avoit

avoit ſoin de l'inſtruire queTheopile vivoit, tandis que le cruel paſſage des Mers alloit lui laiſſer ignorer ſa deſtinée, & la livrer aux craintes mortelles qu'il ne ſuccombât ſous le terrible poids de ſes malheurs.

Quelque tems avant que Richard quittât la Terre-Sainte, il s'étoit flatté qu'il pourroit devenir moins déſagréable à la Princeſſe Sophie, ſi elle croïoit le Prince Theopile, mort à Tripoli : il penſoit, qu'après les momens d'une violente douleur, elle ſeroit plûtôt conſolée de ſa perte, que guérie d'une paſſion, ſans ceſſe entretenuë dans ſon cœur par l'eſpérance & par l'idée des peines de ſon Amant. Il confia ſon deſſein à Brezé, & le chargea d'apprendre à Sophie ce prétendu malheur. Brezé executa l'ordre de Richard, & laiſſa cette

infortunée dans l'accablement où l'avoit jettée cette nouvelle ; Richard en fut le témoin. Le lendemain Brezé lui dit : Consolez-vous, Princesse, sans pourtant paroître moins abbatuë ; le Prince de Chipre n'est pas mort ; pardonnez-moi de vous avoir trompée ; j'obéïssois à Richard ; il falloit que votre douleur fût véritable aux yeux perçans de ce Prince soupçonneux : s'il eût découvert mon infidélité, vous seriez encore plus à plaindre que vous ne l'êtes. Mon zéle, jusqu'à cette heure, vous a été infructueux ; mais peut-être pourrai-je un jour vous servir utilement : vos intérêts, & l'ardeur de vous secourir, m'inspirent une prudence qui ne me laissera jamais commettre de fautes. Richard peut en faire, je sçaurai en profiter.

Le Capitaine Anglois, à qui Richard avoit remis la Princesse Sophie, étoit un homme de quarante ans; il étoit bien fait; il avoit de l'esprit; sa phisionomie étoit ardente & audacieuse; aussi étoit-il brave, violent & absolu: sa véhemence naturelle découvroit, malgré lui, la fausseté & la noirceur de son caractére: rien ne lui paroissoit impossible, quand il ne s'agissoit, pour surmonter les obstacles, que d'imposer silence à la voix de la probité! les passions & les intérêts de Turnham, étoient ses seuls guides; voilà Turnham. Voici Brezé.

Une générosité digne des plus grandes ames, portoit toujours Brezé aux actions les plus loüables, avant même qu'il eût réfléchi: un esprit liant; une phisionomie, douce sans fadeur; une taille noble & aisée en fai-

ſoient un Cavalier en faveur de qui on ſe prévenoit aiſément : il étoit à peine dans ſa trentiéme année. La Princeſſe de Chipre avoit ajouté à l'eſtime que Brezé lui avoit inſpirée , une confiance ſans réſerve.

Brezé étoit le ſeul homme dans le Vaiſſeau, avec qui la Princeſſe pût s'entretenir. Richard avoit laiſſé ſa Gouvernante à Sophie ; elle goûtoit avec elle la douceur de parler de ſes malheurs dans ſa Langue naturelle, que Brezé commençoit à entendre. Ainſi Sophie ne pouvoit parler qu'avec ces deux perſonnes.

Il y avoit quelques jours que l'on navigeoit avec un vent aſſez heureux , lorſque Turnham prit Brezé en particulier : Vous joüiſſez , lui dit-il , de la réputation d'un homme ſincére & généreux : vous avez toujours dû remarquer,

que je n'ai jamais perdu une occasion de vous prouver l'eſtime dont je ſuis prévenu pour vous, & je crois n'avoir rien fait qui ait pû me rendre indigne de la vôtre : je vous demande votre amitié, je vous vouë la mienne, & je deſire avec ardeur que notre paſſage des Mers, puiſſe en ſerrer à jamais les liens. Brezé, à qui la valeur reconnuë de Turnham avoit inſpiré de l'eſtime, ſenſible (comme le ſont toujours les ames bien nées) aux avances que lui faiſoit ce Capitaine Anglois, lui répondit d'une maniere ſatisfaiſante. Eh ! bien, reprit Turnham, aïons donc l'un en l'autre une confiance qui nous aſſure réciproquement que nous pouvons compter ſur une ſolide & ſincére amitié. Le Roi d'Angleterre, continua-t'il, vous avoit confié dans ſon Camp la garde

de la fille d'Isaac : elle parle François ; je crois même qu'elle vous doit cet avantage ; j'en sens bien tout le prix ; vous l'entendez, & vous en êtes entendu ; vous êtes jeune ; le cœur à votre âge vole au-devant de tout ce qui lui promet du plaisir : l'esclavage de la Princesse excite dans votre ame de la pitié ? Theopile est mort ; elle déteste Richard ; c'est cependant pour perpétuer sa captivité, que je suis chargé de la conduire en Angleterre. Mais je suis maître de mon Vaisseau ; parlez-moi naturellement : Etes-vous touché du triste sort de cette Princesse ? êtes-vous sensible pour elle ? l'aimez-vous ? La dissimulation chez un honnête homme n'est jamais mise en œuvre, que dans la nécessité ; mais aussi, quand il s'en sert, comme elle lui est suggérée par sa prudence,

& justifiée par ſon principe, elle prend chez lui l'air de la ſincérité; il parle & agit avec aſſurance.

Brezé ſurpris de la queſtion de Turnham, en pénétra d'abord la cauſe: il connut dans l'inſtant, qu'amoureux & inquiet, il cherchoit à s'aſſurer de ſes ſentimens, ou pour ſe déclarer ſon ennemi, ou pour l'engager à favoriſer ſes criminels deſſeins. J'eſtime la Princeſſe de Chipre, répondit-il, je la reſpecte; je fais plus, & je l'avouë.... Vous l'aimez, s'écria Turnham! Vous allez trop vîte, reprit Brezé; dites que je la plains: je ne feins pas de vous le dire; & je le dirois à Richard. Je voudrois pouvoir rendre à cette Princeſſe opprimée, tout ce qu'elle a perdu; ſes Etats, & Theopile: je voudrois, pour la gloire & le repos de notre Roi,

qu'il pût écouter les conſeils de la clémence & de la raiſon : je voudrois enfin pouvoir ſouſtraire à ſes yeux,un objet,qui ne ſçauroit que l'éloigner encore de tous ſes devoirs, & peut-être, cauſer de grands malheurs à l'Angleterre ; mais le caractére violent de Richard, me fait trembler ! Voilà ce que je ſens, & ce que je penſe. Votre diſcours eſt généreux, répliqua Turnham, cependant il ne répond pas net à ma queſtion. Aimez-vous la Princeſſe Sophie ? Non, repartit Brezé. Ce, non, lui dit le Capitaine Anglois, eſt-il ſincere ? Oui, répondit Brezé. Quoi ! vous ne l'aimez pas, répeta Turnham ? Non ! lui répliqua Brezé d'un ton ferme; vous devez m'en croire. Et moi ! je l'aime, reprit Turnham ; je ſuis trop heureux de ne pas trouver en vous un Rival ; & je n'ai plus rien à

desirer, si j'y trouve un ami. Pourquoi ne l'y trouveriez-vous pas, dit Brezé ? La confiance que vous me témoignez, par l'aveu que vous venez de me faire, m'attache dès ce moment à vos intérêts ; je ne les sépare plus de ceux de cette Princesse. Mon bonheur passe mon attente, s'écria Turnham avec transport ! j'appréhendois votre cœur à l'égard de Sophie ; je redoutois votre zéle à l'égard de Richard ; & je ne crains plus rien.

A esprit égal, l'homme froid a un grand avantage sur l'homme véhément ; il le pénetre toujours, & jamais il ne s'en laisse pénétrer : l'un réflechit avant d'executer; l'autre execute avant que de réflechir. Tels étoient le Capitaine Turnham & le Seigneur de Brezé. Ce dernier, pour ôter tout soupçon à Turnham, pour s'atti-

rer ſa confiance, enfin pour ſe rendre maître de ſon eſprit, lui dit, en préſentant l'ordre ſecret que le Roi d'Angleterre lui avoit remis : Voilà le garant de ma franchiſe : cet Ecrit m'ordonnoit de vous poignarder, ſi la Princeſſe de Chipre vous inſpiroit de l'amour ; & dans le même inſtant, cet Ecrit montré à tout le Vaiſſeau, m'y juſtifioit, & me rendoit le maître ; liſez. Et vous, liſez auſſi, répliqua Turnham. Voyez le même ordre que Richard m'avoit donné contre vous. L'action généreuſe que vous faites en me communiquant le vôtre, m'aſſure que vous n'êtes pas mon Rival, & me répond de vous. Oui ! elle bannit loin de moi juſqu'à la défiance la plus légere ! Briſons ces cruelles armes que Richard nous avoit données l'un contre l'autre, & que nous venons

d'emploïer contre lui-même.

Ne croïez pas, continua Turnham, que ma paſſion n'ait pris naiſſance que depuis le moment où Richard m'a confié la Princeſſe : je l'aimois avant qu'il l'eût vûë ; vous ſçavez que mon Vaiſſeau, lorſque la Flotte fut diſperſée, échoüa aux Côtes de l'Iſle de Chipre : je vis la fille d'Iſaac à Limiſſo : ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſa taille, ſon air noble & doux ; tout en elle me charma ! Je voulus en vain me défendre contre tant d'attraits ; l'éclat du Trône où ſon pere étoit alors aſſis, frappa vainement mes regards ; & la diſtance immenſe qu'une Couronne mettoit entre ſa fille & moi, ne put arrêter les mouvemens de mon cœur. Ah ! que je vis avec ſatisfaction paſſer Iſaac, du rang ſuprême, à l'eſclavage ! Son malheur ſembloit

rapprocher Sophie de moi. J'appris auſſi avec joie que Richard emmenoit ſa captive en Paleſtine : je formai des projets qui me firent concevoir quelque eſpérance : mais je vis avec un chagrin, mêlé de jalouſie, qu'il vous confioit la garde de cette Princeſſe. Vous me parûtes un Rival plus dangereux que mon Roi ; il ne pouvoit être aux yeux de Sophie, qu'un objet odieux ; il cauſoit tous ſes maux ; & vous, mon cher Brezé, vous ne pouviez être pour elle, qu'un objet agréable. Partager ſes peines ; la plaindre, paroître ſenſible à ſes malheurs, chercher à l'en diſtraire, me ſembloient des routes preſque certaines, pour parvenir juſqu'à effacer Théopile de ſon ſouvenir. J'ai fait la moitié de ce que vous venez de dire, repartit Brezé. J'ai plaint le triſte ſort de la Princeſ-

ſe, & je ſuis toujours ſenſible à ſes diſgraces : mais où prétendez-vous nous conduire ? Eſt-ce à Londres que nous allons ? La Couronne d'Angleterre m'y attendroit, répondit Turnham, que je n'y aborderois pas. Il faudroit y remettre Sophie au pouvoir de Richard. Non ! il ne la reverra jamais ! Mes jaloux tranſports égalent mon amour. Oui ! j'oſerai tout pour me conſerver un bien que je poſſede. Quel eſt donc votre projet, lui demanda Breze ? Le voici, répliqua Turnham.

Nous allons à Veniſe ; & quand nous ſerons dans cette Ville, mon cher Brezé, ſi votre amitié pour moi ne vous engage pas à attacher votre deſtinée à la mienne, vous irez apprendre à Richard que je vous ai trahi tous les deux : il vous ſera aiſé de juſtifier votre conduite ; mais avant que vous

l'aïez inſtruit de mon infidélité, Veniſe ne ſera plus l'aſile, ni de Sophie, ni de ſon Raviſſeur. Maître de mon Vaiſſeau, je ne craindrai plus Richard. Malgré ce flatteur eſpoir, je ſuis agité des plus cruelles inquiétudes! Theopile eſt mort; cependant, j'ai toujours en lui un ennemi dans le cœur de la Princeſſe, qu'il me ſera peut-être impoſſible d'en chaſſer: je n'oſe rien attendre ni de mes ſoins, ni de mes ſoumiſſions; Mais il eſt encore un tourment plus cruel que celui d'aimer ſans être aimé; c'eſt d'être privé de la douceur de voir l'objet qu'on adore; tourment que je n'éprouverai qu'en ceſſant de vivre; Sophie ignore ma paſſion; comment l'en inſtruire? quel beſoin n'ai-je pas de votre amitié? C'eſt elle que j'implore pour obtenir que vous m'appreniez le Fran-

çois. Le desir de me faire entendre de ce que j'aime, me rendra bien-tôt cette Langue, familiere : cette complaisance n'est pas la seule que j'ai à vous demander. Parlez à la Princesse ; dites-lui que je l'adore ; faites que du moins elle ne me confonde pas avec Richard. Il est l'auteur de ses malheurs ; & je veux, si je le puis, les adoucir. Brezé promit tout au Capitaine Anglois ; il sentit que pour le bien de la Princesse, il ne devoit pas encore le détourner du dessein d'aller à Venise.

Quelques heures après cette conversation, Brezé se rendit auprès de la belle Cipriote. Les droits de l'hospitalité violez, lui dit-il, ont causé vos premiers malheurs ; & vos charmes y ont mis le comble. Mais, Princesse, vous ignorez encore le dernier que le

ſort vous réſervoit. Ah! qu'allez-vous m'apprendre, s'écria Sophie? Ne vous allarmez pas, reprit Brezé: armez-vous au contraire de tout votre courage, & ſervez-vous de votre prudence: il ne faut à préſent ni baiſſer, ni lever les yeux, ni regarder, ni faire un geſte ſans précaution: il faut enfin vous obſerver à toute heure, & me croire ſur ce que je vous dirai, Princeſſe; mon zéle pour vos intérêts mérite toute votre confiance: ſoïez certaine que je ne ſuis occupé que du deſir de vous tirer d'eſclavage, & que je ſacrifierai, s'il le faut, ma vie pour vous. Turnham vous aime; la fraïeur, dont je vois à ce mot votre ame ſaiſie, m'inſtruit aſſez que vous ſentez comme moi, le nouveau danger où vous êtes expoſée. Mais j'entrevois mieux que vous, les moïens de vous y

arracher. Vous le dévez, repartit Sophie ; exécutez l'ordre que vous avez reçû de votre Roi. Turnham est un traître ! Punissez-le de sa perfidie, & remettez moi, s'il le faut, entre les mains de Richard : si je ne puis éviter l'esclavage, c'est le joug d'un Roi qui me paroîtra le moins honteux. Ah ! mon cher Brezé, si vous le voulez, je puis tenir de vous la liberté. Vengez Richard de Turnham, & vengez-moi de Richard. Non ! Princesse, répondit Brezé, je puis attaquer un ennemi les armes à la main, mais je ne serai jamais son assassin. Quand je reçus de Richard un ordre, qu'une jalouse prévoïance lui dicta, je sçavois que je n'en ferois jamais d'usage ; je le regardois comme inutile. Cependant, je viens d'en tirer un avantage auquel vous devrez votre li-

berté, je l'eſpere. Cet ordre cruel que j'ai remis à Turnham, me le livre tout entier. Je vous ai mieux ſervie, que ſi je l'avois poignardé; & je vous répons du ſuccès de l'entrepriſe que je médite, ſi vous me ſecondez.

Mon eſtime pour vous, répondit la Princeſſe de Chipre à Brezé, vous doit être un garant de toute ma confiance. Quelques obligations que je puiſſe jamais vous avoir, ou quelque infructueux que ſoit pour moi votre zéle, croïez, généreux Brezé, que rien ne pourra ni ajouter à ma reconnoiſſance, ni la diminuer. Heureuſe dans mes malheurs, d'avoir trouvé un ami magnanime & ſincere! Oüi! ajouta-t'elle en lui tendant la main, je compte ſur vous; vous êtes ma conſolation, & vos ſages avis ſeront toujours la regle de ma conduite.

Mais inſtruiſez-moi de ce que j'ignore, & comment vous eſpérez me ſouſtraire au nouvel eſclavage dont me menace la paſſion de Turnham ? Brezé alors rendit exactement à Sophie ſa converſation avec Turnham : Je me ſuis prêté, ajouta-t'il, aux deſſeins de ce téméraire : je ne me ſuis oppoſé à rien ; j'ai ſenti qu'il n'en étoit pas encore tems! Mais, Princeſſe, feignez comme moi : la diſſimulation, qu'on appelle un vice, eſt une vertu quand elle n'eſt emploïée que pour pénétrer, combattre & renverſer de criminels projets. Soïez toujours la même avec Turnham ; qu'il ne puiſſe lire, à travers l'abbattement où il eſt accoutumé de vous voir, aucun nouveau ſujet de crainte & d'affliction; agiſſez comme ſi vous ignoriez ſa paſſion ; & recevez, ainſi qu'à votre ordinaire, ſes

ſoins & ſes empreſſemens; renfermez enfin toute votre inquiétude : ſur tout, Princeſſe, ne marquez aucune ardeur pour m'entretenir ; un mot, un regard, un geſte pourroient déceler notre intelligence.

Brezé ne paſſa pas une nuit tranquille : il voïoit le péril, preſque évident ; & le moïen de le prévenir ou de le ſurmonter, très-incertain. Le lendemain, dès qu'il fut jour, il paſſa avec un air ouvert, dans la Chambre du Capitaine Turnham : Je vais, lui dit-il, vous communiquer les réfléxions que j'ai faites cette nuit ; vous les rejetterez, ou vous en ferez uſage, ſelon que votre prudence vous conſeillera. Je n'ai point inſtruit la Princeſſe de vos ſentimens : voici les raiſons qui m'ont retenu.

J'ai craint que la connoiſſance

de votre paſſion ne ranimât la douleur que la Princeſſe a reſſentie de la mort de Theopile : ſon affliction commence à peine à ſe rallentir ; peut-être deviendriez-vous l'objet de ſa haine & de ſes reproches : ils ſeroient injuſtes, ces reproches ; mais les femmes ſont-elles toujours équitables ? Laiſſez agir le tems ſur le cœur de la Princeſſe : cherchez d'abord à gagner ſon amitié & ſa confiance par vos complaiſances & par vos attentions : plaignez ſon ſort ; aſſurez-la par ma bouche, que vous êtes prêt à tout oſer & à tout entreprendre, pour la ſouſtraire au pouvoir du Roi d'Angleterre : c'eſt aujourd'hui le ſeul bien où elle aſpire ! Soïez témoin de l'effet que produira chez elle le deſir de la ſervir : l'eſpérance jettera dans ſon cœur un mouvement de ſatisfaction,

qui, ſans qu'elle s'en apperçoive, affoiblira ſa douleur, & effacera inſenſiblement l'image qu'elle conſerve de Theopile : vous lui inſpirerez d'abord de la reconnoiſſance ; & cette reconnoiſſance pourra peut-être devenir de l'amour : dans quelque climat qu'elle vous demande de la conduire, ſoïez prêt à lui obéïr : que vous importe en effet le choix de ſa retraite ? Fiez-vous-en à la crainte où elle eſt de ſe revoir en la puiſſance d'un Prince, deſtructeur de ſa Famille, & qui a renverſé le Trône où elle devoit monter avec Theopile. Quel que ſoit le lieu où vous la conduiſiez, vous y ſerez tous deux en ſureté : ce ſera alors, qu'avec l'avantage de parler une Langue que la Princeſſe entendra, vous pourrez vous montrer le plus paſſionné de tous les hommes. Mais commencez

par lui perſuader qu'elle vous doit trop, pour refuſer votre hommage : voilà mon avis. Ah ! j'y ſouſcris, s'écria Turnham avec tranſport ! je ſens toute la ſageſſe de ce conſeil. Oui, mon cher Brezé, ajouta-t'il en l'embraſſant, il fait naître dans mon cœur le doux eſpoir d'être aimé.

Turnham & Brezé reſterent enſemble juſqu'au moment où ils furent avertis que Sophie étoit éveillée : il paſſerent chez elle ; Turnham la ſalua auec les démonſtrations d'un homme, enchanté de la voir. Brezé lui dit : Princeſſe, tout va ſelon mes ſouhaits ; vous ſerez bien-tôt délivrée de tous vos tyrans. Ce peu de mots fit preſque diſparoître la triſteſſe de deſſus le viſage de Sophie ; ſa phiſionomie prit un air plus ouvert. Vous pouvez me répondre, continua Brezé ; ſou-

venez-vous que vous ne ſerez entenduë que de moi ; mais en me parlant, regardez Turnham ; qu'il croïe lire dans vos yeux que ce que je vous dis , jette de la ſatiſfaction dans votre ame , & vous inſpire pour lui un mouvement de reconnoiſſance. Afin de lui perſuader que je vous parle en ſon nom , je promene mes regards entre vous & lui. L'eſpérance que vous faites naître dans mon cœur, répliqua Sophie à Brezé , en regardant Turnham avec un œil de bienveillance , n'en ſçauroit encore bannir la crainte : je redouterai ce perfide , que mes yeux flattent dans ce moment, tant que je ſerai entre ſes mains. Un événement imprévû peut tromper votre prudence.

Pendant ce diſcours, Turnham paroiſſoit tranſporté de joie ! il regardoit comme un heureux préſage ,

ſage, la ſatisfaction qu'il voïoit dans les yeux de Sophie. Je viens d'aſſurer la Princeſſe, dit Brezé à Turnham, à quel point vous plaignez ſon ſort, & que vous n'oublierez rien pour l'adoucir. Voici ſa réponſe : Je ſuis ſenſible, comme je le dois, à votre généroſité. Plût au Ciel! que votre Maître en eût autant que vous! il ſeroit digne de mon eſtime, & je ſerois moins à plaindre. Ah! Brezé, s'écria Turnham, que d'eſprit & de dignité dans cette réponſe! Proteſtez pour moi à la Princeſſe, que je ſuis à ſes ordres; qu'elle eſt maitreſſe abſoluë dans mon Vaiſſeau; dites-lui qu'elle ordonne, qu'elle nomme l'endroit où elle veut que je la mene, j'obéïrai. Brezé rendit à Sophie les proteſtations & les offres que lui faiſoit Turnham : puis il ajouta : Avancez-vous vers Turnham avec un

air ſatisfait ; préſentez-lui la main en ſigne de remerciement ; & dans ce que vous allez me dire, qu'il vous entende nommer les Etats du Prince de qui vous eſpérez la protection.

La Princeſſe de Chipre executa tout ce que lui diſoit Brezé ; & Turnham tranſporté, baiſa la main de Sophie : c'eſt ſans qu'il m'en coûte preſque d'effort, dit-elle à Brezé, que je ſouffre cet audacieux tenir & baiſer ma main ; mon cœur ne ſçauroit le haïr dans ce moment ; à peine peut-il ſuffire à ma reconnoiſſance. Que ne vous dois-je pas, généreux Brezé ! Allons en France. Oui ! c'eſt en France que je veux aller, dit-elle en s'adreſſant à Turnham. Le mot de France lui fit comprendre ce que Sophie lui demandoit. France, répéta-t'il : c'eſt où la Princeſſe, reprit

Brezé, vous prie de la conduire. J'y consens, repartit Turnham; allons. Philippe est peu content de Richard; nous serons en sureté dans ses Etats: Philippe même peut ignorer que la Princesse de Chipre y fasse son séjour.

Le choix du Port pour débarquer en France, arrêta Turnham quelques momens: mais il se détermina pour le Port de Cette. Aussitôt il fit changer les voiles, & fit faire route vers le Languedoc.

Tandis que le Capitaine Anglois donnoit ses ordres, le fidéle & sage Brezé entretenoit la Princesse Sophie: il lui rendit compte de sa conversation avec Turnham, pour le résoudre à lui cacher sa passion: il lui donna ensuite des instructions; il l'exhorta sur toute chose, à prêter, par un air affable & moins abbattu, un peu de force à la chimere de

Turnham. Oubliez, lui dit-il, que ſous prétexte de vous tirer d'eſclavage, il veut ſe rendre maître de votre liberté : ſouvenez-vous ſeulement qu'il va vous la procurer : vous ne ſçauriez le haïr ſans injuſtice ! Il eſt peut-être encore plus à plaindre, qu'il n'eſt coupable. L'amour ſeul en fait un traître. Ah ! Princeſſe, ſuis-je moins criminel que lui ! Puis-je donc me flatter de répondre à ce que mon Roi attendoit de ma fidélité ? Croïez-vous que je ſois ſans remords ? Non ! & la pureté de mes ſentimens peut à peine me juſtifier à mes propres yeux ; je me dis que ma conduite eſt généreuſe ; c'eſt peut-être m'abuſer. Non ! Brezé, répliqua Sophie, non ! vous ne vous abuſez pas. Quel mal faites-vous à Richard ? Vous lui enlevez une captive qui le couvre de honte

par l'amour qu'il a pris pour elle. Eh ! dans quel tems ! quand il devroit n'être ſenſible que pour une Princeſſe, jeune, aimable, vertueuſe, mais qui pour ſon malheur, n'eſt venu prendre en Sicile, le titre de Reine d'Angleterre, que pour ſe voir dédaignée. Richard vous devra, malgré lui, des réfléxions qui lui rendront toute ſa gloire. Berengelle aura à vous remercier de la tranquillité, & peut-être du bonheur de ſes jours : & moi, née pour régner, je verrai par votre ſecours, tomber les fers dont je ſuis enchaînée par l'injuſtice & par la cruauté. Mais que fait Turnham ? Il veut m'enlever à ſon Maître, pour devenir le mien ! il veut perpétuer ces mêmes fers, & les rendre encore plus honteux ! Plus téméraire que Richard, il oſeroit plus que lui ! trop de diſtance le

ſépare du Trône, pour en ſçavoir reſpecter la Majeſté dans une Princeſſe opprimée !

Le vent qui varioit ſans ceſſe, auquel ſuccédoit ſouvent un trop grand calme, retardoit infiniment la navigation. Le Vaiſſeau fut enfin aſſailli, à la hauteur de Malthe, d'une violente tempête. Après avoir été cruellement agité, il fut démâté. L'Anglois relâcha pour ſe radouber, & ſe remit auſſi-tôt en Mer, quoique le tems fût toujours gros. Le Vaiſſeau fut porté juſques ſur les Côtes d'Afrique, où il penſa échoüer. L'intrépide Turnham trembloit pour Sophie, qui tranquille, diſoit à Breze : Le Ciel voudroit-il finir mes malheurs ? Non, la mort que me préſentent à tous momens les vents & les flots, ne m'effraïe pas. Mais vous, mon cher Brezé, vous périrez, ſi je

péris. Voilà le ſujet de mes craintes. Ma deſtinée eſt malheureuſe; pourquoi faut-il que vous la partagiez ? Pourquoi, un ſentiment trop généreux vous a-t'il attaché à mon ſort ? Brezé toujours maître de lui-même, diminuoit à Sophie, par ſon air ſerein, le danger éminent où ils étoient : & lui parlant tantôt de Theopile, tantôt de la magnanimité du Monarque des François, dont elle alloit trouver la protection, il adouciſſoit autant qu'il lui étoit poſſible, le triſte état de cette infortunée Princeſſe.

Malgré le malheur qui pourſuivoit Sophie, malgré la tranquillité qu'elle montroit à Brezé dans un péril qui menaçoit ſes jours à tous les inſtans, elle tenoit à la vie par un lien bien fort. Theopile l'y attachoit : elle ſe flattoit auſſi que ſi elle pouvoit aborder

en France, la bonté de Philippe iroit jusqu'à emploïer les moïens de soustraire Theopile à l'injuste tirannie de Richard. Mais je vais peut-être périr, disoit-elle à Eleonor; (a) & Theopile abandonné à son désespoir, finira ses tristes jours dans l'abîme où le sort l'a précipité: je connois son cœur, Eleonor; son courage succombe à l'aspect de ma captivité, & des périls où elle m'expose. Que ne dois-je pas à Brezé! sans lui Turnham.... Je frissonne d'horreur quand je prononce seulement le nom de ce perfide. Cependant Brezé exige de moi d'avoir avec ce Turnham, que j'abhorre, un air toujours satisfait: quelle contrainte! Mais je dois en croire Brezé: sa prudence ne peut jamais man-

(a) Eleonor avoit élevé la Princesse Sophie. Le Roi d'Angleterre l'avoit toujours laissée auprès d'elle.

quer de me bien conſeiller. Eh ! n'eſt-ce pas elle qui contient cet ennemi de ma gloire, dans le reſpect ! Concevez-vous, Eleonor, combien Brezé doit m'être cher ? Il eſt mon guide aujourd'hui, & il m'arrachera des mains de Turnham. Quel attachement ! quel zéle pour moi ! quelle tendre amitié ! Que n'eſt-il en ſon pouvoir de délivrer Theopile, & de nous rendre l'un à l'autre ! mais au moins j'attens de ſon ardeur à me ſervir, qu'il intéreſſera Philippe en faveur de cette infortunée Princeſſe. Philippe ne tardera pas à connoître Brezé tout entier. Brezé gagnera bien-tôt ſon eſtime ; & ſon caractére inſinuant, qui lui donne toujours l'avantage de perſuader, me promet le ſuccès de ſes ſoins auprès de Philippe.

Ces flatteuſes penſées adouciſſent quelquefois mes mortels en-

nuis ; mais ces inſtans où j'eſpere, & qui ont pour moi quelque douceur, ſont auſſi-tôt empoiſonnez, par l'incertitude d'aborder dans les Etats de Philippe, & par la crainte que m'inſpire toujours l'odieux Turnham. Le pouvoir que Brezé a pris ſur ſon eſprit, ſa confiance, qu'une ſage & adroite conduite a ſçu lui gagner ; rien ne peut me permettre un moment de tranquillité. A ces inquiétudes ſe joint l'idée terrible que j'ai toujours préſente, des maux & des ſouffrances d'un Pere & d'un Amant que ce Pere alloit enfin rendre mon Epoux. Les agitations de ce funeſte Element, à la merci duquel je ſuis expoſée, me ſont une image vivante de celles qui tourmentent ſans relâche l'ame de Theopile : La crainte de m'avoir perduë ſans retour, eſt pour vous, cher Prince, un martire,

que mon imagination me présente d'autant plus vivement, que j'éprouve les mêmes horreurs. Se pourroit-il que nous fussions séparez pour ne jamais être rejoints! Quoi! jamais nos regards ne se rencontreroient! Quoi! jamais l'usage de la parole ne nous serviroit à nous assurer que nous pensons & que nous sentons les mêmes choses! Ah! flots impétueux, engloutissez-moi, si je ne dois jamais être réunie avec le tendre & malheureux Theopile! Barbare Vainqueur! que t'avoit fair ce Prince, pour le livrer à l'esclavage? Absent de Limisso, d'où nos premiers malheurs l'avoient éloigné, pouvoit-il par un conseil généreux, prévenir le dur traitement que tes Anglois avoient reçu de mon pere? Pourquoi donc l'as-tu rendu la victime de ton ressentiment?

Je frémis encore, Eleonor, quand je me rappelle ce moment où le ſuperbe Richard, ſoutenu par une puiſſante Flotte que ſuivoit la Victoire, nous fit ſes captifs, nous réunit dans le même lieu, & nous ſépara preſque dans le même moment, où le ſort, par un dernier excès de barbarie, venoit de nous rejoindre. Funeſte ſouvenir! Pourquoi, Princeſſe, dit Eleonor, le rappeller? c'eſt irriter encore des maux, qu'à peine pouvez-vous ſoutenir : Vous tiendrai-je toujours dans mes bras tremblans, prête à expirer? Par pitié pour vous, par pitié pour moi, rejettez des idées & des réfléxions, qui, à la fin, vous entraîneroient au tombeau. Le calme qui paroît vouloir ſuccéder à la tempête, va vous conduire en France, où, avec raiſon, vous eſpérez que Philippe s'intéreſſera au ſort du

Prince de Chipre, & où vous allez être délivrée de Turnham. Oui ! Madame, vous trouverez dans Philippe un Protecteur, & le Libérateur de Théopile : un heureux pressentiment, & le zéle de Brezé m'en assurent : Ne vous occupez donc plus que de ce bonheur prochain.

La peinture que la Princesse Sophie se faisoit du triste état de Theopile, n'étoit que trop réelle. Instruit de l'amour de Richard, & du départ de Sophie, il éprouvoit le plus cruel tourment. De quelques côtez qu'il tournât ses regards, il ne voïoit que des objets qui portoient la douleur & l'effroi dans son ame; c'étoit en cet état déplorable, qu'il subissoit le terrible joug de la captivité.

On a vû le Roi d'Angleterre, en allant à la Terre-Sainte, por-

ter le ravage & la mort dans l'Iſle de Chipre ; y renverſer du Trône Iſaac, & envoïer avec lui à Tripoli en Syrie, Theopile ſon neveu, pour y être tous les deux chargez de chaînes. Cependant, Theopile ſoutenoit tant de malheurs & tant d'inquiétudes, avec une tranquillité qui ne tenoit point de l'abbattement, & qui bien-tôt lui avoit attiré la compaſſion des perſonnes, prépoſées à ſa garde. Cette compaſſion avoit conduit le fils du Gouverneur du Château de Tripoli, juſqu'à l'amitié pour ce Prince. Il le voïoit ſouvent : Theopile avoit quelques années de plus que lui, & le jeune Theodore deſiroit de profiter des lumieres, des connoiſſances, & de l'eſptit qu'il lui trouvoit : il lui adouciſſoit, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, l'horreur d'une priſon inacceſſi-

ble, & qui laiſſoit Theopile, ou vis-à-vis de lui-même, ou vis-à-vis d'Iſaac, pour qui la douceur de Theopile, ſon attachement & ſon reſpect ne ſe démentoient jamais.

La diſgrace imprévûë d'Iſaac avoit forcé ce malheureux Roi à faire de terribles réfléxions ſur la conduite qu'il avoit tenuë pendant qu'il régnoit: il s'accuſoit avec une douleur amere, d'avoir cauſé les malheurs de ſa famille. L'aveu intérieur qu'il ſe faiſoit de s'être attiré le reſſentiment du Roi d'Angleterre, le confondoit: c'étoit dans ces inſtans, où de cuiſans remords le tourmentoient, que Theopile, par les plus tendres embraſſemens, & par des diſcours conſolans, s'efforçoit de remettre quelque calme dans ſon ame.

La préſence, la tendreſſe & les

entretiens de Theopile, étoient un adouciſſement aux peines d'Iſaac, & ajoutoient en même tems à ſes regrets : il ſe reprochoit de l'avoir conduit comme par la main, dans le précipice, que ſon aveuglement pour le pere de ce Prince, avoit creuſé. Mon cher Theopile, lui diſoit Iſaac en le ſerrant dans ſes bras, & en lui arroſant le viſage de ſes larmes ; mon cher fils, je ſuis ſeul l'artiſan de ta perte. Oui ! je cauſe ſeul ta captivité & celle de ma fille. Richard la tient dans un honteux eſclavage ; & moi, je ſuis le témoin du tien. Celui que je ſubis ne me paroît affreux, qu'autant qu'il me rappelle ſans ceſſe mes égaremens : le tems a ouvert mon tombeau ; je le vois à deux pas de moi ; je n'ai peut-être qu'un jour encore à ſouffrir, tandis, mon cher Theopile, que

tu ne fais que d'entrer dans ta carriere. Ciel ! la finirois-tu si cruellement ! Que cette crainte empoisonnera le dernier instant de ma vie ! Trop heureux, si je pouvois mourir tout entier ! le souvenir que je laisserai de moi, me fait horreur. On verra de malheureuses victimes de ma violence & de mon injustice : j'ai trop vécu ! Un jour de moins, je mourois sur le Trône ; & vous & ma fille y seriez assis aujourd'hui. Tu revenois, mon cher Theopile, pour recevoir la main de Sophie, & tu n'as trouvé que des fers. Que je devrois vous être un objet odieux ! Mais non ; je te fais injure & j'offense ma fille ! vous avez tous les deux l'ame trop vertueuse pour me haïr ! Le Ciel m'épargne au moins ce dernier coup de sa colere. C'est lui qui s'est servi du bras vengeur de Richard, pour m'abbattre de ce

Trône, que j'ai toujours rendu inacceſſible à l'humanité, à la clémence, à la juſtice ; & ſur lequel on ne m'a vû, que pour ſervir à l'Univers d'un terrible exemple.

Ces réfléxions avoient fait du Roi de Chipre, un nouvel homme ; ſes adverſitez avoient comme refondu ſon caractére : ſa dureté s'étoit changée en ſenſibilité ; ſa fierté, en douceur ; & ſon cœur s'étoit ouvert aux plus tendres ſentimens de la nature : ſon amitié pour Theopile, mais trop tardive ; & celle que lui témoignoit ce jeune Prince, faiſoient dans ſa captivité toute ſa conſolation.

Iſaac étoit redevable à ſa vieilleſſe, de la patience qu'il oppoſoit à ſa diſgrace : il ne lui reſtoit plus aſſez de vigueur dans le caractére, pour ſoutenir ſes malheurs

avec une égale fermeté, ni pour être toujours également affligé : il passoit souvent de l'indifférence sur sa cruelle destinée, aux larmes ; & des larmes, à l'indifférence. Mais Theopile, dans l'ardeur de la jeunesse, plein d'une ambition naissante, occupé d'une passion qui, comme on le verra dans la suite, étoit forte & délicate dès l'enfance de ce Prince ; toujours agité de la crainte mortelle de ne jamais revoir l'objet d'un amour si tendre, voïoit d'un œil distinct & perçant, tous les avantages que sa captivité lui enlevoit ; dans cet état, il étoit livré sans relâche & sans foiblesse, aux plus cruelles réfléxions : il n'avoit pour confident de tout ce qui se passoit dans son ame, que lui-même ; & son attention étoit continuelle pour paroître maitriser son infortune, sur tout aux yeux d'Isaac.

Depuis long-tems Theopile sçavoit que Richard avoit quitté la Palestine pour retourner dans ses Etats, & qu'il avoit fait partir la Princesse Sophie pour la faire mener en Angleterre. Ce dernier coup avoit été terrible pour Theopile; mais le sort, comme fatigué de le persécuter, voulut bien ne pas lui dérober la connoissance d'un événement qui lui fit concevoir quelque espérance.

Le même Theodore, fils du Gouverneur de Tripoli, apprit à Theopile que le Roi d'Angleterre avoit été arrêté en traversant l'Allemagne, & qu'il étoit au pouvoir de l'Empereur. Cette nouvelle fit éprouver à Theopile des mouvemens qu'il ne pouvoit démêler. Un transport vif y succéda aussi-tôt. Je puis donc, s'écria-t'il, espérer que Sophie trouvera la

fin de ſon eſclavage ! Je puis auſſi me flatter de recouvrer la liberté : Quoi ! je vous reverrois, Princeſſe ! quel doux eſpoir s'empare de mon ame ! Oui ! Seigneur, dit-il à Iſaac, la captivité de Richard m'annonce la liberté de Sophie ; ſi elle aborde en Angleterre, Alienor, Berengelle la laiſſeront maitreſſe de ſon ſort : de quelque côté qu'elle tourne ſes pas, elle trouvera des Protecteurs : Quel eſt le Potentat qui pourroit refuſer de s'intéreſſer en faveur d'une jeune Princeſſe, encore plus recommandable par ſes vertus, que par ſes malheurs ? Philippe eſt magnanime : ſa générosité m'aſſure, Princeſſe, qu'il vous a plainte en vous voïant ſous ſes yeux, ſubir l'injuſte & cruel eſclavage de Richard. Ah ! réclamez la pitié de Philippe ; duſſé-je paſſer le reſte de mes jours, oublié

& retenu dans cette affreuſe priſon ; ſoïez libre, Sophie, ſoïez heureuſe ! & je ſerai content : mais que dis-je à Sophie ? qu'elle ſoit heureuſe ſans Theopile ! Non; elle forme pour moi les mêmes ſouhaits que je fais pour elle. Séparez l'un de l'autre, il n'eſt point de bonheur pour nous ! mais je le vois, le Ciel commence à adoucir ſa rigueur pour une malheureuſe famille : il nous accorde pour premiere faveur, la punition que méritoient les cruautez que Richard a exercées ſur nous. Nous ſommes vengez, Richard ; tu éprouves le même ſort que tu nous fais ſubir. Conçois à préſent toute l'horreur de la caprivité ; & ſi tu l'oſes, applaudis-toi d'avoir ajouté les chaînes à l'eſclavage. Ah ! Seigneur, continua Theopile, je les verrai rompre ces chaînes,

dont le barbare Richard vous a chargé : un ſecret preſſentiment me le dit. Non, mon fils, repartit Iſaac, ce n'eſt pas de ma liberté dont il faut s'occuper ; c'eſt de la tienne : tes jours commencent ; les miens finiſſent ; & je mourrai content, ſi je puis te ſçavoir un jour réuni à Sophie : alors votre tendreſſe réciproque vous tiendra lieu de la Couronne que je n'ai pas ſçu vous conſerver : la diſgrace de Richard fait naître dans mon cœur quelque eſpérance ; ſa priſon fera échapper Sophie de ſes mains ; & je vois Sophie, chercher & trouver les moïens de te procurer la liberté.

Depuis l'inſtant où Theodore avoit appris à Theopile la cruelle deſtinée de Richard, les jours n'étoient plus les mêmes pour Theopile : il les voïoit s'écouler avec moins d'amertume. Il attendoit

celui qui devoit le rendre à Sophie : un eſpoir ſi doux, avoit porté dans ſon cœur une eſpece de calme.

Sophie qui ignoroit encore la captivité de Richard, étoit bien éloignée de penſer que Theopile goûtoit quelques momens de douceur : ſa tendreſſe pour ce Prince, le lui repréſentoit ſans ceſſe livré au plus affreux déſeſpoir. Ces cruelles idées, & les fraïeurs continuelles que lui cauſoit l'amour de Turnham, la plongeoient dans une triſteſſe qu'il n'étoit pas toujours en ſon pouvoir de cacher aux yeux de ce barbare. Souvent ſes efforts étoient vains. Brezé qui liſoit toujours dans les yeux de Sophie, ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, gémiſſoit tout bas de la voir s'abandonner, preſque ſans relâche, à la plus ſenſible douleur.

Que

Que faites-vous, Princesse? lui dit un jour Brezé. Voulez-vous perdre le fruit de mes soins? Voulez-vous vous perdre vous-même? Voulez-vous enfin devenir la victime des audacieux projets de Turnham? La mélancolie où il vous surprend sans cesse, & la contrainte qu'il s'apperçoit que vous vous faites pour lui cacher le trouble de votre ame, l'inquiéte : il m'a déja fait voir plus d'une fois, de la défiance : songez-y, Princesse; au premier soupçon, le rideau que j'ai mis devant ses yeux, sera tiré : il verra alors notre intelligence pour ruiner ses desseins, & pour le conduire à la perte de l'objet qu'il adore : saisi de cet effroi, Turnham ne verroit qu'un moïen pour s'en rendre maître absolu. Oui! Princesse, sa fureur secondée de la perfidie, m'auroit bien-tôt sa-

crifié à ses craintes: Vous me faites trembler, Brezé, s'écria Sophie troublée; & ce n'est que pour vous! Quoi! Brezé, votre amitié pour moi, vous coûteroit... Ah! je frémis d'horreur.... Je suis trop persécutée du sort pour redouter la mort; elle est peut-être le seul remede à tant de maux; mais je ne tiens pas à l'aspect du péril où je vous expose: ma constance est à bout, quand vous me faites envisager que je pourrois vous coûter la vie. Malheureuse Sophie, ton amitié entraîneroit-elle toujours la perte des personnes ou à qui tu la dois, ou qui s'en sont rendus dignes? Mais, Brezé, vous m'ouvrez les yeux: je vois jusqu'à quel excès de rage peut se porter le terrible Turnham. Le danger évident où vous jettent mes foibles appas, me donne un courage qui m'étoit

inconnu : Ne craignez plus rien : mon attachement pour vous me rend dès ce moment, la maitresse de dévorer ma douleur & mes larmes. Non ! je ne montrerai plus à Turnham qu'un visage serein, un air, satisfait des attentions qu'il a pour moi, & de la reconnoissance du desir désintéressé qu'il veut paroître avoir, de me soustraire au pouvoir de son Roi. Mais, généreux Brezé, mon cœur n'en sera que plus dechiré. Que d'inquiétudes ! que d'allarmes! que de maux il faudra qu'il renferme ! Chaque jour, chaque instant, irritéront ma douleur. Eh ! pourquoi, Princesse, reprit Brezé ? Elle devroit au contraire recevoir quelque adoucissement ; vous touchez au moment heureux où vous allez échapper aux mains de Turnham. Il est vrai, Brezé, répliqua So-

phie, il eſt vrai que je vais devoir ma liberté à votre prudence & à vos ſoins. Le charme que j'attache à cette liberté, me fait ſentir plus cruellement l'affreuſe captivité de mon pere & de Theopile : je vois Theopile, ſans eſpérance, perſécuté, livré au plus cruel déſeſpoir..... Quelle image pour moi ! Trouverai-je dans Philippe un Protecteur aſſez ardent pour prêter à Theopile une main ſecourable ? Si Philippe eſt ſans pitié pour Theopile, ſes bontez me ſeront inutiles : je ſuccomberois dès que je ſerois ſans eſpérance.

Brezé pénétré juſqu'au fonds de l'ame des agitations & des craintes de Sophie, reſta quelques momens ſans parler, & comme enſeveli dans ſes penſées ; mais revenant tout à coup à lui-même, il dit : Princeſſe, Theopile ne

ſera pas encore long-tems ſans ſecours : ſoïez en France! alors vous me verrez uniquement occupé des moïens de délivrer un Prince, pour qui je ne connois que trop votre tendreſſe, & je me flatte de les trouver. Oui! Princeſſe, croïez-en ce Brezé, à qui vous avez accordé votre eſtime, & qui, pour la juſtifier, ne trouvera jamais rien d'impoſſible. Que cette aſſurance porte quelque tranquillité dans votre cœur. L'ennemi que vous avez aujourd'hui le plus à redouter, eſt votre douleur : elle pourroit à la fin vous trahir. C'eſt au nom de Theopile, ajouta Brezé, en mettant un genou en terre devant Sophie, c'eſt au nom de ce Prince qui vous eſt ſi cher & qui vous adore, que je vous conjure de vous conſerver pour lui. C'eſt lui, Madame, qui dans ce moment

embrasse vos genoux, & qui vous jure un amour assez tendre & assez pur, pour sacrifier sa propre vie à votre bonheur. Cette action de Brezé attendrit Sophie, & pour Theopile & pour Brezé. Rendez-moi, s'il est possible, s'écria-t'elle les yeux remplis de pleurs, rendez-moi aussi heureuse que vous le desirez ; rendez-moi Theopile. Mais levez-vous, généreux ami, ajouta-t'elle en lui tendant la main. Que ne puis-je vous exprimer quelle est pour vous mon amitié & ma reconnoissance ! A l'égard de Turnham, ce sera à présent sans effort, que je lui paroîtrai satisfaite. Vous venez, mon cher Brezé, de faire naître dans mon cœur un raïon d'espérance qui y entretiendra cette tranquillité que vous exigez de moi.

Pendant près de deux mois que

les vents tourmenterent le Vaiſſeau de Turnham, ou qui le retinrent ſur les Côtes d'Affrique, Turnham impatient de pouvoir ſe faire entendre de la Princeſſe, apprenoit la Langue Françoiſe avec une facilité & une promptitude qui prouvoient bien à Brezé l'excès de la paſſion de cet Anglois. L'amour lui donnoit une intelligence qui lui faiſoit tout comprendre ; & une mémoire, qui lui faiſoit tout retenir. L'Amour eſt un maître qui ſçait ſuppléer au tems & à l'eſprit ; il ſçait faire marcher avec rapidité vers le but où il promet ce qu'il fait deſirer. Bien-tôt ni la Princeſſe, ni Brezé n'oſerent plus ſe parler devant Turnham ; & même hors de ſa préſence, ils craignoient d'en être écoutez. Brezé trembloit auſſi d'être ſurpris parlant à Sophie à voix baſſe : il connoiſſoit tout le dan-

ger de faire naître à Turnham le ſoupçon le plus leger.

Brezé, dont toutes les actions étoient dirigées par la prudence, prenoit toutes ſortes de précautions, au hazard même qu'elles fuſſent inutiles, pour peu qu'il enviſageât qu'un jour il pourroit ſe repentir de ne les avoir pas priſes. Pour s'aſſurer le ſuccès d'une affaire délicate, rien ne lui paroiſſoit à négliger : les plus petites choſes qui tenoient à ſon projet, lui ſembloient dignes d'attention.

Eleonor, Gouvernante de la Princeſſe, avoit quarante-cinq ans : la vertu & le mérite de Sophie la récompenſoient des ſoins qu'elle avoit pris de ſon éducation : un tendre & réciproque attachement, faiſoit leur commun éloge. Eleonor commençoit à entendre le François & à le parler. Brezé perſuada à Turnham

qu'il devoit, pour apprendre plus promptement cette Langue, répeter & étudier avec Eleonor. Il accepta cette proposition, & la fit agréer à Eleonor. Alors Brezé donna ses instructions à la zélée Gouvernante. Quand vous serez avec Turnham, lui dit-il, ne le quittez jamais que vous ne me voïiez arriver: imaginez-vous toujours que je suis avec la Princesse: songez combien il seroit dangereux que Turnham nous écoutât: s'il veut passer chez Sophie, ne vous séparez pas de lui, &, sans affectation, devancez-le, ne fût-ce que d'un pas: s'il vous quitte, n'aïez rien de si pressé, que de vous montrer à nos yeux avant qu'il ait pû prendre les devans. Malgré de si sages mesures, Brezé n'entretenoit la Princesse qu'en tremblant.

Bien-tôt Turnham fut en état

de ſe faire entendre, & même de rendre aſſez paſſablement ce qu'il vouloit dire : ſes diſcours, peut-être ſans qu'il le voulût, commencerent à prendre des tours qui embaraſſoient la Princeſſe. L'eſpérance que Turnham concevoit du changement qu'il appercevoit en Sophie,& le plaiſir qu'on trouve à ſe livrer aux mouvemens de ſon cœur, le ſéduiſoient. Il vouloit en vain cacher ſa paſſion, comme il ſe l'étoit promis ; il ne fut plus le maître de ſe contraindre.

L'infortunée Cipriote n'avoit plus que peu de jours à reſter en Mer, lorſque, pour flatter Turnham, elle lui fit un compliment ſur la facilité avec laquelle il apprenoit la Langue Françoiſe. Comment, lui dit-il, pourrois-je ne pas faire ce progrès qui vous étonne ? l'Amour eſt mon Maître.

Oui ! Princeſſe, ajouta-t'il, je vous adore, & je ſuis de tous les hommes le plus miſérable, ſi vous me regardez du même œil que vous regardez un Roi que je trahis pour vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte, répliqua Sophie avec une feinte douceur qui cachoit ſon dépit, pour ne pas faire la différence de vos procédez, à ceux de votre Maître; ſans lui, je ne ſerois pas dans ce Vaiſſeau; je ſerois aſſiſe près d'un Trône d'où il a abbattu mon pere; & ſans votre ſecours, ce même Vaiſſeau m'alloit conduire au terme fatal d'une captivité perpétuelle: vous me garantiſſez de ce malheur, pour moi plus terrible que la mort! ſoïez aſſuré de ma reconnoiſſance; dans le triſte état où le ſort m'a réduite, je ne puis vous promettre davantage.

Turnham comblé de joie de

la réponſe de Sophie, ſe jetta à ſes pieds; elle le fit relever avec une apparente bonté; Brezé avoit prévû la hardieſſe de Turnham, & avoit obtenu de la Princeſſe de Chipre de ſe comporter, comme on l'a vû; il avoit auſſi concerté avec elle & avec Eleonor, la conduite qu'elle devoit tenir, lorſqu'elle ſeroit arrivée en France.

Les cris d'allegreſſe des Matelots annoncerent à Sophie qu'elle alloit entrer dans le Port de Cette. Son cœur s'émut: elle ſe ſentit partagée entre la joie & la triſteſſe. L'idée flatteuſe qu'elle ſe faiſoit du bonheur d'être libre, lui rappella tout d'un coup le cruel eſclavage de Theopile. Elle ſe le repréſenta, accablé ſous le poids de ſes chaînes. Quelle terrible image pour une ame ſenſible! Elle fixa languiſſamment ſes

yeux ſur la Mer, comme pour s'en prendre à cet Element, de la cruelle diſtance qui alloit pour jamais la ſéparer de Theopile ; & ſans s'en appercevoir, elle tomba dans une rêverie d'un genre, qu'elle n'auroit pû définir elle-même. La douleur & la joie ſe confondoient en même tems dans ſon cœur.

La Princeſſe de Chipre étoit dans cette ſituation, lorſque Turnham ſe préſenta devant elle, & lui dit : Vous voilà prête à entrer en France, où vous avez deſiré d'aborder ; quel y ſera mon ſort ? Y ſerez-vous diſpoſée à unir vòtre deſtinée à la mienne ? ou me condamnerez-vous à remonter ſur mon Vaiſſeau pour errer de Mers en Mers ? car vous me fermez pour jamais l'entrée de l'Angleterre. Ma Patrie, ma fortune, ma gloire, ſont les ſacrifices que

je fais à votre liberté ; vos bontez ſeules peuvent m'en payer: Parlez, Princeſſe? Qu'ai-je à craindre ? Qu'ai-je à eſpérer ? Vous êtes maitreſſe ſouveraine de votre ſort & du mien ; prononcez, j'obéïrai.

Un diſcours ſi ſoumis, qu'un ton ferme & animé démentoient, fut ſuſpect à Sophie. Elle connut le danger qui la menaçoit, ſi elle écoutoit ce que ſa fierté vouloit lui dicter : elle en étouffa les ſentimens, & avec un air de bonté, elle répondit en ces termes : Que je ſerois à plaindre, ſi vous & Brezé m'abandonniez quand je ſerai en France ! Si je le croïois, vous me feriez redouter le moment où j'y arriverai. Ce n'eſt pas aſſez, Princeſſe, reprit Turnham avec vehemence : donnez-vous votre aveu à ma tendreſſe ? Je vous ai trop d'obligation, répon-

dit-elle, & je ſens trop les mouvemens d'une juſte reconnoiſſance, pour déſapprouver des ſentimens auſquels je ſuis redevable de ma liberté. Turnham ſatisfait de cette réponſe & raſſuré, vit entrer ſans inquiétude ſon Vaiſſeau dans la Rade.

Le Capitaine Anglois alla ſur le champ chercher Brezé, qui étoit ſur le Pont. Voilà Cette, lui dit-il ; nous allons entrer dans le Port. Il n'y a cependant qu'un inſtant qu'il étoit encore incertain ſi nous y entrerions : mais la Princeſſe vient de bannir mes craintes : un ſeul mot pouvoit m'arrêter, & me forcer à m'éloigner de ce rivage, pour aller chercher dans les Iſles les plus reculées & les plus déſertes, un azile où j'aurois pû impunément me venger des mépris & de la fierté de Sophie. Car le ſouvenir de ſes

grandeurs passées, qu'un heureux hazard avoit mises dans sa Famille, & qu'un sort contraire a détruites, n'en impose pas à un homme tel que moi; & ne me fait point admettre de différence entre Turnham & Sophie.

Pendant ce discours, Brezé n'avoit pû cacher un mouvement de surprise, qui avoit été apperçû de l'Anglois. Eh quoi! continua-t'il, croïez-vous que je vous eusse contraint à subir la bizarrerie de mon sort? Non! & vous auriez été le maître de passer dans le premier Bâtiment, que le mien auroit pû rencontrer. Vous ne vous êtes pas, comme moi, fermé les portes de l'Angleterre: vous pourrez, quand vous le voudrez, y retourner; mais enfin nous voilà en France; expliquez-vous, mon cher Brezé; quel est votre dessein? Vous perdrai-je? Serai-

je aſſez heureux pour avoir dans un ami tel que vous, le compagnon de ma fortune? Mon Vaiſſeau renferme des richeſſes qu'il ne tient qu'à vous de partager avec moi. Brèzé répondit à Turnham d'une maniere qui ne déterminoit pas s'il reſteroit en France, ou s'il retourneroit en Angleterre. Il avoit formé un grand projet, qu'il n'avoit pas encore jugé à propos de communiquer à la Princeſſe. Elle ſe voïoit en France par ſes conſeils & par ſa ſage conduite; c'étoit beaucoup! mais ce n'étoit pas aſſez. Un amour téméraire l'offenſoit & la faiſoit trembler. Pour la mettre en état de ne plus craindre, il falloit rappeller à Philippe le ſouvenir de la protection dont ce Prince avoit flatté Sophie, ſi elle pouvoit pénétrer dans ſes Etats.

Turnham, après avoir exigé

de Sophie qu'elle cacheroit ſon nom & ſa naiſſance, permit enfin qu'elle quittât ce Vaiſſeau, dans lequel tous les inſtans avoient été pour elle, des inſtans de fraïeur & de crainte. Elle ſe vit à Cette avec une joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Brezé. Mais quel fut leur étonnement, lorſqu'ils apprirent la captivité du Roi d'Angleterre! Turnham ne put diſſimuler le plaiſir que lui cauſa cette nouvelle : il penſoit que cet événement lui aſſuroit & ſa proïe, & l'impunité. La Princeſſe, malgré ſes diſgraces, & le reſſentiment qu'elle en conſervoit contre Richard, ſe contenta de regarder ſa priſon, comme une juſte punition du Ciel. Elle étoit inſtruite de l'ingratitude de ce Prince, envers Henry ſon pere; ingratitude, qu'il avoit pouſſée juſqu'à être ſon perſecuteur :

elle sçavoit son infidelité à tous les Traités; & elle avoit été témoin de sa barbarie à l'égard des malheureux Prisonniers, dont sa valeur l'avoit rendu maître en Syrie. (a) Pour le généreux Brezé, il ne put refuser des larmes à la triste destinée d'un Prince, dont le courage & l'intrépidité lui avoient inspiré un respect, qui ajoûtoit encore à celui qu'on doit à son Roi.

Turnham, connu dans Cette, que la commodité de son Port avoit rendu comme le rendez-vous général des Troupes Croisées, crut devoir se dérober à ce grand jour, incompatible avec le dessein qu'il vouloit consommer. Dès le lendemain de son arrivée, il proposa à la Princesse, & à Bre-

(a) Le Roi d'Angleterre dans la Palestine, fit passer de sang froid au fil de l'épée sept mille Prisonniers.

zé, d'avancer dans les terres; & il désigna Bourges, comme le lieu le plus convenable à leur situation. Pour les déterminer encore plus aisément, il ajouta que quelques anciennes affaires, dont il espéroit tirer de grands avantages, lui faisoient préférer ce séjour. Brezé souscrivit sans hésiter aux volontez de Turnham; & Sophie, toujours sûre de la prudence de Brezé, parut s'y conformer avec plaisir. Turnham, satisfait d'une complaisance, qu'il attribuoit peut-être au desir qu'on avoit de lui plaire, fixa le départ pour Bourges, au troisiéme jour.

La prudence consommée consiste quelquefois, moins à préparer les événemens, qu'à profiter des circonstances, que souvent le hazard fait naître. Brezé & Sophie se concerterent sur le parti qu'a-

voit pris Turnham, pour y proportionner les mesures les plus propres à soustraire la Princesse au pouvoir tyrannique de ce Ravisseur. Il fut arrêté entre eux, que pour se donner le tems d'agir efficacement, Sophie feindroit que les fatigues de la Mer avoient altéré sa santé; ce qui ne manqueroit pas de prolonger le séjour de Cette, jusqu'au terme, nécessaire à l'arrangement & au succès de leur projet. Ce prétexte étoit trop plausible, pour ne pas réussir; Turnham n'eut rien à y opposer & il ne fut attentif qu'à donner à Sophie mille preuves de l'intérêt qu'il prenoit à son parfait rétablissement. Mais Sophie, toujours dirigée par Brezé, mit à profit des momens si précieux; elle écrivit sans delai au Gouverneur de Bourges, & lui envoïa une Lettre pour Philippe. Elle

inſtruiſoit ce Prince, du zéle de Brezé, & de la témérité de Turnham: elle imploroit ſa Protection Royale, & le ſupplioit d'ordonner que Turnham, & même Brezé, fuſſent arrêtez au moment qu'elle entreroit dans Bourges: Turnham, pour qu'elle fût en ſûreté contre ſes entrepriſes, lorſqu'il la verroit échapper à ſon pouvoir; Brezé, afin que Turnham ne le ſoupçonnât pas de l'avoir ſacrifié au déſir d'arracher la Princeſſe de ſes mains. Par la Lettre qu'elle écrivoit au Gouverneur, elle l'inſtruiſoit ſeulement de tout ce qu'il convenoit qu'il ſçût, & ne lui parloit ni de l'amour de Turnham pour elle, ni de ſon infidélité envers ſon Roi. Il paroiſſoit au contraire, que par zéle pour Richard, Turnham comptoit lui faire traverſer la France, pour la conduire en

Angleterre : elle l'inſtruiſoit auſſi du ſéjour qu'elle feroit à Cette; car il falloit que le Gouverneur eût reçû les ordres de Philippe, avant qu'elle entrât dans Bourges ; & elle lui mandoit le jour qu'elle devoit y arriver.

A peine la Princeſſe de Chipre eut-elle fait partir le Courier ſecret qui devoit rendre ſon paquet au Gouverneur, que Brezé lui dit : le Deſtin a favoriſé juſqu'à ce moment, tout ce que mon zéle pour vous m'a ſuggeré ; vous voila délivrée du joug du Roi d'Angleterre ; vous allez l'être de celui de Turnham : vous êtes en France, & Philippe va vous tenir la parole Royale, qu'il m'a donnée dans la Paleſtine. Vous voilà donc libre ! Mais Princeſſe, vous gémiſſez du triſte ſort de Theopile ; je ſens, & peut-être trop, combien ſes malheurs

vous touchent; je ne pense que pour vous ; je n'agis que pour vous ; je ne desire rien enfin que de vous voir heureuse, dût-il m'en coûter la vie, ou le repos de mes jours. Vous serez à peine à Bourges & sous la protection de Philippe, que je vous quitterai. Ah ! Brezé, s'écria Sophie qui ne pénétroit pas son dessein, que me dites-vous ! Quoi ! vous ne me montrez un si tendre attachement, que pour m'abandonner ? Je me suis fait une douce habitude de vous voir ; une loi, de suivre vos conseils ; sans ces conseils, à quoi serois-je exposée dans ce moment ! La seule pensée m'en fait frémir ; vous êtes enfin, généreux Brezé, ma consolation, mon guide, & jamais vous ne me futes plus nécessaire : cependant, vous voulez me quitter ? C'est pour achever mon ouvrage,

ouvrage, repartit Brezé ; c'eſt pour vous rendre Theopile, & je me flatte de réuſſir dans mon projet : la joie que je lis dans vos yeux, continua-t'il, eſt un ordre que vous ajoutez au deſir que j'ai de vous ſervir. Oüi ! Princeſſe, je vais en Syrie ; je vais eſſaïer de vous ramener l'objet de vos vœux & de vos craintes. Pour me croire véritablement vertueux, il me manque encore de m'en donner à moi-même cette preuve. J'irai d'abord en Anjou, pour y vendre mes Terres ; je dois même le faire ; la prudence me l'ordonne; Richard, pour me punir, s'en rendroit le maître ; je dois ſaiſir le tems où ce malheureux Prince ne peut ſe vanger ; je lui ai manqué ; je ne m'en repens pas : vous êtes aujourd'hui moins à plaindre ; & peut-être le ſort, pour récompenſer mon zéle & votre

vertu, permettra-t'il que je vous rende, ce qui ſeul eſt capable de faire oublier vos malheurs.

Richard me remettroit la Couronne qu'il m'a enlevée, repliqua Sophie, étonnée & ſaiſie d'admiration, qu'elle pourroit à peine m'acquitter envers vous: croïez, généreux Brezé, qu'ainſi que mon pere & Theopile, vous ſerez juſqu'au dernier moment de ma vie, ce que j'aurai de plus cher: le plaiſir de les revoir me paroît même trop achetté, puiſque tant de périls me font trembler pour vos jours. Ce ſentiment, dont la ſincérité & la nobleſſe me touchent, repliqua Brezé, ſeroit un digne prix de ma vie même, s'il falloit la ſacrifier pour briſer les fers de Theopile. Et ceux de mon pere, dit Sophie! penſez-vous que la tendreſſe ait effacé dans mon cœur les ſentimens

de la nature ? Mon pere, ainsi que Theopile, est chargé de chaînes, & peut moins que lui les supporter : le poids des années appesantit encore celui de ses fers. Vous me charmez, Princesse, reprit vivement Brezé ; tout mon sang vous répond de la liberté du Roi de Chipre, & de celle du Prince Theopile. Votre entreprise, reprit la Princesse, fait naître dans mon cœur quelque espérance ; mais en même tems, qu'elle y jette de craintes ! Je n'essaïerai cependant pas de combattre une résolution si généreuse : je vous connois, Brezé, elle est prise, puisque vous me la communiquez. Mais pourquoi aller en Anjou ? La captivité de Richard n'est pas prête à finir : elle vous donnera le tems de revenir, & de prendre des précautions contre les mauvais desseins de Ri-

chard. L'interêt, la vangeance, les intrigues de l'Europe, l'impuiſſance où eſt l'Angleterre de trouver le prix de la rançon de ſon Roi, le Parti du Prince Jean dans ce Roïaume, le deſir qu'il a depuis long-tems de l'uſurper ſur ſon frere, l'indiſpoſition de Philippe contre Richard; tout vous eſt garand que le Roi d'Angleterre païera ſon imprudence d'une longue priſon.

Vous ſçavez, continua Sophie, que ce Prince avant que de s'embarquer, me rendit toutes les pierreries de mon pere, celles de l'infortuné Theopile, & les miennes: pour aſſurer la confiance de Turnham, par votre conſeil, je l'en ai fait dépoſitaire, en quittant ſon Vaiſſeau; mais arrêté à Bourges, il ſera forcé de rendre un bien qui n'eſt ni à lui, ni à ſon Roi. Ainſi, Brezé, vous pour-

rez faire uſage de ces pierreries, pour exécuter votre généreux projet.

Sophie, attentive à écarter juſqu'au moindre ſoupçon de l'eſprit ombrageux de Turnham, paroiſſoit ſe rétablir par degrez, à meſure que le tems approchoit où elle attendoit la réponſe du Gouverneur de Bourges. L'aïant reçuë, elle déclara qu'elle étoit en état de quitter Cette. On ne ſongea plus qu'à partir, & on ſe mit en route. Turnham, à qui il ne reſtoit plus d'autres moïens que ceux de la douceur, de la politeſſe & des bons procédez pour s'aſſurer ſa prétenduë conquête, ne manqua à rien de ce qui pouvoit rendre le voïage commode & agréable. Sophie & Brezé très-ſatisfaits en apparence, répondoient parfaitement à ſes attentions; ils avoient tous

les deux, un grand ſoin de cacher l'inquiétude, que les approches d'un dénouëment déciſif donnent toujours à des perſonnes ſages, qui, juſqu'à l'exécution, craignent les contre-tems du hazard.

Arrivez à cent pas des Portes de Bourges, ils apperçurent une troupe de Cavaliers; il y avoit à leur tête un Chef qui paroiſſoit un homme conſiderable. La Littiere où étoit la Princeſſe avec ſa Gouvernante; celle où étoit Turnham avec Brezé, furent environnées & arrêtées. L'Officier s'avança vers la voiture de Sophie, & lui dit après l'avoir ſaluée reſpectueuſement: N'eſt-ce pas la Princeſſe de Chipre, que le Gouverneur de cette Province a l'honneur de ſaluer? Un tel accüeil, répliqua Sophie, m'aſſure, Seigneur, que vous avez

répondu à mon attente, & que le plus juste des Rois m'accorde sa protection. Voici donc, ajouta-t'elle, les yeux moüillez de pleurs que la joie lui faisoit répandre, voici l'instant où mes malheurs vont être adoucis ! Oui ! Madame, répondit le Gouverneur, le Roi vous prend sous sa protection; j'ai ordre de sa part de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dûs, pendant le séjour que vous voudrez faire à Bourges, & de vous faire conduire ensuite à Paris, où il vous recevra avec plaisir. Turnham plein dinquiétude, ne pouvoit entendre le discours du Gouverneur & de la Princesse; il avoit en vain voulu sortir de la Littiere; on l'en avoit empêché, ainsi que Brezé: ils furent seulement instruits, que celui qui parloit à la Princesse, étoit le

Gouverneur de la Province.

Le Gouverneur, après ſon compliment, ſe tourna vers ſa Troupe, & dit d'un ton de commandement : Qu'on marche... Brezé, où allons-nous, dit Turnham ? Que veut dire ceci ? On nous retient dans nos Littieres ! Nous ſommes environnez de gens armez ! Où nous mene-t'on ? Surpris comme vous, repartit Brezé, je ne puis encore rien comprendre à ce que je vois : nous en ſerons ſans doute bien-tôt éclaircis. Mais nous ne devons pas nous allarmer ; nous ſommes Anglois ; & la France n'eſt point en guerre avec l'Angleterre. Brezé avoit à peine achevé ces mots, que l'on entra au Gouvernement. Le Gouverneur conduiſit la Princeſſe dans l'appartement qui lui étoit deſtiné ; & Turnham avec Brezé furent menez dans un au-

tre, mais désarmez, & gardez à vûë.

Turnham comprit alors que la Princesse de Chipre lui échappoit: le cœur & les yeux pleins de rage, il dit à Brezé: Sophie me trahit; si je croïois que vous eussiez part à sa perfidie, mon ressentiment égaleroit la confiance que j'ai euë en vous. Mon cœur est exempt de bassesse, ainsi que de crainte, repartit Brezé. Pardonnez, mon cher Brezé, reprit Turnham, le soupçon injurieux qui m'a surpris; le trouble affreux où je suis, ne l'excuse que trop... Je le vois, dit-il après un instant de silence, la perfide Sophie a pris contre moi à Cette ses mesures; elle nous sacrifie; je la perds pour jamais! Mon amour ne lui avoit inspiré que de la haine; qu'elle a bien sçû la cacher! Si elle a paru approuver mes sen-

timens, c'étoit pour mieux ſe ménager les moïens de m'échapper. Quelle adroite diſſimulation! quel art pour feindre! Mais qu'elle tremble: mon amour devenu fureur, ſçaura trouver le moment d'éteindre dans le ſang de la perfide, une flamme qu'elle n'a flattée, que pour me faire le joüet de ſa lâche trahiſon.

Turnham fit le lendemain dire au Gouverneur qu'il étoit un Capitaine de Vaiſſeau Anglois, chargé par Richard ſon Roi de conduire en Angleterre une Princeſſe, que les droits de la Guerre avoient légitimement faite ſa Priſonniere, & qu'il la réclamoit au nom de ſon Maître. Le Gouverneur qui avoit eu avec Sophie un long entretien, paſſa dans l'appartement de Turnham & de Brezé. Il parla à l'un & à l'autre ſuivant l'idée que Sophie, prépa-

rée de loin par Brezé, lui avoit donnée de leurs caractéres. Vous n'aviez pas besoin, Monsieur, dit-il à Turnham, de me faire sçavoir qui vous êtes ; j'étois instruit avant même que vous fussiez parti de Cette, de votre mérite, & de la considération qui vous est dûë. La Princesse de Chipre m'a confirmé que vous joignez à une naissance distinguée, les qualitez qui vous en rendent digne. Elle m'a rendu de vous, Monsieur, continua-t-il en s'adressant à Brezé, le même témoignage : elle se louë également de tous les deux : mais elle croiroit avoir lieu de s'en plaindre, si vous poussiez votre zéle au-delà des précautions qui dépendoient de vous pour lui faire traverser la France. Malgré toutes vos mesures, ces précautions n'ont pû assurer votre pas-

ſage par les Etats de Philippe. La prudence de Richard, trompée dans ſon paſſage en Allemagne, vous juſtifiera aſſez. Priſonnier chez l'Empereur, il ne peut recevoir dans ſon Roïaume une Princeſſe, que les Reines d'Angleterre y verroient arriver avec un juſte chagrin. La Princeſſe de Chipre, ſans être coupable à l'égard de la Reine Berengelle, ne peut que lui être un objet déſagréable. C'eſt donc à cette Reine à réclamer l'infortunée fille d'Iſaac: en ce cas, Philippe prendra le parti qu'il jugera le plus convenable: juſqu'à ce moment, je vous déclare de ſa part qu'il prend ſous ſa protection la Princeſſe de Chipre.

Turnham tranſporté de colere à un diſcours qui lui annonçoit la perte certaine de l'objet d'un amour effrené, alloit ſe trahir:

mais Brezé lui dit : Votre zéle pour notre Roi vous emporte trop loin ; il pourroit vous faire dire quelque chose qui sembleroit ne pas répondre à l'idée que la Princesse de Chipre a donnée de vous. La finesse & la prudence que renfermoit ce peu de mots, n'échapperent pas à Turnham, & lui firent faire un prompt retour sur lui-même. Alors, comme soutenu par la modération & les regards de Brezé, il retint toute sa fougue, & parla ainsi au Gouverneur :

Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que c'est blesser le droit des Gens, que de nous arrêter en traversant des Etats, dont le Souverain n'est point en guerre avec le nôtre. La Princesse de Chipre est la conquête de Richard, & Philippe ne peut avec justice la retenir : c'est un vol qu'il fait au

Roi d'Angleterre, qui un jour pourroit bien s'en ſouvenir. Philippe, répondit le Gouverneur, ne prétend pas attenter ſur votre liberté, & bien-tôt vous pourrez prendre le parti qui vous conviendra. A l'égard de la Princeſſe de Chipre, elle implore la protection de Philippe; elle eſt trop infortunée, & Philippe eſt trop généreux, pour la lui refuſer. Si, ſans obſtacle vous aviez pû la mener en Angleterre, Alienor mere de Richard, & Berengelle ſa femme, lui auroient donné la liberté, & plus encore, s'il avoit été en leur pouvoir: je crois que c'eſt rendre juſtice à ces deux grandes Reines, que de penſer ainſi d'elles. Je vous l'avouërai, je ſuis extrêmement ſurpris qu'un galand homme ſe refuſe au plaiſir ſecret qu'il doit reſſentir quand il ſe

voit enlever, ſans qu'il ait de reproches à s'en faire, une innocente victime, ou des loix, ou des préjugez, ou des fureurs de la Guerre. Je répondrois preſque, ajouta-t'il en montrant Brezé, que votre ami reprendroit avec chagrin la Princeſſe de Chipre de mes mains, pour la remettre entre celles du Roi d'Angleterre: ſa modération, & le peu de mots qu'il a dits, ſont ſes garants. Le Gouverneur, ſans donner le tems à Turnham de répondre, ſe retira. Si Brezé avoit prévenu le Gouverneur en ſa faveur, le diſcours du Gouverneur inſpira pour lui une eſtime particuliere à Brezé.

A peine Turnham ſe vit-il ſeul avec Brezé, qu'il tomba dans un excès de déſeſpoir, auquel le ſage Brezé ne pouvoit rien oppoſer. Turnham étoit ſans eſpérance; & ſon amour, irrité par les obſta-

cles, le rendoit furieux. L'adroit Brezé le força cependant à convenir, que Sophie lui donnoit par ſa diſcrétion une preuve de ſon amitié.

Il s'étoit paſſé quelques jours, lorſque le Gouverneur envoïa dire à Brezé de venir lui parler. Cette diſtinction bleſſa Turnham; il éprouva une violente inquiétude, juſqu'au moment où Brezé revint. Mais quelle fut la joie de Brezé, de trouver dans l'appartement du Gouverneur, la Princeſſe Sophie!

Le caractére & les bontez de mon libérateur, dit-elle à Brezé, demandent & juſtifient toute ma confiance; ainſi, généreux ami, je vais vous parler avec la même liberté, que ſi nous étions ſeuls; je crois même que vous ne me déſapprouverez pas: Eh! pourquoi me déſapprouveriez-vous? votre

ſenſibilité pour mes malheurs, ce que vous avez fait en Paleſtine pour me procurer la liberté, en implorant pour moi la protection de Philippe contre Richard, ce que vous allez encore entreprendre, fait aſſez connoître quelle eſt votre générosité. Votre prudence, répliqua Brezé, bien au-deſſus de votre jeuneſſe, vous guide toujours ſurement, & vous ne pouviez mieux vous acquitter de la reconnoiſſance que vous devez à votre libérateur, que par une confiance ſans réſerve. A mon égard, vous me devez bien moins que vous ne croïez; dans tout ce que j'ai fait pour vous, j'ai pratiqué uniquement ce qu'exigeoient les ſentimens de l'honnête homme; j'ai partagé vos malheurs en Paleſtine; je m'y ſuis aſſuré pour vous de la protection de Philippe; à Cette, j'ai

trompé le zéle de Turnham qui, trop ardent à ſervir ſon Roi, vouloit vous remettre entre ſes mains; je vous ai donné des conſeils qui vous ont heureuſement réuſſi: vous êtes libre: vous ne me croïez pas indigne d'une amitié qui m'eſt d'autant plus précieuſe, que, quelque eſtime en eſt le fondement: ne ſuis-je pas trop récompenſé! & pour combler ma ſatisfaction, j'ai ſenti dans un diſcours que Monſieur a tenu à Turnham, qu'il auroit agi comme moi, s'il avoit été à ma place. Vous me faites honneur, repliqua le Gouverneur, de juger ainſi de mes ſentimens: enſuite il parla à Brezé dans les termes les plus obligeans.

Brezé, pendant la converſation, connut avec plaiſir que la Princeſſe de Chipre avoit eu la diſcrétion de taire au Gouverneur

l'amour & les projets de Turnham. Parlons à présent, dit le Gouverneur à Brezé, de ce qui doit être pour Turnham, le seul motif qui m'a fait vous mander. Il tient dans ses mains toutes les pierreries de la Princesse de Chipre; il doit les lui remettre: c'est à vous à le porter à avoir le procédé qui convient à un homme tel que lui. Son caractére emporté, le peu de générosité que j'ai trouvé dans sa maniere de penser, & la dureté avec laquelle il réclame au nom de Richard, une Princesse que ce Roi opprime, me dispensent des égards que j'aurois voulu avoir pour lui. Qu'il vous rende les pierreries de la Princesse de Chipre. C'est de vos mains qu'il faut qu'elle les reçoive, & la remise de ce dépôt sera une nouvelle occasion pour vous, de la voir & de

l'entretenir avant ſon départ pour Paris. Car je ſçai le généreux projet que vous avez formé pour tirer de captivité un Prince aimable & malheureux : Plaiſe au Ciel que vous le rameniez.

Turnham attendoit Brezé avec impatience. Que vous vouloit le Gouverneur, lui dit-il? Tirez-moi promptement d'inquiétude, ou achevez de m'accabler. Il vous demande de la part de Philippe, repartit Brezé, les pierreries de la Princeſſe : je ne crois pas que vous aïez beſoin de mon conſeil, pour les rendre ; vous le devez. Turnham, ſans répondre à ce qu'il venoit d'entendre, entra dans une colere qui ne ſurprit ni ne toucha Brezé : les violences & les mouvemens de vangeance, que la fureur excitoit dans ſon ame, achevoient de le lui rendre odieux.

Après de longs & vains emportemens, Turnham dit : Oui ! je les rendrai ces pierreries : je pourrois cependant les retenir comme un bien qui eſt à mon Maître ; mais je conſens. . . . . . Vous les tenez de la Princeſſe, lui dit Brezé en l'interrompant, & non de Richard ; elles ne ſont ni à lui, ni à vous ; & vous devez.... Je dois, reprit Turnham, me livrer à tout mon reſſentiment : qu'on me rende la liberté ! c'eſt à ce prix que je rends les pierreries.

Le lendemain Brezé fit demander au Gouverneur la permiſſion de le voir : auſſi-tôt le Gouverneur l'envoïa chercher. Il fut introduit de l'appartement du Gouverneur, dans celui de la Princeſſe de Chipre.

Brezé, après un court compliment à Sophie & au Gouverneur

qui étoit auprès d'elle, remit entre leurs mains la Caſſette qui renfermoit les pierreries que Turnham lui avoit renduës. Turnham, ajouta-t'il, demande ou qu'on lui diſe pourquoi on le retient priſonnier, ou qu'on le mette en liberté. Si j'oſe dire mon avis, la liberté ne doit lui être renduë, que lorſque la Princeſſe ſera à Paris : la ſureté de ſa Perſonne exige ce délai. Je dois être traité de même, pour ne pas devenir ſuſpect à un homme inquiet & ſoupçonneux. Je penſe auſſi qu'il ſeroit de la prudence de lui laiſſer ignorer, quand il ſera libre, ſi la Princeſſe eſt encore à Bourges, ou ſi elle n'y eſt plus. Mes ordres ſont déja donnez, repliqua le Gouverneur, pour le départ de la Princeſſe. Elle ſortira cette nuit de Bourges, & ſans ſuite. Un Gentil-

homme attaché à moi depuis long-tems, & connu du Roi, la conduira à Paris, & donnera avis à Philippe de ſon arrivée : voilà les meſures que j'ai priſes, & je me ſçai gré d'avoir penſé comme vous.

La Princeſſe de Chipre qui deſire d'être abſolument ignorée à Paris, continua le Gouverneur, du moins juſqu'à votre retour de Syrie, vient de me faire écrire au Roi, pour l'inſtruire qu'elle lui demande d'être miſe dans un lieu retiré, où ſans être connuë, elle puiſſe ſe croire en ſureté contre les entrepriſes de Turnham. Les craintes qu'elle ne peut cacher à ce ſujet, & tant de précautions, décelent ce que la bonté de ſon ame lui fait diſſimuler : le Capitaine Anglois n'a pû réſiſter à tant de charmes, je le vois ; c'eſt ſon amour qu'il

vouloit ſervir, & non ſon Roi: je n'exige ni de la Princeſſe, ni de vous, de m'avoüer ce que vous voulez taire; je louë même le principe de cette diſcrétion; mais laiſſons là Turnham, revenons, mon cher Brezé, à ce qui vous regarde.

Confondu en apparence avec Turnham, vous n'aurez votre liberté que dans le même moment où la ſienne lui ſera renduë. Il m'en coûtera pour retenir priſonnier, un homme qui m'a prévenu en ſa faveur, d'une eſtime particuliere, & pour me priver du plaiſir que je trouverois à lui adoucir ſa priſon, en m'entretetenant avec lui. Mais je ne dois pas vous expoſer à devenir l'objet de la haine de Turnham; elle tireroit trop à conſéquence entre deux hommes de naiſſance & de courage. Adieu, généreux Brezé, je

je vous laiſſe avec la Princeſſe, pour prendre enſemble toutes les meſures qui concernent votre projet, & pour lui faire vos adieux; celui qui vous a conduit à la porte de cet appartement, vous remenera dans le vôtre.

Lorſque Sophie fut ſeule avec Brezé, elle ouvrit la Caſſette où étoient ſes pierreries; elle y choiſit des diamans d'un grand prix, & dit: Tenez, Brezé, diſpoſez de ce que je vous remets; ſervez-vous-en pour executer votre deſſein. Il ne ſeroit pas prudent, repliqua-t'il, que je me chargeaſſe de vos pierreries; rendez-en le Gouverneur, dépoſitaire juſqu'au moment où je ſerai libre. Arrachez, s'il ſe peut, reprit Sophie, mon pere & Theopile des barbares mains qui les retiennent dans les fers. Mais garantiſſez-

vous vous-même d'y tomber. Quel ſurcroît de douleur ne ſeroit-ce pas pour l'infortunée Sophie, ſi votre zéle vous précipitoit dans des malheurs auſquels je ne pourrois remedier! Où trouverois-je jamais un autre Brezé, pour aller délivrer Theopile, mon pere & vous? Que votre prudence ne vous abandonne point: j'exige de votre amitié de me promettre que vous renoncerez à votre entrepriſe, ſi vous la voïez trop périlleuſe. Mon cœur ſaiſi de crainte dans ce moment, & rempli de la plus tendre reconnoiſſance, ne peut vous exprimer tout ce que je ſens. Vous pouſſez trop loin, Princeſſe, les mouvemens de cette reconnoiſſance, reprit Brezé. Elle vous devient d'un trop grand poids. Je vais vous en ſoulager; je vais me procurer une conſolation que je ne puis

me refuser dans ce triste moment, où peut-être je vous dis un éternel adieu. Je vais en même tems vous donner, si je péris en Syrie, une raison de vous en moins affliger : Pensez alors que vous ne me deviez rien ; que c'étoit mon interêt seul qui m'avoit fait entreprendre ce voïage, pour mériter toute votre estime & quelque pitié ; que sans l'amour que vous m'avez inspiré, je n'aurois peut-être jamais formé un si généreux dessein. Mais aussi, Princesse, si le sort ne trahit pas mon espérance, si je suis assez heureux pour vous ramener l'objet de votre tendresse, croïez que vous ne découvrirez jamais aucunes traces d'une passion, qui cependant ne s'éteindra qu'avec ma vie. Eh ! pourquoi s'éteindroit-elle ? Elle fut & sera toujours pure & désintéressée. Oui ! Princesse, vous

l'auriez éternellement ignorée, si l'état où je suis, & celui où je vous laisse, n'en rendoit innocent l'aveu que j'ose vous en faire. Cet aveu que vous me faites, repartit Sophie, me surprend & ne m'irrite pas : il est accompagné de mouvemens si nobles, qu'il ne diminuë en rien ni mon estime pour vous, ni ma reconnoissance, ni mon amitié. Quel effort de vertu ! Quoi ! vous allez vous exposer à mille périls pour délivrer Theopile, & pour le rendre à Sophie ! Non, Brezé, vous vous abusez vous-même ! Vous prenez pour amour, ce qui n'est que magnanimité. Croïez, généreux ami, que Theopile même ne pourroit me consoler de votre perte. Sa tendresse pour moi, la mienne pour lui, quelques vives qu'elles puissent être, ne m'empêcheront jamais de penser chaque

inſtant de ma vie, qu'il eſt un Brezé à qui je dois tout. Ah! Princeſſe, s'écria Brezé, je ſuis trop heureux! Vous ſçavez que je vous adore, vous l'avez appris ſans colere, & vous me promettez de vous ſouvenir toujours de moi avec bonté! Puiſſe le Ciel conduire mon entrepriſe, & me la faire achever heureuſement! Puiſſe enfin Brezé vous ramener un Prince, qu'il verra ſans regret, poſſeſſeur de la Princeſſe la plus accomplie qui fut jamais. Sophie dans cet inſtant ne put retenir ſes larmes; elle prit les mains de Brezé dans les ſiennes, les ſerra tendrement, & lui dit: Adieu, Brezé! Theopile, vous & mon pere, allez partager toutes mes craintes & tous mes vœux. Brezé, les larmes aux yeux, ſans répondre à Sophie, s'inclina reſpectueuſement, & ſortit.

Cette même nuit, la Princesse de Chipre partit de Bourges, accompagnée du Gentilhomme qui devoit la suivre à Paris. Elle étoit à peine arrivée, que son Conducteur alla rendre à Philippe, le Pacquet dont il étoit chargé par le Gouverneur. Le Roi lui donna ses instructions, pour introduire la Princesse dans son Cabinet, sans être vûë de personne. Philippe la reçut avec une bonté qui la charma; & la dignité qui accompagna les témoignages de la reconnoissance de Sophie, fit connoître à Philippe qu'elle méritoit son estime & sa protection. Elle lui raconta naïvement l'amour & les projets de Turnham; comment elle avoit échappé à ce nouveau Tyran, dont elle peignit le caractére en peu de mots. Elle lui parla ensuite de Brezé. Elle vanta sa générosité, les obli-

gations qu'elle avoit à ſon zéle & à ſa prudence, & lui apprit ce qu'il alloit entreprendre pour achever ſon bonheur. Dans cet endroit de ſa narration, ſes yeux s'animerent; l'idée de Theopile délivré, & l'eſpérance de le revoir, rappellerent ſur ſon viſage toute ſa vivacité & toutes ſes graces. Philippe ſurpris de ſa beauté & de l'air majeſtueux répandu dans toute ſa perſonne, ne put ſe refuſer à un mouvement d'admiration. Vous voulez, Princeſſe, lui dit-il, reſter dans mes Etats ſans y être connuë, & vos craintes demandent que vous ſoïiez dans un lieu ſûr : voulez-vous pour votre retraite une Abbaïe où je vais ſouvent, & où j'aurai une occaſion naturelle de vous entretenir quelquefois? Dans les triſtes circonſtances où je me trouve, mon bonheur, répondit

Sophie, paſſe mon attente : ce que me fait eſperer Votre Majeſté, ſuffit pour me rendre cher le ſéjour de cette Abbaïe.

La Comteſſe de Rethel, à qui Philippe confia l'arrivée de la Princeſſe de Chipre, la conduiſit le lendemain à l'Abbaïe de Montmartre. Madame de Rethel, touchée du ſort de cette illuſtre infortunée, lui promit de la voir ſouvent.

Le Gentilhomme du Gouverneur reprit auſſi la route de Bourges. Au moment même qu'il y arriva, le Gouverneur envoïa chercher Brezé: il lui rendit une Lettre de Sophie, remplie de la plus tendre amitié ; il l'inſtruiſit de la maniere dont Philippe l'avoit reçûë, & du lieu qu'elle avoit choiſi pour ſon ſéjour; il lui remit enſuite les pierreries que Sophie lui avoit laiſſées en garde, & le combla

des marques les plus diſtinguées de ſon eſtime & de ſon amitié. Vous direz à Turnham, ajouta-t'il, que je vous ai mandé pour vous annoncer votre liberté & la ſienne : je ne veux point le voir ; je ne ſuis jamais à mon aiſe avec les perſonnes, dont la conduite ou les actions m'ont inſpiré du mépris.

Turnham qui regardoit ſa priſon comme une injuſtice, apprit ſans étonnement qu'il alloît être libre. Mais ſon chagrin fut extrême d'ignorer ſi Sophie étoit encore au Gouvernement, ou ſi Philippe avoit donné ſes ordres pour l'amener à Paris;car il ne balança pas à croire qu'elle étoit dans l'un de ces deux endroits.

Brezé, laſſé de feindre, fatigué du commerce d'un homme qu'il ne pouvoit eſtimer, & preſſé d'executer ce qu'il avoit pro-

mis à la Princeſſe de Chipre, dit à Turnham deux jours après: Dans l'état où ſont les choſes, mes ſoins vous ſeroient inutiles; je ne puis même vous aider de mes conſeils: l'incertitude où vous êtes ſur le parti que vous devez prendre, & le peu d'agrément que je dois attendre dans une Ville où la prévention eſt contre nous, me déterminent à vous quitter. Je vais me retirer en Anjou juſqu'à ce que le ſort de Richard ſoit décidé. Voulez-vous me croire? Etouffez une flamme qui ne pourroit plus que vous être funeſte, & retournez en Angleterre. Nous ſommes tous deux criminels; cependant nous pouvons tous deux paroître innocens aux yeux de notre Maître. Sophie nous a été enlevée malgré nous. Turnham, ſans répondre à Brezé, s'oppoſa ſeulement au

deſſein où il étoit d'aller en Anjou. Mais voïant qu'il ne pouvoit le faire changer de réſolution, il l'aſſura mille fois de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. Brezé ſatisfait d'être débaraſſé de Turnham, partit de Bourges, & s'approcha des Côtes maritimes, pour chercher une occaſion favorable de paſſer dans le Levant.

Turnham, par ſes libéralitez, parvint à gagner un Domeſtique du Gouverneur. Il apprit de lui que la Princeſſe de Chipre n'étoit plus à Bourges. Sur le champ il prit la route de Paris, où l'on va le laiſſer occupé à chercher Sophie, pour retourner au Château de Saint-Oüen.

Le peu d'eſpérance de tirer avantage du crédit de Mademoiſelle de Mery, par ſon caractére déſintéreſſé, & par l'éloignement qu'elle marquoit pour toute ma-

nœuvre de Cour, l'avoit presque fait oublier à Saint-Oüen : elle y passoit des jours heureux & tranquilles: sa passion pour le Roi, qui avoit encore pris de nouvelles forces par les attentions soutenuës de ce Prince, & par le tendre gage qu'il avoit de la sienne, lui suffisoit. (*a*) Le séjour de Saint-Oüen remplissoit tous ses desirs, & elle ne craignoit rien tant, que de revenir à la Cour. Il ne lui falloit pas un grand effort de raison pour surmonter cette crainte ; mais elle touchoit au moment où cette raison devoit attaquer & combattre les plus sensibles mouvemens de son cœur.

Au commencement du Prin-

(*a*) Mademoiselle de Mery eut un Fils de Philippe, nommé Pierre Charlot. Il fut Trésorier de l'Eglise de Tours, & ensuite Evêque de Noyon. Voyez Mezeray à la fin de la Vie de Philippe-Auguste.

tems, le Prince Loüis eut une maladie ſi dangereuſe, que l'on appréhenda pour ſes jours; il lui reſta même une ſanté ſi languiſſante, qu'on n'oſoit preſque ſe flatter de l'eſpérance de l'élever. Les Pariſiens alloient en foule à Saint-Oüen pour voir un Prince, l'objet de leurs vœux & de leurs craintes. Un jour de Fête, que Mademoiſelle de Mery paſſoit d'un appartement dans un autre à travers un Peuple qui lui laiſſoit à peine le chemin libre, elle entendit : *La voilà la Gouvernante du Prince. C'eſt elle qui eſt la cauſe que le Roi ne ſe remarie pas. Sans elle, nous lui verrions des enfans qui nous conſoleroient de la perte de celui-ci, s'il vient à mourir.* Ce diſcours toucha ſenſiblement Eugenie, & jetta dans ſon cœur une triſteſſe qu'elle dévoroit en préſence du Roi, mais

dont rien ne pouvoit la diſtraire. Peu de jours après ce que je viens de dire, la Reine eut avec elle une converſation qui acheva de la déterminer à executer ce qu'elle avoit déja projetté.

Je vous aime toujours, lui dit la Reine, vous n'en doutez pas. Mais je crois devoir vous dire que mon eſtime pour vous n'eſt point diminuée. La ſageſſe & le deſintéreſſement de votre conduite, depuis que vous êtes Gouvernante du Prince Loüis, méritent que je vous donne cette aſſurance. Oui! Eugenie, je vous aime & je vous eſtime : cependant je puis vous eſtimer encore davantage, & vous pouvez en même tems vous attirer l'amitié & la conſidération de tous les Sujets de mon Fils. Vous ſçavez ce que leur amour pour lui & l'intérêt de l'Etat demandent. Le

Prince Loüis vous donne occasion de voir le Roi presque tous les jours ; je ne vous indiquerai pas les routes qu'il faut prendre pour le déterminer à faire choix d'une Princesse digne de donner le jour à des Fils, qui puissent consoler la France de la perte du Prince Loüis, s'il nous étoit enlevé : votre prudence vous en fournira les moïens ; & c'est à votre raison à vous donner assez d'empire sur vous-même, pour les faire réussir. Il faut enfin, ma chere Eugenie, aimer assez tendrement le Roi, pour le porter à accorder à ses Sujets, à l'intérêt de l'Etat, & par conséquent à sa gloire, ce qu'il ne peut sans blâme, leur refuser plus longtems.

Le discours de Votre Majesté, repartit Mademoiselle de Mery, m'instruit en même tems de ses

bontez pour moi, & de mon devoir. Mon respect pour vous, Madame, m'ordonne d'entendre tout ce que ce discours renferme, & d'y répondre sans aucun détour: dans peu, on n'aura plus à m'accuser de faire oublier au Roi ses devoirs. Croïez, Madame, que ses intérêts, qui ne doivent jamais se séparer de ceux de l'Etat, peuvent dans mon cœur prévaloir sur tout autre sentiment. Oui! Madame, j'adore le Roi, & je me flatte d'en être estimée: ma tendre confiance en vos bontez (pardonnez-moi ce terme) m'arrache cet aveu. Il est sans mérite, cet aveu, je le sçai: Les Rois ne sçauroient aimer avec mystére; il me coûte cependant! La pudeur naturelle à mon sexe, & la vertu que vous m'avez inspirée, me font sans cesse des reproches que l'éclat du Trône augmente encore.

Je n'avois pas beſoin d'être excitée par Votre Majeſté, pour penſer au parti que je dois prendre ; l'amour même m'avoit déja montré mon devoir. Mais, Madame, j'ai beſoin de votre ſecours pour executer mon projet.

Il faut commencer par obtenir du Roi, continua Eugenie, de faire revenir le Prince Loüis à Paris. Il y conſentira aiſément : ce Prince va bien-tôt entrer dans ſa ſeptiéme année ; il eſt tems de le mettre entre les mains d'un Gouverneur : il faut adroitement y faire ſonger le Roi ; il faut lui faire ſentir qu'il eſt tems de s'occuper de l'éducation d'un Prince, dont la vivacité annonce un eſprit qui ne demande qu'à être cultivé. Alors débaraſſée des ſoins que ma place exige de moi, ma conduite avec le Roi ſera connoître le deſir ſincere que j'ai

de le voir faire le bonheur d'une Princesse digne de lui.

La Reine touchée de la franchise d'Eugenie, se confirma encore dans l'opinion qu'elle avoit toujours euë de son caractére; aussi l'assura-t'elle de la maniere la plus vive & la plus tendre, qu'elle lui seroit toujours chere.

Mademoiselle de Mery après cet entretien, resta comme ensevelie dans des réfléxions, qui partant de deux principes opposez, se croisoient & se combattoient sans cesse. Son cœur, effraïé du projet que sa raison formoit, n'osoit parler, & ne pouvoit se taire: il gémissoit, mais sans être écouté. Le bien de l'Etat, la satisfaction des Citoïens qui demandoient hautement une Reine, le desir de leur faire connoître qu'elle méritoit leur estime, prêterent des forces à Eugenie: elle

vit ce qu'elle devoit faire pour paroître toujours aux yeux de Philippe, digne de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée ; avantage, qui lui parut trop précieux, pour n'en être pas occupée. Flattée de cette idée, elle s'y livra toute entiere, & prit avec quelque tranquillité sa résolution.

Peu de jours après, Philippe demanda à Eugenie, si elle approuveroit le retour du Prince Loüis à Paris. L'amour du Peuple pour lui, continua-t'il, son empressement de le revoir, & les desirs de la Reine, semblent exiger de moi cette complaisance. Ajoutez, Sire, repliqua Eugenie, que vous devez à l'attachement extrême de tous vos Sujets pour vous, & pour un Prince qui ne leur est cher, que parce qu'il est votre Fils ; une reconnoissance qui vous engage à ne jamais leur

refuſer ce qui dépend de vous de leur accorder. Eugenie, reprit le Roi, vous ne tenez pas ce propos ſans quelque fondement. Mes Sujets murmurent-ils contre la maniere dont je les gouverne ? Trouvent-ils ma domination dure ? Leur donnerois-je occaſion de penſer qu'ils pourroient obéïr à un Roi plus équitable & plus digne de leur commander ? N'en ſerois-je pas aimé, quand je ne m'applique qu'à mériter leur tendreſſe & leur eſtime ? Parlez, Eugenie ? Ne me cachez point des véritez que le Courtiſan timide & intéreſſé n'oſe me faire voir, & dont il importe qu'un Roi ſoit inſtruit: mon attachement pour vous peut vous faire tout oſer; & le vôtre pour moi, vous l'ordonne. Eh bien ! Sire, repartit Eugenie ! vous allez entendre vos Sujets & l'Euro-

pe entiere vous parler par ma bouche. Je vais me porter à moi-même un coup mortel; mais je le dois: je dois m'oublier; je dois m'immoler quand il s'agit de la ſatiſfaction de vos Peuples, & ſur tout de votre gloire. Je la flétris cette gloire, ſi éclatante & ſi pure avant que par ma tendreſſe j'euſſe ſéduit votre cœur! On blâme votre foibleſſe pour moi; on vous la reproche: on dit qu'elle vous diſtrait de l'affection que vous devez à vos Sujets; on lui attribuë l'indifférence que vous témoignez pour leur accorder ce qu'ils vous demandent, toujours avec tendreſſe, mais quelquefois avec une ſorte de murmure: leurs ſouhaits, non plus que leurs plaintes, ne peuvent aller juſqu'à vous: ils tremblent devant votre Trône, & n'oſent vous y faire entendre leur voix timide: les Grands

l'étouffent par politique, & le Peuple par refpect : mais ils vous accufent tous également d'oublier ce que vous devez à la tranquillité de l'Etat. C'eft une Reine qu'ils veulent : ce font des Princes qu'ils vous demandent. Ah ! Sire, ne refufez plus à leur amour, ce qu'il exige de vous ! Plus vous leur êtes cher, plus vous devez les écouter. Serois-je affez malheureufe pour être un obftacle au repos & au bien public ? Mériterois-je en effet les reproches outrageans que je me fuis entendu faire à moi-même ? Les cris du Peuple contre un objet qu'il croit cher à fon Roi, prouvent fon mécontentement ; & qu'il eft trifte de régner fur des mécontens !

Quoi ! continua Eugenie, voïant que le Roi la regardoit fixement, & jugeant du trouble de fon ame par celui qu'elle reffentoit, quoi !

ſe pourroit-il que je fuſſe un obſtacle à l'accompliſſement des vœux de tous vos Sujets! Non! cela ne peut être : une pareille foibleſſe ſeroit indigne du plus ſage de tous les Rois.

Philippe ſurpris & touché du diſcours d'Eugenie, l'avoit écoutée ſans l'interrompre ; mais ſes dernieres paroles exciterent ſa curioſité : il voulut qu'elle s'expliquât. Alors elle lui raconta naïvement, la mortification ſenſible que lui avoient cauſée les diſcours du Peuple à Saint-Oüen. Philippe ſentit par cette hardieſſe, l'impatience extrême de ſes Sujets pour une nouvelle Reine.

La ſanté du Prince Loüis, reprit Eugenie, peut s'affermir; mais auſſi ſa délicateſſe peut le faire ſuccomber. Prévenez, Sire, la douleur dont tout votre Roïaume ſeroit accablé, s'il n'avoit pas

un autre vous-même pour le consoler. Tout ce que vous venez de me dire, répondit Philippe, augmenteroit mon estime pour vous, si je pouvois vous estimer plus que je fais. Etoit-ce à vous, chere Eugenie, à me faire connoître la nécessité de satisfaire mes Sujets aux dépens de mon cœur, & sans doute aux dépens du vôtre? Je ne vous promets rien. Mais vous, Eugenie! promettez-moi, que quoi qu'exige ma politique, votre tendresse sera toujours la même. Eugenie étoit trop prudente pour répondre au Roi d'une maniere qui pût lui faire soupçonner la conduite qu'elle étoit résoluë de tenir.

Le lendemain Mademoiselle de Mery sortit de Saint-Oüen avec le Prince Loüis. A son entrée dans Paris, la joie publique instruisit Philippe de l'amour que les

les François ont naturellement dans le cœur pour le Sang de leurs Rois.

Le premier ſoin de Mademoiſelle de Mery, en arrivant à la Cour, fut d'inſtruire la Reine de ſa converſation avec le Roi. Adelaïde, toujours pleine de nobles ſentimens, fut charmée d'un procedé qui lui marquoit la fermeté d'ame d'une fille qu'elle avoit élevée : elle penſa dans ce moment, qu'Eugenie lui étoit redevable d'un caractére qui s'étoit formé ſur le ſien. Adelaïde ne ménagea ni les termes, ni les careſſes pour témoigner à Eugenie ſa ſatisfaction.

Philippe, qui vouloit profiter de la priſon de Richard pour réunir à la Couronne les Provinces que l'Anglois poſſédoit en France, méditoit d'achever la Conquête de la Normandie. Dans

ce deſſein, il fit pendant l'Hiver ſes préparatifs. Il devoit partir au commencement d'Avril. La Reine & l'Archevêque de Reims ſon frere, preſſoient Philippe de nommer un Gouverneur au Prince Loüis, avant que de ſe mettre en Campagne. Philippe parut ſe rendre à leur ſollicitation, tandis qu'il ne faiſoit que ſuivre les conſeils d'Eugenie. La Reine ſentit ſans jalouſie & ſans inquiétude, le pouvoir de cette fille ſur l'eſprit du Roi.

Le juſte diſcernement de Philippe, lui fit ſans heſiter, jetter les yeux ſur Adam Vicomte de Melun. Son caractére liant, ſa modération, ſa fermeté, la douceur de ſon eſprit, la candeur & l'élevation de ſon ame; tous ces avantages procurerent au Roi celui de connoître, par les applaudiſſemens de la Ville & de la

Cour, combien on approuvoit un choix ſi judicieux. Toute la France l'avoit nommé avant lui.

L'amitié & la liaiſon qu'un ſemblable caractére, & qu'une eſtime réciproque avoient formées entre Adam Vicomte de Melun, & Robert Clement, Maréchal du Mez, avoient mis le Vicomte à portée d'être le témoin des principes de vertus & d'équité dont ce ſage Gouverneur avoit nourri la jeuneſſe de Philippe. Le Vicomte ſe ſouvenoit toujours de la maniere douce & adroite avec laquelle le Maréchal inſinuoit à ſon Eleve, ce qu'il vouloit lui imprimer dans le cœur : il avoit toujours préſens ſes diſcours & ſes leçons de bonté, de juſtice, d'humanité & de clémence qui avoient fait de Philippe, un Prince ſage & modéré, malgré ſa véhémence naturelle ;

un Prince équitable, éclairé & toujours prudent.

Le Vicomte dit au Roi en recevant de ſes mains ſon Fils unique : Le Maréchal du Mez qui a eu l'avantage de cultiver votre enfance, vit encore aujourd'hui dans mon cœur & dans mon eſprit : je crois le voir auprès de Votre Majeſté ; je crois entendre ſes préceptes, que la Sageſſe même lui dictoit ; une juſte admiration les a gravez dans ma mémoire : mon reſpect pour une vertu ſi rare, & mon ardeur à l'imiter, me prêteront des forces pour marcher ſur ſes traces. Ainſi, Sire, aidé de ſes conſeils, aidé de ſes avis, ſoutenu par un tel guide, j'eſpere donner au Prince que vous confiez à mes ſoins, des principes de conduite qui juſtifieront & votre choix, & l'amitié dont m'honoroit le Ma-

réchal du Mez. (a)

Ce discours du Vicomte toucha Philippe, & ne l'étonna pas. Il attendoit tout d'un homme, que ses lumieres & sa droiture rendoient si propre à élever un Prince destiné à régner. Vous me charmez, Vicomte, repliqua le Roi, en me remettant sous les yeux tout ce que je dois au Maréchal du Mez; je vais lui devoir encore: c'est lui qui élevera mon Fils; c'est lui qui vous le confie. J'ai de commun avec le Maréchal, reprit le Vicomte, (du moins je le pense) l'avantage d'avoir entre les mains un Prince dans qui je n'aurai qu'à déveloper de favorables dispositions, & d'éminentes qualitez; mais j'ai au-dessus de lui des circons-

(a) Lisez ce que dit le Vicomte de Melun à l'Empereur Frederic dans le second Tome, page 66.

tances ſi heureuſes pour ſeconder mes ſoins, que, ſi je ne réuſſiſſois pas, je me verrois en butte aux reproches de toute la Nation : le Maréchal n'avoit à donner à Votre Majeſté que des modéles ou étrangers, ou placez dans un tel éloignement, qu'il falloit un génie auſſi perçant que le vôtre, Sire, pour en être frappé. Mais, moi, j'ai un modéle toujours préſent à propoſer au Prince Loüis ; & ce modéle raſſemble en lui ſeul, toutes les plus ſublimes vertus : je puis à tous les inſtans le préſenter aux yeux de mon Eleve, lui donner pour exemple vos démarches, vos actions, vos entrepriſes, toujours heureuſes, parce qu'elles ſont toujours juſtes : quels motifs d'émulation pour lui ! c'eſt le Pere enfin que j'aurai à montrer ſans ceſſe au Fils. A ce premier avantage s'en joint un ſe-

cond plus important encore ; & j'avouë que, ſans ce nouveau moïen, une juſte crainte abattroit mon courage ; je ſerai guidé par vos conſeils. Ah ! Sire, je mourrois de douleur & de honte, ſi avec tant de ſecours, l'Héritier du premier Trône du monde ne ſe rendoit pas digne du Monarque qui l'occupe aujourd'hui ! j'en ſerois ſeul répréhenſible ! tout concourt au ſuccès de mes ſoins.

Dès que le Vicomte fut auprès du jeune Prince, il ſe dit qu'il devoit d'abord donner toute ſon attention à étudier ſon auguſte Elevé. Dans ce deſſein, il lui laiſſa pendant quelques jours une entiere liberté : il ne lui donna aucune inſtruction ; il reſta ſimple ſpectareur de ſes amuſemens & de ſes petits jeux ; il obſerva ceux auſquels il paroiſſoit ſe livrer avec le plus de plaiſir, pour

découvrir à quoi ſe porteroit plus aiſément ſon eſprit. C'eſt dans ces momens de diſſipation, que pour démêler ſi le caractére du Prince Loüis ſeroit doux ou véhément, ſi ſon imagination ſeroit prompte ou lente, s'il ſeroit actif ou négligent, le Vicomte ſuivit tous ſes mouvemens & toutes ſes actions; il l'examina, il l'écouta ſans paroître ni l'écouter, ni s'appercevoir de ce qu'il faiſoit, affectant même de lui laiſſer oublier qu'il fût préſent; il pouvoit par-là le ſurprendre dans ces inſtans d'humeur, de vivacité, & quelquefois de dépit, qui indiquent quelles routes on doit ſuivre pour conduire un enfant ſans le rebuter. C'eſt ainſi que le Vicomte raſſembloit ſous un point de vûë, le commencement, le milieu, la fin de l'éducation de ſon Prince, & qu'il ſe déter-

minoit au choix des objets qu'on devoit lui présenter successivement, & des couleurs avec lesquelles il falloit les lui peindre.

A mesure que le Vicomte étudioit le Prince Loüis, il sentoit une secrette joie : tout lui annonçoit dans ce Prince, de la douceur, de la bonté, une conception prompte, & de l'ardeur pour l'instruction. Il voïoit avec plaisir, son peu d'empressement pour les amusemens de son âge, & sa promptitude à les quitter avec gaïeté. Son attention à comprendre ce qu'on lui proposoit à titre de divertissement, & son espece d'obstination à réussir dans les plus petites choses, faisoient espérer au Vicomte que l'application & l'étude seroient de son goût, quand on l'y meneroit par une insensible gradation. Ces heureux préjugez flatterent infi-

niment le Vicomte, & lui firent tout attendre de ſon jeune Prince.

L'examen du Vicomte le mit en état de conférer avec le Roi ſur la maniere dont il croïoit devoir ſe conduire dans les premiers tems de l'éducation du Prince Loüis. Il penſoit, ainſi que le Maréchal du Mez avoit penſé ſur Philippe, qu'il étoit reſponſable à l'Etat & à la Poſtérité de ce que ſeroit un jour un Prince, deſtiné à devenir par ſes ſoins, l'objet de la tendreſſe & la ſource de la gloire de ſes Sujets.

Adam de Melun rendit compte au Roi des obſervations qu'il avoit faites, & des favorables conjectures qu'il en tiroit. Plus le Prince Loüis, dit-il au Roi, me paroît heureuſement né, moins je dois perdre de vûë en lui la

nature : je dois toujours marcher d'intelligence avec elle ; je dois la ſuivre par les chemins qu'elle nous ouvre, & du pas qu'elle veut aller. Quand la nature a donné beaucoup, il ne faut que la ſeconder en ſe livrant à elle avec confiance. Ce ſeroit ſi elle avoit donné peu, qu'il faudroit preſque la violenter pour ſuppléer à ce qu'elle auroit refuſé. Permettez donc, Sire, que je ſoumette à votre prudence l'examen d'un projet de conduite que j'ai conçû. Mon eſtime pour vous, Vicomte, répondit Philippe, m'aſſure que j'approuverai ce que vous allez me dire, & que je me confirmerai dans l'opinion que j'ai de votre expérience & de votre ſageſſe. Parlez.

Je voudrois être ſix mois, reprit le Vicomte, ſans livrer le Prince Loüis à aucun genre d'étude : ce

tems, qui ſembleroit perdu, je l'emploïerois utilement ; je me ferois aimer ! L'amitié, en prévenant la crainte qu'inſpire le ſeul aſpect d'un Gouverneur, m'attireroit ſa confiance: de cette confiance naîtroit de la complaiſance pour tout ce que j'exigerois; aucune contrainte avec moi. Alors je ſerois écouté & obéï ſans répugnance. Mais, Sire, ce n'eſt pas aſſez que le Prince Loüis m'aime, il faut qu'il aime auſſi tous ceux qui doivent concourir à ſon éducation : il faut les approcher de lui avec adreſſe : il faut que ſes Maîtres le voïent tous les jours & à tous les inſtans. A la faveur de leur oiſiveté auprès du Prince, & de la part qu'ils prendront à ſes amuſemens, ils doivent gagner ſa bienveillance, & le conduire au travail ſans qu'il s'en apperçoive. En paroiſſant ſe prêter

à ſes petits jeux, on l'en diſtraira pour fixer ſon eſprit & ſon imagination ſur des objets ſérieux qu'on tirera de ſes jeux mêmes. J'aurai avec lui des entretiens qui jetteront doucement dans ſon cœur les ſemences de toutes les vertus que le Maréchal du Mez a ſi bien imprimées dans celui de Votre Majeſté ; je le mettrai ſouvent dans le cas de me faire des queſtions, auſquelles je répondrai toujours vrai. Il ne faut jamais en impoſer à un enfant : l'illuſion & l'erreur ſont dangereuſes ; elles confondent dans ſon eſprit le menſonge & la vérité. Elles le laiſſent trop long-tems dans le cahos de l'enfance ; il faut au contraire lui préſenter toujours les objets tels qu'ils ſont ; il faut l'accoutumer à penſer ſur des choſes réelles ; aider à ſes idées, pour leur donner de l'or-

dre & de la netteté ; enfin je penſe qu'on doit traiter un enfant comme un homme.

Le Roi, qui avoit prêté une extrême attention au diſcours du Vicomte, lui dit : C'eſt aſſez, Vicomte : je ſaiſis votre projet ; je le vois tout entier, & je l'admire. Je vous laiſſe le maître de l'éducation de mon Fils. Rendez-le-moi digne de vous ; je ſerai au comble de mes vœux.

Le Vicomte ne ſongea plus qu'à gagner l'amitié du Prince Loüis ; on peut bien juger qu'il y parvint. Auſſi ſes ſoins furent récompenſez par la ſatisfaction d'avoir formé un Prince, dont l'Hiſtoire célebre la ſageſſe, la candeur, la piété & le courage ; mais que le Ciel retira du monde à trente-neuf ans, après trois années d'un Régne ſi juſte & ſi doux, que ſa mort mit un deüil

universel dans le cœur de tous les François.

A la joie qu'avoit ressenti la Reine, de voir le jeune Prince entre les mains d'un Gouverneur, & d'un Gouverneur tel que le Vicomte de Melun, en succéda une autte qu'on auroit peine à exprimer. L'Archevêque de Reims lui apprit que le Roi venoit de déliberer dans son Conseil, sur l'alliance qu'il vouloit contracter. La Princesse Isemberge, fille de Valdemar le Grand, Roi de Dannemarck, & sœur du fameux Canut, qui étoit alors sur le Trône, avoit réuni en sa faveur tous les suffrages. Sa vertu & sa beauté connuës de toute l'Europe, justifioient ce choix.

Le Roi, en apprenant cette nouvelle à sa Mere, la pria de reprendre auprès d'elle Mademoiselle de Mery. Eugenie, dit Phi-

lippe à la Reine, eſt digne de toute votre eſtime par ſon eſprit, ſa raiſon, ſa prudence, & ſur tout par l'élévation de ſon ame; elle eſt enfin digne d'être l'amie de ma Mere. Si votre ſageſſe, ajouta-t'il, & votre expérience ne vous mettoient pas toujours en état de prendre de vous-même les réſolutions convenables dans des circonſtances délicates, les lumieres d'Eugenie ne vous ſeroient pas inutiles. La Reine aſſura ſon Fils, qu'Eugenie lui étoit & lui ſeroit toujours chere. Cette Princeſſe ſe ſouvenoit de ce que lui avoit dit Eugenie, & elle ne doutoit pas de la conduite qu'elle alloit tenir auprès d'elle.

L'Evêque de Noyon & le Comte de Rethel, furent nommez Ambaſſadeurs pour aller faire la demande de la Princeſſe de Dannemarck. Cette nouvelle cauſa

une joie que les Grands & le Peuple partagerent également. Les deux Ambaſſadeurs partirent avec un Cortege propre à bien faire connoître aux Danois la ſplendeur de la France, & l'honneur que Philippe faiſoit à leur Roi. Deux jours après le départ des Ambaſſadeurs, le Roi partit pour la Normandie, & la Reine reprit avec un plaiſir extrême Mademoiſelle de Mery auprès d'elle.

Dans ces circonſtances, toute la Cour avoit les yeux attachez ſur Mademoiſelle de Mery. Sa modeſtie & ſa diſcrétion ne lui avoient pas permis d'emploïer ſa faveur à ſe faire des Créatures. Mais ſon caractére, que les envieux même étoient forcez de reſpecter, la garantiſſoit d'avoir des ennemis : ſa fermeté, une contenance décente & toujours égale, laiſſoient aux curieux qui

la vouloient pénétrer, peu d'avantage ſur elle; & les bontez redoublées d'Adelaïde, ne permettoient pas de penſer qu'on dût à l'inconſtance du Roi, le bonheur prochain d'avoir une Reine.

Pendant que Philippe enlevoit des Villes à Richard, le Roi de Dannemarck, pour marquer aux Miniſtres de France combien il étoit flatté de l'Alliance qu'il alloit contracter, leur fit des honneurs preſque ſemblables à ceux qu'il auroit pû rendre à Philippe même; il donna des Fêtes, dont le Nord n'avoit point encore vû d'exemples.

La Princeſſe de Dannemarck, avec un Cortege digne du nouveau titre de Reine de France, ſe mit en chemin. Philippe à cette nouvelle, quitta la Normandie, & revint dans ſa Capitale.

Son empreſſement à aller chez la Reine ſa mere, au moment de ſon arrivée, fut remarqué des Courtiſans : il y vit Eugenie, dont le cœur toujours le même, ſe trouvoit dans une violente ſituation : mais s'étant impoſé des loix, qu'elle ne vouloit pas enfreindre, & maitreſſe de ſon extérieur, elle reçut avec un air libre & ouvert, le compliment que Philippe lui fit en préſence de la Reine ; & un moment après, elle ſortit. Son trouble, & le déſordre de ſon ame, demandoient de la ſolitude. De plus, elle s'étoit promis d'éviter la préſence du Roi, autant qu'elle le pourroit avec bienſéance : Quel terrible engagement avec ſoi-même ! quel ouvrage pour ſa raiſon ! quel ſupplice pour un cœur auſſi tendre que le ſien ! Eugenie s'étoit ſéverement condamnée à

être la victime de la ſatisfaction publique, de ſon devoir, & du bonheur d'une Princeſſe qui méritoit le cœur de Philippe; elle ne vouloit pas lui donner le moindre ombrage.

Pendant pluſieurs jours Eugenie évita le Roi avec tant de ſoin, qu'il ne put trouver un moment pour l'entretenir: à peine même avoit-il le tems de l'appercevoir, qu'elle diſparoiſſoit à ſes yeux. Cette ſage conduite apprit à Philippe celle qu'il devoit tenir avec Eugenie. Il chercha cependant l'occaſion de lui parler: Vous n'avez rien à faire, lui dit-il, pour ajouter à mon eſtime; elle eſt telle, Eugenie, que jamais elle ne pourra augmenter. Mais ne pourrois-je pas me plaindre que la vôtre pour moi n'eſt pas telle que je la mérite? Le conſeil que vous m'avez donné, m'a

montré que vous étiez capable d'un effort qui me servira d'exemple ; & ma déference pour ce conseil a dû vous assurer, que je sçaurai comme vous, commander à mon cœur. Estimez-moi donc assez, chere Eugenie, estimez-vous assez vous-même, pour penser que je respecte & respecterai toujours l'ouvrage de votre raison ; cessez de m'éviter ! Cette affectation pourroit faire croire que je ne vous vois plus avec plaisir, & je ne veux pas qu'on puisse douter de mes sentimens pour vous. Je n'ai rien à repliquer à Votre Majesté, répondit Eugenie ; ce qu'elle vient de me dire, est digne d'elle, & me comble de joie : mais, Sire, ajouta-t'elle, désapprouverez-vous que j'aille quelquefois à l'Abbaïe de Montmartre ? Non, répondit Philippe, si ce n'est pas pour me

fuir. Vous fuir ! reprit-elle : Ah ! Sire, rendez-moi plus de juſtice : ce que Votre Majeſté vient de me dire, ne me laiſſe plus rien ni à craindre, ni à deſirer.

Le Roi & toute la Cour ſe préparoient pour le voïage d'Arras, où Philippe devoit recevoir la Princeſſe de Dannemarck. Il nomma la Comteſſe de Rethel pour aller au-devant d'elle juſques ſur la Frontiere. La Princeſſe de Chipre fut affligée du départ de cette amie, qui la voïoit ſouvent à Montmartre : ſes viſites étoient l'unique conſolation de cette infortunée Princeſſe : elle avoit d'abord ſenti pour la Comteſſe de Rethel une amitié, qu'on ne pouvoit refuſer à l'illuſtre Adelaïde de Couci.

Quelques jours avant que le Roi partît, il donna à Mademoiſelle de Mery une preuve de la

confiance qu'il avoit en ſa diſcrétion. Il lui apprit que la Princeſſe de Chipre, échappée de l'eſclavage du Roi d'Angleterre, s'étoit retirée à Montmartre, & lui permit d'avoüer à cette Princeſſe qu'elle étoit inſtruite par lui-même, de ſa naiſſance & de ſes malheurs. La fille d'Iſaac, continua Philippe, méritoit un plus heureux ſort : deux converſations que j'ai euës avec elle, l'une dans mon Cabinet, & l'autre à Montmartre, m'ont inſpiré pour elle beaucoup d'eſtime : Eugenie eſt digne de devenir ſon amie, & Sophie ne mérite pas moins que je lui procure l'amitié d'Eugenie. J'apprens ſans ſurpriſe, repartit Eugenie, que c'eſt la Princeſſe de Chipre que j'ai vûë à Montmartre pendant le voiage de Votre Majeſté en Normandie : la dignité que j'ai trouvée dans toute

ſa Perſonne, dans ſes manieres & dans ſes ſentimens, m'avoit fait ſoupçonner en elle, une illuſtre naiſſance; & ſa mélancolie m'avoit donné occaſion de penſer que de grands malheurs l'avoient conduite en France: un mouvement de ſimpathie m'a fait deſirer ſon amitié; & ce que Votre Majeſté vient de m'apprendre, ouvre mon cœur à la plus ſenſible pitié pour cette infortunée Princeſſe.

Le jour enfin arriva, où le Roi, accompagné des Princes de ſon Sang, des Prélats, & des Grands du Roïaume, partit pour ſe rendre à Arras. Il y reçut Iſemberge avec un air de ſatisfaction, qui fit penſer que la beauté de cette Princeſſe feroit bien-tôt effet ſur ſon cœur: ils furent fiancez à Arras, & trois jours après ils vinrent à Amiens, où

où l'Archevêque de Reims les maria. (a)

Le lendemain de cette auguste Cérémonie, on crut voir à Philippe & à Isemberge, un sérieux qui tenoit de la tristesse. On crut même s'appercevoir qu'ils avoient en la présence l'un de l'autre, un air embarassé. D'abord on se dit qu'on se trompoit, & chacun se demandoit tout bas, s'il ne se trompoit pas réellement. Les Arcs de triomphe, les ruës tapissées & jonchées de fleurs, les cris d'allegresse d'un Peuple innombrable, loin de bannir la tristesse du cœur d'Isemberge à son entrée dans Paris, l'augmenterent encore. Ce qui

(a) Le 13. Août 1193... la Princesse Isemberge, (ou, comme quelques-uns la nomment, Ingeburge, & même Batille) n'étoit encore que dans sa dix-huitiéme année. Elle étoit parfaitement belle, bien faite, elle avoit de l'esprit & de la douceur.

devoit faire ſon premier bonheur, en recevant le titre de Reine de France, lui manquoit ; c'étoit le cœur de Philippe. L'indifférence de ce Prince, lui préſageoit un avenir qui la faiſoit trembler : cette froideur transpira chez le Peuple ; les Réjoüiſſances publiques s'en reſſentirent, & finirent bien-tôt.

Mademoiſelle de Mery, peu de jours après le départ du Roi pour ſon voïage d'Arras, avoit fait ſentir à la Reine qu'il étoit convenable qu'elle ſe retirât pour quelque tems à l'Abbaïe de Montmartre. La Reine l'avoit approuvée, en donnant à ſa prudence les éloges qu'elle méritoit. Eugenie étoit donc à Montmartre, où elle renfermoit une triſteſſe, qu'elle condamnoit, ſans pouvoir la bannir. Le Roi, qui à ſon retour ne la vit point chez la

Reine, en demanda d'abord des nouvelles. S'il ne fut pas ſurpris d'apprendre qu'elle étoit à Montmartre, il fut ſenſiblement touché de l'idée qu'il ſe fit de ſa ſituation : connoiſſant toute ſa tendreſſe, ne pouvant douter des violens efforts qu'elle s'étoit faits pour s'arracher à lui, il craignoit de lui coûter ſon repos. Son premier mouvement fut de propoſer à la Reine un voïage de Montmartre. Mais Adelaïde lui repliqua : Seroit-ce Philippe, qui voudroit avoir moins de prudence qu'Eugenie ? Non ! mon Fils : épargnez-lui la douleur de vous voir dans ce ſéjour : cette démarche auroit un air trop empreſſé de votre part ; je connois la généroſité & la pureté des ſentimens d'Eugenie ; elle ſeroit au déſeſpoir toute ſa vie, qu'on eût pû la ſoupçonner d'être cauſe de

votre indifférence pour une jeune Princeſſe, belle, & remplie de vertus : Eugenie mourroit de douleur, ſi vous la rendiez par-là, l'objet de la haine & du mépris de vos Sujets. Oui ! votre froideur pour Iſemberge, condamne Eugenie à avoir bien plus d'attention ſur ſa conduite ; elle le ſentira, & elle fera tout ce qu'elle doit faire ; je répons d'elle. Ce fut avec un plaiſir bien ſenſible, que Philippe entendit la Reine parler d'Eugenie en ces termes.

A peine la Comteſſe de Rethel fut-elle de retour, qu'elle eut une vive impatience d'aller à Montmartre. Cette impatience avoit un double objet : elle vouloit procurer à la Princeſſe Sophie, cette douceur qu'on trouve à voir les perſonnes avec qui nous avons la liberté de nous entretenir de nos peines. Sophie ne lui avoit

pas encore détaillé tous ſes malheurs, mais elle lui avoit confié le ſecret de ſa naiſſance, & l'amour que leRoi d'Angleterre avoit pris pour elle lorſqu'elle fut tombée en ſa puiſſance. La Comteſſe de Rethel vouloit auſſi embraſſer Mademoiſelle de Mery. Une reſſemblance dans l'eſprit & dans le caractére, les avoit intimement liées enſemble pendant qu'Adelaïde de Couci étoit auprès de la Reine Mere : cette Princeſſe avoit vû naître ſous ſes yeux & avec plaiſir, cette tendre union entre deux perſonnes qui lui étoient infiniment cheres. L'eſpece d'éclipſe qui avoit terni à Saint-Oüen l'éclat de la vertu de Mademoiſelle de Mery, ne lui avoit pas ravie l'eſtime de la ſévere Comteſſe de Rethel ; elle ſçavoit que le cœur maîtriſe quelquefois la raiſon, & croïoit de-

voir fermer les yeux ſur une foibleſſe qui n'avoit pû faire oublier à une perſonne bien née, ce qu'elle devoit aux bienſéances & à la pudeur. Les Réjoüiſſances publiques, le mouvement où le mariage du Roi jettoit la Cour, & l'empreſſement de la jeune Reine, qui ſans ceſſe deſiroit la Comteſſe de Rethel, ne lui permirent pas, de quelques jours, d'exécuter ſon projet.

Le Roi lui avoit déja accordé la permiſſion d'entrer dans cette Abbaïe, pour entretenir avec plus de liberté la Princeſſe de Chipre; elle y fut enfin. Eugenie dans ce moment étoit avec Sophie: toutes deux parurent charmées de voir la Comteſſe de Rethel, qui d'abord fut un peu embaraſſée, ne ſçachant ſi Mademoiſelle de Mery étoit inſtruite de la naiſſance de la Princeſſe

Sophie : mais Eugenie l'eut bientôt mise à son aise. Après l'avoir tendrement embrassée, elle lui dit : Votre mérite, Comtesse, a bien de l'ascendant sur les ames généreuses ; il les subjugue d'abord : cette Princesse en a fait l'expérience, & l'on dit que notre jeune Reine donne pour premiere preuve de son discernement, le choix qu'elle a fait de vous pour son amie. La Princesse de Chipre, répondit Madame de Rethel, doit quelque reconnoissance au respectueux attachement que j'ai pour elle ; & la Reine, persuadée que le Roi n'a aucun Sujet plus zélé que moi, croit devoir m'honorer de sa bienveillance.

La Comtesse de Rethel jetta finement dans la conversation, des propos, qui firent entendre à Mademoiselle de Mery com-

bien elle approuvoit ſa retraite, le Roi ſur tout ne témoignant aucun empreſſement pour Iſemberge. La douceur de cette Princeſſe, dit-elle, & ſa beauté, ne laiſſeroient rien à deſirer, s'il ne manquoit quelques graces dans ſa perſonne, que la ruſticité du Nord ne pouvoit lui donner, & que la politeſſe & les manieres Françoiſes lui donneront bientôt: ſes attentions pour tout ce qui l'approche, & ſon affabilité pour le Peuple, empreſſé à la voir, lui attirent l'amour des grands & des petits: chacun ſe flatte, qu'à meſure qu'elle perdra cet air étranger, le Roi prendra pour elle une tendreſſe dont elle eſt bien digne. La Comteſſe de Rethel comprit avec plaiſir par les réponſes d'Eugenie, la peine que cette vertueuſe fille reſſentoit de l'indifférence de Philippe pour Iſemberge.

Au caractére sérieux du Roi, se joignit presque aussi-tôt après son mariage, un air sombre qui, insensiblement, se convertit en mélancolie. Toute la Cour s'en apperçut avec chagrin : le premier mouvement fut de plaindre la jeune Reine : la pitié parla d'abord en sa faveur : on se flattoit même que sa jeunesse, sa beauté, & sur tout son caractére, rameneroient le Roi.

Adelaïde osa parler à son Fils : elle voulut lui représenter le mécontentement que causoit à tous ses Sujets, sa conduite avec Isemberge ; elle osa la lui reprocher, & lui dire qu'il devoit se servir de sa raison, pour vaincre une indifférence qui blessoit sa sagesse ordinaire. Mais Philippe l'arrêta, & lui répondit d'un ton de Roi, qu'il n'aimoit les conseils & les avis, que lorsqu'il en demandoit.

Cependant, il gémissoit en secret de son propre caprice ; mais ce n'étoit qu'à Eugenie qu'il vouloit ouvrir son cœur. Sa confiance pour elle, lui faisoit sentir un véritable besoin de l'entretenir : il lui sçavoit mauvais gré de rester, sans son aveu, si long-tems absente de la Cour ; & en même tems il ne pouvoit s'empêcher d'approuver la sagesse de cette absence : il se sentoit enfin pénétré de respect pour elle. Il envoïoit souvent, ainsi que la Reine Mere, sçavoir de ses nouvelles. Les marques de bonté de la part de leurs Majestez, ne permettoient pas de penser que ce fût une disgrace qui retenoit Eugenie à Montmartre : la conduite qu'elle avoit tenuë pendant son séjour à S. Oüen, sa retraite volontaire à Montmartre depuis qu'Isemberge étoit en France, les at-

tentions que le Roi ne cessoit d'avoir pour elle; tout fit juger qu'elle avoit eu assez de générosité pour porter ce Prince à se remarier; cette idée la sauva de devenir un objet désagréable au Public; au contraire, elle lui parut digne de son admiration.

Il y avoit un mois que la Reine étoit arrivée à Paris, lorsque Philippe, fatigué de combattre le desir de voir Eugenie, alla à Montmartre. Dans ce moment Eugenie se promenoit seule dans les Jardins: elle vit tout d'un coup paroître Philippe, sans être accompagné de personne: ce ne fut pas sa tendresse qui causa d'abord son trouble à la vûë du Roi; elle ne fut occupée que du peu d'égard qu'il avoit pour une Princesse qu'il rendoit malheureuse. Que faites-vous, Sire, lui ditelle d'un ton animé? Y pensez-

vous ? Qu'eſt devenuë votre prudence ? Que venez-vous chercher ici ? De la conſolation, répondit-il ; j'en ai beſoin ! & je n'en puis trouver qu'avec Eugenie : plaignez-moi, & ne m'accablez point des reproches que me fait craindre votre ſévérité. Je me dis tout ce que vous pourriez me dire, mais inutilement : quel eſt mon malheur ! Ce n'eſt pas de l'indifférence que je ſens pour Iſemberge, c'eſt une averſion que toute ma raiſon ne ſçauroit vaincre, & qui me rend inſupportable, la préſence même de cette Princeſſe. Non ! Eugenie, continua Philippe, voïant la peine que ce diſcours lui faiſoit, non ! vous n'avez point à vous en prendre à vous de l'éloignement que j'ai pour une Princeſſe contre laquelle mon cœur s'eſt déclaré malgré moi ; je veux en vain le ramener

vers elle ! Non ! jamais je ne tirerai de cette triſte union les avantages que mes Sujets en attendoient ; avantages, dont l'eſpérance vous a ſeule déterminée à me forcer de renoncer à vous... Ah ! Eugenie ! que ma déference pour vos repréſentations me coûte cher ! Elle me coûte votre bonheur & & le mien ! Fatale complaiſance, je le ſens ! ma conduite avec Iſemberge va m'attirer le blâme de toute l'Europe, & changer dans le cœur de mes Peuples, le deſir qu'ils avoient de me voir choiſir une Reine, en un mécontentement qui pourra diminuer leur attachement pour moi. Dites, leur eſtime, repliqua Mademoiſelle de Mery: votre procedé doit les indigner ; il eſt trop injuſte ! ... Quoi ! Sire, la réputation de la ſœur d'un grand Roi vous fait la deſirer

pour épouſe ; vous la recevez avec ſatisfaction ; vous ornez ſa tête avec joie de votre Couronne ? & le lendemain de cette auguſte Cérémonie, qui attache ſur vous les yeux de toute l'Europe, vous laiſſez entrevoir un repentir auſſi injurieux qu'inutile ? Vous faites plus ; vous ne gardez aucunes meſures, aucunes bienſéances ; vous voulez que perſonne n'ignore que vous mépriſez une Princeſſe reſpectable ! Vous voulez auſſi que je devienne à vos Sujets un objet odieux ! Peuvent-ils ne s'en pas prendre à moi ? Ils me croiront l'unique obſtacle au bonheur de leur Reine, & à l'accompliſſement de leurs vœux. Je pouvois, en perdant votre tendreſſe, n'être point entierement malheureuſe. Votre eſtime, & la liberté de vous admirer ſans ceſſe, ſuffiſoient pour remplir tous mes

ſouhaits ; mais le malheur d'Iſemberge m'eſt commun avec elle, & me couvre de confuſion. En effet, de quel œil me verroit cette infortunée Princeſſe, ſi j'oſois me préſenter ? Non ! elle ne me verra jamais : Votre injuſte caprice me condamne à ne plus paroître à la Cour : vous m'en exilez pour toujours ! Ah ! Sire, par pitié pour vos Sujets, pour la Reine, pour vous, & ſi j'oſe le dire, par pitié pour moi, ſervez-vous d'une raiſon, qui vous a toujours trouvé ſi ſoumis à ſes loix. Eugenie, en achevant ces mots, ne fût plus la maitreſſe de ſes larmes ; Philippe ne put les voir couler, ſans être attendri. Pourquoi vous ai-je crû, lui dit-il ? ou pourquoi ai-je fait choix d'Iſemberge ? Il eſt fait ce choix, repartit Eugenie, vous devez le reſpecter. Ceſſez, s'écria Philippe, de me faire trop

ſentir mon tort ; il eſt irréparable : j'attendois de vous de la compaſſion ; & je vous trouve armée d'une rigueur qui me déſeſpere. Chere Eugenie ! n'exigez de moi que ce que je puis vous accorder ; je vous promets de faire encore de nouveaux efforts ſur moi, pour vaincre ce fatal éloignement; ne m'en demandez pas davantage. Adieu ! Plaignez un Prince à qui vous ſerez toujours chere. Vous oubliez, Sire, dit Eugenie, que la Princeſſe de Chipre eſt à Montmartre. Votre Majeſté ne peut ſe diſpenſer de la voir. Ce ſera un adouciſſement à ſes peines, que de vous entendre l'aſſurer qu'elle doit toujours compter ſur vos bontez : c'eſt une Princeſſe, adorable par ſon eſprit & par ſon caractére : ſes malheurs méritent toute votre compaſſion. Eh bien ! dit Philippe, voïons-la.

Philippe, après un compliment court, mais très-obligeant, dit à Sophie : Je voudrois bien, Madame, pouvoir vous donner des nouvelles du Prince de Chipre. Je n'en ai encore aucune ni de lui, ni de Brezé ; mais l'entreprise de ce dernier est si généreuse, qu'on doit attendre qu'elle sera suivie d'un favorable succès. Il faut l'espérer ; votre mérite, plus encore que votre illustre naissance, m'intéresse à votre sort : il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit adouci. Il l'est dans ce moment, répondit Sophie ; & les bontez de Votre Majesté me sont d'un trop heureux augure, pour me refuser à la consolation qu'elles portent dans mon cœur. Philippe quitta la Princesse Sophie, & se retira, l'esprit rempli de tout ce que lui avoit dit Eugenie.

Toute la Cour fut bien-tôt in-

formée que le Roi étoit allé à Montmartre : on attendoit ſon retour avec impatience pour juger de l'effet que produiroit ſa viſite à Mademoiſelle de Mery. Son maintien ne donna aucune priſe aux curieux ; mais le changement qu'on vit en lui à l'égard de la Reine, fit penſer qu'Eugenie avoit oſé repréſenter ſes devoirs à ce Prince. Il ne paſſoit plus gueres de jour ſans paroître chez Iſemberge : il lui parloit avec un air aſſez ouvert ; cependant, à cet air ouvert, ſuccédoit ſouvent une ſombre rêverie, qui faiſoit ſentir ce qu'il en coûtoit à Philippe pour tenir une conduite qui pût du moins ſatiſfaire aux apparences.

La ſituation intérieure du Roi étoit pour lui un peſant fardeau : il ſe blâmoit ſans ceſſe ; ſans ceſſe il condamnoit ſa conduite en-

vers Iſemberge : il ſe demandoit à lui-même ce qui manquoit à cette Princeſſe pour lui plaire ? il voïoit enfin avec honte, le peu de pouvoir de ſa raiſon ſur lui.

Le Sénéchal des Barres, qui avoit ſuccédé à la faveur du Maréchal du Mez, étoit ſincerement attaché au Roi. Il voïoit avec un chagrin ſenſible, celui que ce Prince portoit au fond du cœur. L'inquiétude que lui cauſoit la mélancolie d'un Maître pour qui il auroit ſacrifié ſa vie, le fit tomber lui-même dans une triſteſſe qui fut bien-tôt apperçûë de Philippe. Qu'avez-vous, Sénéchal, lui dit-il un jour ? Vous manqueroit-il quelque choſe pour être content de votre ſort ? Oui ! Sire, répondit le Comte des Barres. Que ſeroit-ce, reprit le Roi ? De voir Votre Majeſté, repartit-il, avec cet air ouvert

& ſatisfait que je cherche, & que je ne trouve plus. L'attachement que je vous connois pour moi, Sénéchal, dit Philippe, vous arrache un diſcours que je regarderois comme indiſcret dans tout autre; mais loin de le blâmer, je vais le juſtifier par ma confiance.

Pour répondre aux deſirs de mes Sujets, j'ai contracté un mariage qui, par une fatalité inoüie, ne remplit point leurs vœux, rend Iſemberge malheureuſe, & me rend plus à plaindre encore que cette Princeſſe. Je l'eſtime, mais c'eſt en vain que ma raiſon me la montre digne d'être aimée. Le premier moment où je la vis, ſa beauté, accompagnée d'un air étranger, me parut déſagréable: je tremblai que cette ſubite impreſſion, loin de diminuer, ne ſe fortifiât. Hé-

las! mon cher Sénéchal, je ne prévoïois que trop juste. Plus je veux dompter mon cœur en faveur d'Isemberge, plus il se révolte contre elle. Quels efforts ne me fais-je pas, pour lui marquer des égards de simple bienséance! Que Votre Majesté m'afflige, dit le Comte des Barres! Cependant, Sire, l'avenir me rassure: je n'ose chercher à pénétrer les raisons du malheur de la Reine, mais le tems sera pour elle. Il vous fera voir de tout un autre œil, les charmes de cette Princesse, qui sont soutenus de tant de vertus. Je vous entens, Sénéchal, repartit le Roi, & vous vous abusez. On peut, en conservant un sentiment tendre pour un objet qu'on a trouvé digne du plus sérieux attachement, ne pas sentir pour un autre, avec qui le devoir nous lie, cette répugnance

qui rend une union funeſte au repos de tous les deux. Ainſi, ce ne ſont pas les diſpoſitions où étoit mon cœur quand j'ai vû Iſemberge, qui me l'ont renduë inſupportable ; c'eſt une bizarrerie que je ne puis juſtifier, & qui me laiſſe preſque ſans eſpérance de pouvoir jamais me vaincre. Ne croïez pas que je m'applaudiſſe de la conduite que je tiens à l'égard d'Iſemberge ; je ne me ſens que trop répréhenſible. Helas ! je ne ſuis pas le ſeul qui gémit tout bas de mon injuſtice, & qui en porte la peine : je vous permets, Sénéchal, d'entendre que c'eſt d'Eugenie de qui je parle. Quelle fille ! quelle généroſité ! qu'elle a de pouvoir ſur elle-même ! qu'elle en a ſur moi ! Non par cette tendreſſe qui m'a fait trouver mon bonheur dans la ſienne, mais par

l'eſtime que ſon caractére m'a inſpirée : cependant, ni ſes reproches, ni ſes prieres, ni ſa douleur n'ont pû me ramener en faveur d'une Reine qu'elle voudroit voir heureuſe, aux dépens même de ſa tranquillité : j'ai gémi de la loi qu'elle s'eſt impoſée, de celle qu'elle m'a fait ſubir ; mais aujourd'hui, quoiqu'elle me ſoit toujours infiniment chere, ce que je ſens pour elle ne coûte plus rien à mon repos. Non ! elle n'eſt point un obſtacle à la douceur des jours d'Iſemberge : je ſuis ſeul coupable de ce malheureux caprice ; & Eugenie, ainſi que moi, en eſt la victime : elle partage ma peine, elle reſſent celle d'Iſemberge, & ſe croit reſponſable à tous mes Sujets, du malheur de cette Princeſſe. C'en eſt fait, Sénéchal, je n'enviſage plus à préſent de jours

ſans contrainte, que lorſque la Guerre, ou des raiſons d'Etat me fourniront des occaſions d'être éloigné de la Capitale de mon Roïaume. Je touche à cet heureux moment : je vais en Normandie. Le Frere de Richard, de qui il m'importe de connoître tous les deſſeins, m'attend à Evreux. L'inſtant eſt peut-être arrivé, où je dois réunir à ma Couronne, les Provinces ſi injuſtement poſſedées par le Roi d'Angleterre. Je voudrois pouvoir juſtifier cette entrepriſe à toute l'Europe, ainſi que je me la juſtifie à moi-même. Non ! je ne me fais point d'illuſion. Il m'eſt permis de profiter de la captivité de Richard, pour reprendre ſur lui tout ce que ſes Ancêtres ont enlevé aux miens dans la France. Je deviens reſponſable du ſuccès d'un tel événement à mon Fils,

à

à l'Etat, à la poſtérité. Tout m'accuſeroit d'avoir manqué de cette ſage politique, qui rend un Prince digne de régner, & dont les effets ſont ſouvent appellez, injuſtices, par le vulgaire.

Il y avoit près d'un mois que le Roi voyoit aſſez aſſidûëment Iſemberge, lorſque le Courtiſan penſa qu'on devoit laiſſer à ce Prince la liberté d'être ſeul avec la Reine, quand il venoit dans ſon appartement. Ce zele pour cette Princeſſe lui devint nuiſible: cette affectation ne tarda pas à être apperçuë de Philippe; la premiere fois il fut déconcerté; enſuite, pour éviter de ſe trouver ſeul avec elle, il rendit ſes viſites moins fréquentes & plus courtes, juſqu'au moment où il partit pour aller joindre à Evreux, le Prince Jean. Le politique Philippe avoit engagé cet

ambitieux frere de Richard, à paſſer en Normandie pour conférer avec lui.

Mademoiſelle de Mery avoit appris avec joye les attentions du Roi pour Iſemberge : elle attribuoit ce changement à la ſeule raiſon de ce Prince, & ne penſoit pas qu'il étoit le fruit de ſa converſation avec lui. L'eſprit plus tranquille, elle s'étoit livrée davantage au deſir de diſſiper la mélancolie de la Princeſſe de Chipre. Le Roi, dans la viſite qu'il avoit faite à Sophie, avoit parlé du Prince Theophile & de Brezé : Eugenie étoit curieuſe de ſçavoir tout ce qui avoit du rapport aux avantures de la belle Cipriote : elle attendoit un inſtant, où, ſans impoliteſſe, elle pût lui demander le récit des particularitez d'une vie ſi traverſée.

La Comteſſe de Rethel ne deſiroit pas moins vivement d'apprendre de la Princeſſe de Chipre, tout ce qui la regardoit: mais elle n'avoit encore pû la ſommer de la parole qu'elle lui avoit donnée de l'inſtruire de toutes ſes diſgraces. L'abſence du Roi, & la triſteſſe où Iſemberge étoit plongée, jettoient la Cour dans une eſpece de létargie qui mettoit la Comteſſe de Rethel en état de voir plus ſouvent Sophie & Eugenie. Un jour que ces trois illuſtres amies étoient enſemble, la Princeſſe de Chipre demanda à la Comteſſe de Rethel, ſi toute ſon après-dînée étoit à elle? Oui, elle eſt à vous, lui répondit-elle. Eh bien, reprit la belle Cipriote, je vais vous la faire employer, ainſi qu'à Mademoiſelle de Mery, à répandre quelques larmes; car je me flatte

que vous ne pourrez apprendre mes infortunes, ſans en être touchées.

Vous ſçavez, continua Sophie, que je ſuis du même Sang qu'Iſaac l'Ange, Empereur d'Orient; que mon pere Iſaac Comnénes, étoit Roi de Chipre, & que j'étois unique héritiere de cette Couronne. Je voudrois, pour l'adouciſſement de mes peines, perdre le triſte ſouvenir de tous ces avantages: c'en eſt trop à la fois que de ſentir à tous les inſtans, les regrets que cauſe une juſte ambition trompée, & de pleurer les malheurs d'un Prince aimable, qui devoit monter avec moi ſur le Trône où mon pere étoit aſſis: vous voilà d'abord inſtruites que mon cœur eſt rempli d'une paſſion: comme cette paſſion eſt née preſque en même tems que moi, & qu'elle a été

traverſée avant même que je la connuſſe, je ſerai forcée à reprendre les choſes d'un peu haut.

Mes malheurs ont commencé dès le premier inſtant où j'ai vû le jour, puiſque ma naiſſance coûta la vie à ma mere. Elle avoit reſté quinze ans ſans avoir d'enfans : pendant ces quinze années, mon pere prit une tendreſſe ſans bornes, pour un neveu, qu'il regardoit comme l'héritier de ſa Couronne : il le maria quatre ans avant que je fuſſe née. Bazile (c'étoit le nom de ce neveu) eut avant la fin de l'année de ſon mariage, un fils qui ſe nomme Theophile. A neuf ans il perdit ſa mere, qui le laiſſa à Bazile pour gage d'une union aſſez heureuſe. Ma naiſſance n'avoit point diminué la tendreſſe du Roi pour Bazile ; & pour le conſoler de la perte d'une épouſe

qui lui avoit été chere, mon pere lui promit ma main, qui ſeule pouvoit l'aſſurer de régner un jour. L'attachement de mon pere pour Bazile alloit, ſi j'oſe le dire, juſqu'à la foibleſſe; elle lui fit oublier que Theophile étoit Comnénes, comme ſon pere, & d'un âge plus convenable au mien: il ne prévit pas même qu'en me faiſant élever avec Theophile, c'étoit peut-être former un obſtacle à ſes engagemens avec Bazile: ainſi, ſans aucune crainte pour l'avenir, il voulut lui-même veiller dans ſon Palais & ſous ſes yeux, à l'éducation de Theophile.

Par des raiſons étrangeres à ce qui me regarde, le Prince Bazile quitta l'Iſle de Chipre peu de tems après que mon pere m'eut promis à lui; il reſta près de quatre ans abſent.

Dans ce qu'on nous enſeignoit, l'émulation entre Theophile & moi, étoit utile à notre avancement : nous trouvions un plaiſir extrême à étudier enſemble, à nous reprendre, & ſur tout à nous applaudir. Vous avez dans tout ce que vous faites, me diſoit Theophile, plus de grace que moi. Et vous, lui diſois-je à mon tour, vous réuſſiſſez en tout mieux que je ne fais. C'étoit ſans jalouſie que nous nous faiſions ces petits complimens, & un regard careſſant les accompagnoit toujours. Nous ſuivions avec innocence notre penchant ; la raiſon ne nous diſoit pas encore de contraindre nos ſentimens. Souvenir aimable ! que malgré mes malheurs, je me rappelle avec complaiſance !

J'avois alors onze ans, & Theophile en avoit quatorze. Le Prin-

ce Bazile arriva à Limiſſo. La joye de mon pere fut ſans égale, de revoir ſon neveu, qu'il appella du doux nom de Fils. Theophile, dont le cœur eſt excellent, & dont tous les ſentimens ſont vertueux, revit cependant ſon pere avec peine : il ne put même recevoir ſes careſſes, ni les lui rendre, qu'avec une eſpece de froideur que Bazile remarqua ; mais il attribua cet air réſervé, au reſpect que lui imprimoit ſa préſence. Je reprochai à Theophile de n'avoir pas reçû les témoignages de tendreſſe de Bazile, comme il le devoit. J'aime mon pere, me répondit-il ; après vous, il eſt ce que j'ai de plus cher ; cependant, ſon retour me cauſe bien de l'inquiétude ; il doit vous épouſer ! alors je n'aurai plus la même liberté de vous voir, & vous oublierez le malheureux

Theophile. Je ne ſçais pourquoi, lui dis-je ; mais l'idée que nous ſerons un jour ſéparez, m'afflige ſenſiblement : je penſe que nous aurions été ſi contens de paſſer nos jours enſemble ! Nous tenions ſouvent de ces ſortes de diſcours : nous en ignorions le principe & la force. Hélas ! nous fûmes tirez tout d'un coup de notre ignorance ; en un inſtant nous ne fûmes plus enfans ; un malheur imprévû nous ouvrit bien-tôt les yeux.

Pendant les quatre années que Bazile fut abſent, il s'étoit fait dans ma perſonne un changement aſſez avantageux. La politique de Bazile diſparut ; l'amour prit ſa place. Je ſuis forcée dans ce moment de vous donner une idée de ſon caractére, pour juſtifier, du moins en partie, ce qui arriva dans la ſuite.

Le Prince Bazile étoit né avec beaucoup de pénétration dans l'eſprit : ſa valeur & ſa fermeté le rendoient audacieux : il étoit ſouvent injuſte , quelquefois cruel , & toujours avare : capable de tout ſacrifier à l'intérêt ou à l'ambition , jamais il ne connut la crainte. Le mécontentement du Peuple , ſes murmures, ſes plaintes , ſes révoltes même , ne l'arrêtoient point dans l'exécution d'un projet. Je parle ici de Bazile , comme d'un homme qui gouvernoit le Roïaume en Souverain, & cela par la foibleſſe d'un Roi , aveuglé ſur les défauts de ſon neveu. Ses conſeils & ſa conduite rendoient mon pere moins cher à ſes Sujets. Cependant , ils déploroient ſa vieilleſſe ; elle leur faiſoit enviſager comme prochaine , la domination d'un Tyran, qui en devenant

mon époux, s'assuroit le Trône.

Toute la tendresse que les Cipriots refusoient à leur Roi & à Bazile, ils la ressentoient pour Theophile & pour moi. Notre douceur, notre affabilité, notre jeunesse les intéressoient en notre faveur; ils disoient hautement que nous étions dignes de régner, & dignes l'un de l'autre. Theophile, à qui la nature n'avoit refusé ni la beauté, ni les graces dans toute sa personne; avantages, soutenus dans lui par un esprit & par un caractére tels qu'on les souhaite dans un Prince destiné au Trône, étoit l'objet de l'adoration des Grands & du peuple. Le retour de Bazile ranima la haine qu'on lui portoit, & ajouta encore à la tendresse qu'on ressentoit pour Theophile. Les choses étoient en cet état, quand le sort commença

à ſe déclarer contre nous ; voici le premier de ſes coups.

Trois jours après l'arrivée de Bazile, je vis entrer dans mon appartement un homme qui portoit une eſpece de petite caſſette d'écaille, garnie d'or : elle pouvoit avoir un pied & demi de hauteur, ſur un pied de large : cet homme la poſa ſur une table, & ſe retira. Theophile étoit auprès de moi : mon attention à regarder cette caſſette, le bleſſa ; il me dit d'un ton animé : Ce préſent vient ſans doute de mon pere ; il vous prend pour un enfant. A peine avoit-il achevé ces mots, que Bazile parut : après avoir badiné un moment ſur l'inquiétude où j'étois de ce que cette caſſette pouvoit renfermer, il l'ouvrit. J'avouë que ce qu'elle contenoit me cauſa un tranſport de joye auquel je

ne pus me refuser: c'étoit une Grotte de cristal de roche, enrichie de pierres précieuses. Bazile la posa sur une autre table. Dans l'excès du contentement où j'étois, je me jettai au col de Bazile, & en l'appellant (mon cher Oncle) je lui fis avec caresse mille complimens. Theophile, le cœur plein de dépit & de douleur des marques d'amitié que je donnois à son pere, & ne pouvant retenir ses larmes, passa dans un Cabinet.

L'extrême satisfaction où j'étois, & mon attention à examiner toutes les beautez de la Grotte, m'empêcherent de m'appercevoir de la fuite de Theophile: mais bien-tôt je le cherchai des yeux : étonnée & inquiette de ne le pas voir, je courus où je jugeai bien qu'il étoit: quelle fut mon émotion! je le trouvai

le viſage noyé de pleurs. Dans ce moment j'oubliai la Grotte & Bazile : mon ignorance ſur la nature de nos ſentimens, ne me permit pas de prévoir la conſéquence & le danger de ce que j'allois faire. Je m'approchai de Theophile, & avec une vivacité qu'une forte tendreſſe pouvoit ſeule inſpirer, je lui dis : Ah ! Theophile ! vous me percez le cœur ! Qu'ai-je fait qui vous ait déplu ? Etes-vous fâché de ce que j'ai paru recevoir cette Grotte avec plaiſir ? Ses larmes redoublerent : alors agitée d'un mouvement qui m'étoit inconnu, je rentrai dans ma chambre ; je m'approchai de la table, & je jettai la Grotte qui ſe briſa. Theophile, au bruit que la Grotte fit en tombant, s'avança ſur la porte du Cabinet, & vit avec une joye qu'il ne put cacher, les

débris de cette rareté : voilà, mon cher Theophile, lui dis-je, le cas que je fais de ce qui vous coûte des larmes.

Bazile, qui avoit tout examiné, s'avança les yeux étincelans de colere. Vous êtes un insolent, dit-il à Theophile ; il n'y a qu'un pere, répondit Theophile, qui puisse se servir avec moi d'un terme si injurieux ! Suivez-moi, reprit Bazile ; vous ne verrez plus Sophie. A ces mots terribles, Theophile se jetta aux pieds de Bazile, & lui demandoit grace. Ah ! mon cher Oncle ! m'écriai-je, si vous voulez que je vous aime, ne nous séparez pas. Nos sanglots & nos cris redoublerent encore, quand le cruel Bazile répeta à Theophile qu'il ne me verroit plus. La douleur & l'effroi saisirent ce Prince ; il resta sans connoissance. Cet état, au

lieu d'attendrir ſon pere, l'irrita encore davantage: il lui découvroit un rival dans ſon Fils. Bazile fit emporter Theophile : on fut aſſez long-tems à rappeller ſes eſprits.

Repréſentez-vous, ſi vous le pouvez, quelle étoit ma ſituation! Ma Gouvernante, que j'aime tendrement, ne put modérer la violence de ma douleur : à chaque inſtant je répétois; je ne verrai plus Theophile! il va peut-être mourir! Ah! Bazile! que vous êtes cruel! Dès que ſon fils eut recouvré ſes ſens, il le fit conduire dans ſon Palais : il mit auprès de lui un de ſes Ecuyers nommé Zozime, en qui il avoit une entiere confiance : il lui laiſſa ſon Gouverneur, & changea tous ſes domeſtiques.

Bazile revint proptement apprendre à mon pere ce qui ve-

noit de se passer. Mon pere m'aimoit, mais beaucoup moins qu'il n'aimoit Bazile: ils sentirent avec chagrin les obstacles qu'ils alloient trouver dans nos cœurs à l'accomplissement d'un mariage si ardemment desiré : mais bientôt ils se persuaderent que la dissipation & la légéreté naturelle à la jeunesse, effaceroient insensiblement de mon cœur une impression trop tendre. Mon pere approuva que Theophile fût envoyé dans un Château, à dix lieuës de Limisso, pour y rester jusqu'à ce que je fusse unie à Bazile.

Les Cipriots furent instruits de nos malheurs; ils nous plaignirent; mais ils murmurerent hautement quand ils apprirent qu'on envoyoit en exil leur cher Prince (car c'est ainsi qu'ils appelloient Theophile:) leurs plaintes furent inutiles; Theophile fut

mené à Sextis, (nom du Château où on le condamnoit à passer trois années) puisque Bazile ne devoit m'épouser que lorsque j'aurois quatorze ans.

Le lendemain, mon pere vint me voir : quoiqu'il fût prévenu par Bazile, mon affliction le surprit ; & mes pleurs, que sa présence fit d'abord couler, lui confirmerent la situation de mon cœur. Ma fille, me dit-il, pleurez-vous d'avoir mis en pieces une rareté d'un prix inestimable ? Non, répondis-je : De quoi pleurez-vous donc ? Je pleurs, lui dis-je, je pleurs de ne plus voir Theophile. Ce jour est le premier de ma vie que j'ai passé sans goûter ce plaisir. Il faudra, repliqua mon pere, vous accoutumer à son absence : ce n'est pas lui qui doit faire le bonheur de vos jours, c'est Bazile : c'est avec lui que

vous occuperez un Trône, où vous devez bien-tôt monter. Pourquoi faut-il, répondis-je, que ce ſoit avec Bazile que je monte ſur le Trône ? Theophile peut comme lui commander aux Cipriots. Ils ſeroient ſi contens de lui obéir ! & nous ſerions ſi heureux enſemble ! Theophile ne vous eſt pas deſtiné, reprit mon pere, & vous l'êtes à Bazile ! c'eſt lui que vous devez aimer. Moi, l'aimer, m'écriai-je, quand il m'enleve Theophile ! Non, je ne l'aimerai jamais : vous êtes le maître de le placer ſur votre Trône ; je l'y verrai ſans regret, pourvû que Theophile me reſte : je le préfere à toutes les Couronnes du monde.

Mon pere jugea par ce diſcours & par l'abondance de mes larmes, de l'inclination que je ſentois pour Theophile : cepen-

dant, il ſe flatta encore que le tems & l'abſence produiroient le changement qu'il ſouhaitoit. Votre jeuneſſe vous excuſe, me dit-il, & vous ſauve de mon reſſentiment. Mais ſi vous voulez que j'oublie les regrets & les larmes que vous coûte un Prince qui doit vous être indifférent, ſi vous voulez être digne de mon amitié, prenez pour Bazile les ſentimens que vous devez à celui qui ſera votre époux. Sophie, ajouta mon pere, vous n'êtes plus un enfant; commencez à concevoir la conſéquence de ce que vous penſez, de ce que vous dites, & de tout ce que vous pouvez faire : il eſt tems que vous connoiſſiez vos devoirs; ils ſont tels, que vous ne pouvez ſans crime, refuſer de ſoumettre votre volonté à celle d'un pere; votre cœur eſt un bien qui eſt à lui;

vous ne ſçauriez en diſpoſer que par ſon ordre : obéïſſez à celui que je vous donne d'aimer Bazile, & de le regarder comme l'époux que je vous deſtine. Après ces terribles mots, mon pere me quitta.

L'ordre que je venois de recevoir d'aimer Bazile, me fit ſentir toute ma haine pour lui, & toute ma tendreſſe pour ſon fils. Ah ! cher Theophile, m'écriai-je, que nous ſommes à plaindre ! on veut me contraindre à vous oublier ! Non ! jamais vous ne me fûtes plus cher ! Eh quoi ! notre amitié eſt-elle un crime ? Le ſang ne nous unit-il pas ? Ne nous ordonne-t'il pas de nous aimer ? Quelle injuſtice de nous le défendre ! Voilà ce que je diſois à Theophile, qui ne pouvoit ni m'entendre, ni me répondre ; mais qui du lieu de ſon exil, me

diſoit ſans doute les mêmes choſes.

La violence de ma douleur, ce que m'avoit dit mon pere, une Lettre que Theophile me fit rendre par Leonce, (c'étoit le nom de ſon Gouverneur) me développerent mes vrais ſentimens: je connus que ce que je ſentois, étoit une forte tendreſſe pour Theophile, & une haine implacable pour Bazile, que je regardois comme un Tyran.

La réponſe que je fis à Theophile, plus meſurée que n'avoient été nos diſcours juſqu'au moment de notre cruelle ſéparation, mais peut-être plus expreſſive; ſa douleur, ſon déſeſpoir, les reproches de ſon pere, les ordres qu'il en avoit reçûs de m'oublier; tout lui apprit que ce que nous ſentions l'un pour l'autre, étoient des ſentimens plus

tendres que ceux d'une ſimple amitié : nous fûmes tous les deux très-ſatisfaits d'avoir découvert le principe de nos mouvemens ; nous y donnâmes notre aveu avec plaiſir ; ce fut pour nous un inſtant de conſolation, & nous nous jurâmes, lui à Sextis, moi à Limiſſo, de nous aimer toujours. La connoiſſance de nos ſentimens, donna auſſi-tôt à nos manieres & à nos diſcours, un air réſervé & circonſpect.

Je ne vous dirai qu'en paſſant, que le Prince Bazile venoit tous les jours dans mon appartement ; & je crois n'avoir pas beſoin de vous inſtruire avec quelle indifférence je le recevois : c'étoit en vain qu'il me parloit ; je n'avois jamais rien à lui répondre : ſa préſence ne ſervoit qu'à renouveller mes douleurs, & mes regards ne pouvoient tomber ſur lui.

Theophile étoit adoré de ſon Gouverneur. Le déſeſpoir de ce jeune Prince, l'état violent où le jettoit ſa douleur, l'amour que lui portoient les Cipriots, qui le regardoient comme l'unique objet de leur eſpérance, déterminerent Leonce à partager ſes peines, & lui firent chercher & ſaiſir les moyens de les adoucir. La même tendreſſe & le même ſentiment de compaſſion inſpiroient à ma Gouvernante de ſemblables complaiſances pour moi. Il ſe paſſoit peu de jours que Theophile ne reçût de mes nouvelles, & que je n'en reçuſſe des ſiennes. Malgré cette conſolation, Theophile tomba dans une langueur à laquelle il fut prêt de ſuccomber. Une fiévre violente, accompagnée d'accidens dangereux, le mit à toute extrémité. Bazile & mon pere parurent peu touchez

du

du danger où étoit Theophile, mais ils tâcherent d'en dérober la connoiſſance au Peuple : ils ſçavoient combien ce Prince lui étoit cher ; ils n'ignoroient pas qu'on murmuroit de ſon exil, & de la préférence que le Roi donnoit à Bazile pour lui aſſurer ſon Trône après ſa mort.

Malgré les précautions qu'ils avoient priſes, on fut inſtruit du danger de Theophile. La conſternation fut générale, ainſi que la joye, lorſque ſes jours furent en ſureté. Les Cipriots, dans leurs tranſports, demanderent à haute voix, qu'on fît revenir leur Prince à Limiſſo. Bazile frémit de colere & de jalouſie à la propoſition que lui fit mon pere d'accorder cette ſatisfaction à des Sujets mécontens & audacieux : il eſt plus aiſé, ajoutoit mon pere, de prévenir une ſédition, que de

l'arrêter. Mais l'intrépide Bazile lui répondit : Laiſſez crier le Peuple, il ſe taira : ſa tendreſſe, ainſi que ſa haine, eſt paſſagere, quand elle n'eſt pas fondée : ſon amour pour Theophile, eſt un amour de caprice ; nulles qualitez développées chez lui, nulles actions n'ont encore pû lui attirer une eſtime qui ſoit à redouter ; ſa jeuneſſe ſeule intéreſſe en ſa faveur.

Le Roi, qui s'étoit rendu au diſcours de Bazile, ſe vit au moment de s'en repentir : quelques jours après, la Populace irritée remplit tout à coup les cours de ſon Palais, & s'écriant avec fureur & menaces : Nous voulons le Prince Theophile, nous le demandons, qu'on nous le rende ! elle fit craindre une révolte générale, & détermina mon pere à promettre au Peuple le retour

de Theophile : il en donna sa parole aux Cipriots ; elle les désarma, & à leur fureur succede-derent mille cris de joye.

Bazile, ardent de colere, entra dans mon appartement, & me dit : Vous triomphez, Princesse : les cris que vous entendez, & la foiblesse de votre pere pour un Peuple insolent, vous annoncent le retour d'un téméraire : mais qu'il tremble ! il me sera responsable de vos mépris ; je ne connois plus de fils dans un rival. Tandis que Bazile parloit, je le regardois d'un œil de dédain ; je vis qu'il attendoit une réponse ; sans lui donner cette satisfaction, je m'éloignai de sa présence.

Cependant mon ame étoit troublée : les menaces de Bazile y avoient porté la frayeur ; je ne sçavois si je devois desirer, ou

craindre le retour de Theophile: il revint, après avoir resté plus de deux ans à Sextis. Le Peuple le reçut, comme il le falloit recevoir pour le faire haïr de son pere, quand il n'auroit pas été son rival. Il entra comme en triomphe dans la Ville de Limisso: son air de douceur & de majesté, acheverent de mettre le comble à l'ivresse des Cipriots: on entendoit de toutes parts: Vive le Prince Theophile & la Princesse Sophie! ils sont dignes l'un de l'autre! que le Roi les unisse! J'entendois ces cris, qui me charmoient, & qui en même tems me faisoient trembler.

Theophile fut reçu du Roi avec une froideur, qui le prépara à écouter sans surprise, les dures loix qu'il lui prescrivoit: elles étoient, de ne paroître dans son Palais, que lorsqu'il y seroit

mandé ; de ne point entrer dans mon appartement ; de ne se pas trouver où je serois ; de m'éviter ; enfin de ne me parler jamais. Après ces rigoureuses défenses, mon pere congédia Theophile, & passa chez moi. Il me défendit de sortir, ni de mon appartement, ni du Palais, sans sa permission ; sur-tout, il me menaça de toute sa colere, si je voyois Theophile : puis il se tourna vers ma Gouvernante, & lui dit : Vous m'avez entendu, Eleonor ! songez que je veux être obéï : que c'est vous qui me répondez de la conduite de ma fille. Vous, Sophie, continua-t'il avec un regard sévere, je mesurerai mes bontez pour vous & ma tendresse, sur votre soumission. Il sortit, en me laissant dans une douleur inexprimable, & dans des mouvemens de murmure,

dont je n'ofe me fouvenir.

Moi, à Limiffo, & Theophile, à Sextis, nous fentions plus vivement le regret d'être féparez, que l'impatience de nous revoir; mais fon retour nous fit naître un ardent defir de juger par nous-mêmes, fi la voix publique ne nous abufoit point. Nous fçavoir tous deux dans le même lieu, entendre à tous les inftans parler de nous d'une maniere à nous donner envie de nous voir fi nous ne nous étions jamais vûs; quels fujets de mortelles peines pour l'un & l'autre! elles égaloient notre impatience. Theophile y céda; les fcrupules de ma Gouvernante furent vaincus par la hardieffe du Gouverneur de Theophile: ils hazarderent tout, pour nous procurer la confolation de nous voir, & ils y réuffirent enfin.

Theophile & moi, nous restâmes dans le silence, uniquement occupez à nous regarder, &, je l'avoüerai, à nous admirer. C'étoit la premiere fois que je revoyois ce Prince, depuis que je connoissois mon cœur : je sentis quelque confusion ; la timidité & la crainte arrêterent les transports de joye qui vouloient s'échapper ; je rougis. Theophile s'apperçut que j'étois embarrassée. Ah! Princesse, me dit-il en s'approchant vivement de moi, qu'est devenuë cette heureuse liberté qui nous faisoit passer de si doux momens? cette aimable innocence qui nous faisoit dire sans contrainte & sans rougir, tout ce que nous sentions l'un pour l'autre? Nous le sentons de même : je n'ose douter de mon bonheur ; mettez-y le comble, ma Princesse ; bannissez la

crainte dans ce moment où il m'eſt permis de joüir de votre préſence. Je vous aime, Theophile, lui dis-je. Mais pour vous le dire, je viole les loix que mon pere m'a dictées ; il m'a défendu de vous voir, & c'eſt à vous que je m'en plains. Ah ! cher Prince, nous nous aimons, ſans eſpoir d'être jamais heureux ! je ſuis deſtinée au cruel Bazile. A ces mots les yeux de Theophile s'animerent. Puis-je déſobéïr à mon pere, continuai-je ? ma haine pour le vôtre.... que dis-je ! je devois vous laiſſer ignorer cette haine. Hélas ! ſi je vous l'inſpirois pour un pere, que je ſerois criminelle ! Vous devez le reſpecter, vous devez l'aimer ; il vous a donné le jour. Non ! je ne le hais pas : mais je vous aime : ce barbare devroit m'être cher ; le même ſang coule dans nos vei-

nes. Mon pere ! mon Roi ! deux titres réunis ensemble, deux titres si sacrez, m'imposent la loi de l'aimer. Ah ! Prince, vous triomphez dans mon cœur des sentimens que la nature & le devoir y avoient profondément gravez : nous devrions faire la douceur & la consolation des Auteurs de notre naissance ; rebelles & ingrats que nous sommes, nous ne leur faisons sentir que le regret d'être peres ! Ne sont-ils point injustes envers nous, reprit Theophile ? Si nous leur devons de la soumission, ne nous doivent-ils pas des égards ? La voix publique, qui nous unit, ne semble-t'elle pas leur dire, que c'étoit-là le choix que leur tendresse, leur prudence & leur raison devoient faire ? Mais l'amour des Peuples & des Grands, continua-t'il, semble

appuyer nos droits, & juſtifier mes eſpérances. Vous touchez au terme où vous devez épouſer mon pere. Je fremis d'y penſer. Ah! Princeſſe, je ne vous demande que du tems! donnez-moi celui de mériter l'eſtime des Cipriots, & de fortifier par cette eſtime, leur attachement pour moi. Ils n'aiment pas mon pere; ils craignent tous, de le voir ſur le Trône; ils ſont naturelement audacieux; ils ont déja oſé forcer le Roi à me rappeller de mon exil; ils pourront encore le contraindre à nous unir. Croyez, Prince, repartis-je, que mon cœur eſt auſſi allarmé que le vôtre, d'un avenir, qui me fait trembler: l'amour du Peuple pour nous peut opérer notre bonheur, mais il peut auſſi entraîner notre ruine; il peut cauſer de grands malheurs! je n'oſe y penſer! vo-

tre rival eſt votre pere ; & c'eſt le mien qui ſoutient ſes intérêts ! Je vais cependant employer les prieres & les larmes, pour obtenir que ce fatal mariage ſoit différé. Je vais demander au Roi un an de délai, ſous prétexte de travailler à vaincre ma répugnance à donner la main à Bazile ; ce ſera à l'amour à faire le reſte : puiſſe-t'il jamais ne nous cauſer de remords !

Eleonor, qui étoit préſente à notre entretien, me dit : Princeſſe, il eſt tems que Theophile vous quitte ; on pourroit le ſurprendre avec vous. Nous nous ſéparâmes, charmez de nous être vûs, & pénétrez de douleur de ne pouvoir goûter plus ſouvent le même plaiſir, ſans hazarder de nous perdre tous les deux.

Je vous vois ſurpriſes, dit la Princeſſe Sophie à la Comteſſe

de Rethel & à Mademoiſelle de Mery : vous vous rappellez que je n'avois alors que quatorze ans, & que Theophile n'en avoit encore que dix-ſept. Quoi ! dites-vous, parler ainſi à cet âge ? être capable de penſer, de prévoir, de raiſonner, & de ſe conduire ? Sans chercher à faire valoir en notre faveur notre éducation, je vous répondrai que l'amour, les traverſes & la néceſſité avoient prématuré les fruits de notre raiſon ; nous l'avions comme forcée à venir à l'aide de notre jeuneſſe. La ſolitude où vivoit Theophile à Sextis, la retraite où je m'étois condamnée à Limiſſo, pour me livrer à moi-même, nous avoient donné le loiſir de nous former l'eſprit : les ſoins, les précautions, le ſecret que demandoit l'intelligence que nous avions entretenuë pendant le long ſéjour de

Theophile à Sextis, nous avoient accoutumez à ſentir & à connoître les conſéquences des choſes, ainſi qu'à meſurer nos diſcours & la moindre de nos démarches. Dites plûtôt que ces mêmes diſcours, repliqua la Comteſſe de Rethel, en paſſant aujourd'hui par la bouche d'une Princeſſe de dix-neuf ans, ſpirituele, nourrie de réflexions par de triſtes expériences & par de grands malheurs, prennent des tours, un ordre, une netteté & une force qu'ils n'avoient pas : mais vous ſentiez, vous deſiriez, & vous étiez tous deux conſeillez par une ſage Gouvernante & par un prudent Gouverneur : je ſçais pourtant ce que peut l'amour ! à dix-huit ans, il m'a inſpiré une fermeté, une hardieſſe & une prudence auſquelles je dois le nom de Rethel. Votre complaiſance

exige de moi, Princeſſe, que je vous apprenne un jour ce que m'a coûté de peines & de traverſes, le bonheur dont je joüis. Mais que fais-je! j'oublie dans ce moment que ce n'eſt pas moi qui dois parler, que c'eſt vous que nous devons écouter : je tremble de ce qui nous reſte à entendre : je le ſens, vos malheurs vont bien-tôt croître; bientôt vous allez nous arracher des larmes.

A peine Theophile fut-il revenu à Limiſſo, reprit la Princeſſe Sophie, qu'il eut une groſſe Cour : les Grands, les Miniſtres, les Vieillards, la brillante Jeuneſſe, la compoſoient : la douceur naturele de ce Prince, ſa politeſſe, ſes attentions, ſes manieres affables,dans leſquelles il conſervoit toujours de la dignité; ſon eſprit juſte, ſa ſageſſe, ſes égards,

ménagez ſelon les caractéres, ſelon les rangs, & ſelon les âges; tout concouroit à lui aſſurer l'eſtime & l'amour des Cipriots.

Le Roi & le Prince Bazile virent avec un chagrin, mêlé de jalouſie, cette ivreſſe des Cipriots; car c'eſt ainſi qu'ils nommoient un attachement que Theophile méritoit par des vertus, déja développées. Ils en craignirent bien-tôt les ſuites. Ce fut dans ces heureuſes circonſtances pour Theophile, que je conjurai mon pere de différer d'un an, mon mariage. Sa politique, autant que ſa tendreſſe, me fit obtenir cette grace, ſi néceſſaire à nos vûës.

Nous nous vimes avec les mêmes précautions que la premiere fois. L'eſpérance que ce délai fit naître dans le cœur de Theophile, & le plaiſir de m'entendre dire que ma tendreſſe égaloit la ſien-

ne, lui causoient des transports, qui en certains momens, sembloient déranger sa raison.

Notre tendresse réciproque, ma haine pour Bazile, sa jalousie contre son fils, n'étoient ignorez de personne : on nous plaignoit hautement, dans les Temples, comme dans les Places publiques: mon pere & Bazile entendoient le peuple s'écrier : Que la Princesse Sophie & le Prince Theophile soient unis ! ils sont dignes l'un de l'autre !

Fin du quatriéme Tome.

PQ 1999 L8A63 1738 t.4

Lussan, Marguerite de
Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

